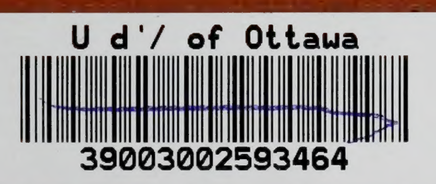
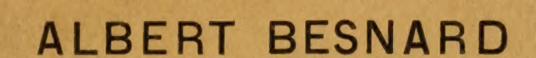

U d'/ of Ottawa
39003002593464



ALBERT BESNARD

L'HOMME EN ROSE

— L'INDE COULEUR DE SANG —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1913

L'HOMME EN ROSE

— L'INDE COULEUR DE SANG —

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

30 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

ALBERT BESNARD

L'HOMME EN ROSE

— L'INDE COULEUR DE SANG —



PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1913



A MA FEMME

ET A MES ENFANTS

Je dédie ce livre.

A. B.

L'HOMME EN ROSE

L'INDE COULEUR DE SANG

INTRODUCTION

Paris, septembre 1910.

C'est le 9 octobre prochain que je m'embarque à Marseille avec ma famille à destination des Indes. Et, — à moins que quelqu'un de ces sinistres dont il faut bien prendre l'habitude n'interrompe brutalement notre voyage en nous dirigeant vers la région des grands fauves marins, — nous aborderons à Ceylan le 9 novembre, après une station de quatorze jours en Égypte.

A mesure que le temps s'avance, il me semble que les heures qui me rapprochent de

cette date tombent derrière moi plus rapides et plus lourdes. C'est qu'elles me pèsent, ces heures, et pour le désir que j'ai de les voir s'écouler et pour tout ce qu'elles contiennent d'abandon de moi-même. Car le 9 octobre prochain, au moment où je mettrai le pied sur l'*Ernest-Simon*, il restera bien peu en moi de mon moi présent. Je vais là-bas pour renouveler mes sensations, pour être pendant une demi-année un autre homme parmi des hommes autres. J'emporte avec moi un instrument qui m'a, à la vérité, déjà beaucoup servi, c'est mon cerveau. Je l'eusse préféré plus neuf. Mais qu'y puis-je? Il m'est impossible de m'en séparer même en voyage. D'ailleurs, — et cela me rassure, — je sens, à de certaines vibrations, qu'il est toujours en état. Il s'agit seulement d'en rafraîchir les circonvolutions : cela se fera automatiquement.

Mais, mon Dieu! que de choses il faut faire avant d'entreprendre un voyage, ne fût-il que de sept mois! Que d'événements à prévoir : presque autant que de notes à payer!

Que d'ordres à donner, si inutiles, que l'oubli attend, mais qui sont la monnaie de l'absence! Et pourquoi tant de soucis? On a comparé un voyage à la mort : ils diffèrent essentiellement. La mort est une solution, et le voyage, pour celui qui part, n'est qu'une alternative; pour celui qui reste, c'est une maladie du temps, dont la guérison assurée est le retour. Rien de plus.

Cependant ce sont les mêmes inquiétudes, la même sollicitude pour ceux qu'on laisse, le même regard mélancolique sur ce qui va croître ou disparaître hors de votre présence. Et pour les gens nerveux, c'est un peu d'angoisse devant cet inconnu que l'on affronte, qui s'est dressé devant vous, tout à coup, au son d'un mot. Parce qu'on a dit : « A telle époque, j'irai dans l'Inde », mille contingences ont surgi qui nouent autour de vous comme un tissu solide votre propre volonté, laquelle, à l'heure présente, est devenue celle de tous ceux qui vous entourent. Ce mot, c'est la Fatalité qui l'a

prononcé par votre bouche; et, radoteuse, jusqu'au jour de l'accomplissement, elle se tiendra auprès de vous, en vous. Elle vous a fait parler, la perfide, elle vous force à agir; car elle sait bien que rêver une action c'est ébaucher un drame, quelquefois même une tragédie. Ne faut-il pas rompre pour un temps avec tout ce qui fait le charme de votre vie, se séparer de ceux qu'on aime, en un mot, diviser son cœur : opération toujours douloureuse, même pour les forts?

Donc je serai à Colombo le 9 novembre; mais avant, j'aurai passé quatorze jours en Égypte, à Louqsor ou au Caire, ou quelque part au bord du Nil.

On l'aime, cet Orient, pour tout ce qu'il a d'excessif. Dans son exagération se meut une volupté dont notre rêverie ne se lasse pas. Il a nourri, sans les rassasier, bien des littératures, et chaque génération de poètes ou d'artistes a, en quelque sorte, consacré son culte. Au milieu de tout ce qui s'écroule, puisse-t-il rester encore longtemps la terre

splendide et mystérieuse de l'hyperbole!

Je me souviens d'Alger, de son argile rouge comme du sang après les ondées de novembre, de ses végétations bleues, bleues d'acier bleui, et de sa mer bleue aussi, mais sombre comme la prunelle d'une blonde en désir d'amour. La nature y triomphe partout par la hardiesse de ses harmonies. Les matins y sont plus roses que chez nous, comme aussi les soirs plus violets. Les blancs des murailles, sous mille reflets, éclatent en plein azur; et les koubas, enduites, on le dirait, d'un lait lumineux, donnent, vues au travers du feuillage des oliviers, l'illusion d'astres pâles. Sur ce ciel, parfois d'une couleur si tendre qu'on le prendrait pour un lambeau de soie passée, le paysage semble une broderie.

L'Orient, c'est le royaume de l'été, et j'adore l'été. L'apogée de l'été m'a toujours ému. J'aime l'été comme j'aime Rubens : pour sa force. Des étés de Rome, j'ai gardé le souvenir de siestes plus pleines de rêves somptueux et bizarres que des sommeils

nocturnes. D'ailleurs, même chez nous, midi en été est peut-être plus suggestif encore que minuit. Les chambres, tous volets clos, deviennent des grottes de fraîcheur, douces et silencieuses, dont un tout petit rayon de soleil, échappé de la fournaise, vient dorer les murailles comme dans un intérieur de Rembrandt. On goûte peut-être mieux ainsi le prestige de la lumière dans ce qu'elle a d'essentiellement fluide et colorant. Car si le foyer est au dehors, la vraie lumière est au dedans. Que de choses il y aurait à écrire, pour les élèves peintres, — s'il en est encore, — sur ce foyer extérieur qui aplanit et pâlit l'image des choses, et cette lumière de l'intérieur qui, en les révélant, vivifie les formes! « Adorer la cause et obéir à l'effet. » Toute la peinture tient dans ces deux mots. J'ai souvent pensé à ce mirage, en rêvant au centre de cette bulle d'or qu'était devenue ma chambre de la Villa Médicis, voûtée comme une crypte, derrière mes persiennes, en face de Rome incandescente.

***

Talloires, septembre 1910.

Pour attendre le moment du départ, je suis venu dans notre petite maison du lac d'Annecy; pour, aussi, me purifier de tout ce qui m'est devenu trop habituel. En un mot, pour mettre un peu de silence entre moi et les nouveaux contacts. C'est une sorte d'ablution au seuil du temple en l'honneur de Brahma! On le voit, je suis déjà presque Indien. Ah! quand donc troublerai-je à mon tour l'eau du Gange, comme un simple brahmane, en puisant l'eau que mes doigts laisseront filtrer. Quand donc?... Le Gange!... et mon regard erre sur mon lac que, depuis quelques jours, septembre diapre et bleuit comme aux plus beaux jours de l'été. Ah! c'est qu'il est très beau l'été, ici, autour de ce miroir que ride à peine le coup de bec d'un oiseau pêcheur. Le vert des prairies qui tapissent les montagnes, les montagnes

elles-mêmes, y reflètent leur image agrandie et comme rehaussée d'azur et augmentée à l'infini par la multitude des facettes que crée le passage de la moindre barque. Barque? nacelle plutôt, d'un ballon invisible suspendu sur une contrée étrange, vue au travers d'une émeraude. Sur ces verdures, sur cette eau, la lumière est si forte qu'elle abolit presque les ombres. Le ton local règne en maître. Et, enveloppant le tout, un azur dominateur, un peu froid, presque nocturne, règne au zénith que traverse, en se hâtant vers le sud, une petite chimère blanche.

Mais, tout beau qu'il est, ce paysage serait incomplet si le personnage ne venait lui donner sa signification. Tout paysage a besoin d'être animé par la présence de l'homme, et il sera d'autant plus intéressant que celui-ci sera digne d'être regardé. Or, le Savoyard est cet homme. Ses montagnes, ses ravins, ses ruisseaux rapides ne peuvent se passer de lui, tant à chaque pas sa place est marquée, souhaitée, je dirai presque exigée.

Il sait s'asseoir sur le bord des torrents, sa besace auprès de lui, sur laquelle pèse son bâton. Il sait boire dans le creux de sa main. Il a des gestes simples; mélancolique, il parle peu. Qu'importe! il est « la Forme » qui domine les autres, il est le lien qui relie toutes ces beautés : limpidité de l'eau, puissance des verdures, pureté du ciel vers lequel montent les montagnes rosées. Il pêche, il coupe du bois, il dirige ses bœufs, ses petits bœufs blonds comme des antilopes et qui ont l'œil bordé de noir comme des femmes hindoues. Il est essentiellement *le personnage*, et un des plus beaux que l'on puisse imaginer. Il a le profil fin, l'œil doux. Son visage, parce que la charpente en est bien établie, vieillit avec noblesse. Jeune, le Savoyard rappelle son frère l'Italien, dont il a les cheveux frisant très bas sur la nuque, signe d'une race toujours vivace. Et ses chapeaux, sortes de casques moulés sur sa tête par les intempéries, le coiffent toujours bien.

Je les aime, mes Savoyards, et je les proclame cent fois plus beaux que d'autres tant vantés. Point de candeur légendaire, point de binious, ni de saints sacrements dans le dos.

Mes Savoyards sont des hommes vêtus du *vêtement nécessaire* et non des déguisés. C'est une belle race qui se conservera, je l'espère, longtemps. J'en ai même la forte conviction, car ils ne sont pas faciles à manier. Tant mieux, après tout; tels qu'ils sont, je les aime à la tête de leurs petits bœufs accouplés au char formé de longues poutres, où prend place la famille en revenant du marché. Je les aime descendant la montagne en côtoyant le torrent, un jeune arbre sur les épaules. Je les aime, pêcheurs patients avec leur reflet immobile, semblant pêcher dans le ciel un poisson plus patient encore. Majestueux, ils le sont toujours, car le paysan a cette chance que le travail ne l'avilit pas. Leur face est tantôt celle de Jupiter, calme et sévère, tantôt expressive jusqu'à la grimace, celle de Pan.

Rien n'élève plus la physionomie que le regard porté en haut, et mon Savoyard du lac d'Annecy regarde sans cesse le sommet de ses montagnes. Comme l'Oriental tourné vers La Mecque, il semble parfois leur adresser des prières. S'il est silencieux, c'est que le torrent parle plus haut que lui. Il écoute certainement plus qu'il ne pense, parce qu'il sait d'instinct que la voix de la nature est plus éloquente que celle de l'homme. Le paysan est peut-être le plus grand poète du monde.

Silencieux et rêveur, il l'est aussi, celui vers lequel je vais. Svelte enfant du soleil, celui-là, que mes songes vont donner pour compagnon à mon taciturne côtoyeur de torrents. Mon imagination lui assigne pour domaine une improbable contrée, où, tantôt sur un fond de fleurs gigantesques aux feuillages mystérieux, tantôt à même l'or du couchant, ou bien encore sur la rive de quelque lac noir fleuri de lotus, il se détache, lui, le roi de tout cela, vêtu avec une somp-

tuosité féminine. Car, viril entre tous, il apporte pourtant dans sa parure un luxe qu'ici nous ne consacrons qu'aux femmes. Être étrange et pourtant harmonieux, inventeur de symphonies, musicien dont l'instrument est la couleur, je te convie depuis bien longtemps à mes féeries intimes, et tu as un nom dans mes rêveries. Homme par les passions, femme par la parure, je t'appelle l'Homme en rose.

DE MARSEILLE A PORT-SAÏD

Cejourd'hui 8 octobre 1910, veille de notre départ, Marseille, l'ensoleillée, est brumeuse comme Londres et, sans ses allées de Meillan, sa Canebière et ses femmes, il se pourrait qu'elle fût aussi mélancolique. Oh! ces méridionales, avec le sourcil qui menace tandis que la bouche sourit, elles ont une séduction à part! C'est à la poissonnerie qu'il faut la voir, cette femme unique, la « Marseillaise ». Le col et les bras à l'air, dans l'apothéose d'un reflet que lui renvoie le rayon de soleil tombé du toit sur le pavé; abritée sous son auvent, comme du fond d'un antre, la sirène, elle apostrophe les passants. Très insolente, insolente avec truculence,

elle abuse jusqu'à l'ahurissement du formidable accent marseillais. Ses mains charnues, que rougit le sang des poissons dont elle pétrit les entrailles, elle les brandit sous votre nez. Sans pitié pour leurs yeux d'effroi, elle les prend, les manie, ouvre leurs gueules pavées de perles roses et, par coquetterie, sans doute, y plonge l'or mat de ses bras.

Dernier jour à Marseille.

Au réveil. Je me précipite à la fenêtre. Ce n'est pas encore le beau temps, mais c'est mieux qu'hier. Certainement on fait des efforts « là-haut » pour préparer au Dieu de Marseille une rentrée triomphale. De grands nuages résistent, d'autres fuient avec des allures dé vaincus, des dos ronds, roulés sur eux-mêmes. — Décidément cela ne s'arrange pas et ce sera comme hier. Tandis que je serre le nœud de ma cravate, je suis de l'œil, par habitude de regarder, la fuite éperdue de toutes ces vapeurs colorées devant l'invincible masse d'un gros nuage hostile, né il n'y a qu'un moment, et qui va tout abolir, le

monstre importun! Je l'admire pourtant. Modelé comme une montagne, il est léger comme un souffle.

Quel admirable entraînement ce serait à peindre des figures d'hommes, des formes matérielles, que copier ces nuages, avec leurs rondeurs et leurs saillies! Qu'elle soit au ciel ou sur terre, la forme est toujours dans l'espace. Rien ne pèse ici plus que là et l'air est partout. C'est ce que les peintres oublient presque toujours.

Ma foi, le ciel sera ce qu'il pourra; il nous faut aller au paquebot surveiller nos bagages et aménager notre cabine pour quatre jours de traversée; car nous comptons nous arrêter à Port-Saïd pour de là courir vers le Caire, atteindre aux Pyramides, saluer le Grand Sphinx, rêver à l'ombre des colonnades de Louqsor. Mon bien cher ami G. B., venu de sa villa de Nice pour nous dire adieu, nous accompagne sur le bateau. Nous causons un peu du passé et beaucoup du voyage.

Peu à peu, le pont se peuple. Une angoisse légère se lit sur les visages. L'heure du départ qui s'avance se lit dans les yeux plus encore qu'elle ne s'annonce par les bruits du bord. Enfin la cloche sonne, et B... et moi nous nous étreignons de l'étreinte des gens de notre âge, qui connaissent tous les dangers et les surprises d'une absence de huit mois. Il ira nous attendre au môle, d'où nous échangerons notre dernier adieu.

Un frémissement, un appel de vapeur, et l'*Ernest-Simon*, libre, quitte son mouillage. Au pied du môle, je revois l'ami, sa main fluette s'agite, nous tendons vers lui les nôtres. Après l'avoir perdu du regard, nous nous retournons. Cette fois c'est la mer qui est devant nous, c'est-à-dire l'espace avec toutes ses fantaisies probables. C'est impressionnant.

*
* *

Le ciel est encore gris, mais là-bas à gauche une éclaircie nous rassure : bientôt tout

sera bleu autour de nous. Sans être d'huile, la mer est calme. On peut déjeuner avec sécurité et on dînera de même. Le capitaine nous assure une belle traversée. La cabine est grande, mais nous méditons sur l'exiguïté de la couchette, sorte de cercueil sans couvercle où nous passons malgré tout une excellente nuit au sortir de laquelle nous fête un temps radieux. Une de ces matinées d'autrefois, dont le souvenir m'est resté si vif. Je regarde la mer, elle est d'un bleu profond, moirée de vert et glacée d'or comme un tissu indien. Je voulais revoir *cela*, et *cela* est auprès de moi, autour de moi, emplissant mon cœur d'allégresse. Comme en une minute d'extase, je goûte la joie de l'excessif, je revis ma vie et il me semble qu'elle s'est élargie, embellie. Puissance de la lumière et du mouvement, vous purifiez les fleuves et vous assainissez le cœur des hommes !

Installé dans mon fauteuil de bord, je puis considérer à mon aise le monde nouveau au milieu duquel ma fantaisie m'a déposé.

Je distingue fort peu de touristes parmi ces passagers, mais surtout des fonctionnaires coloniaux qui retournent à leur poste ou vont en occuper un nouveau. Il se dit des paroles comme celle-ci : « — Je vais jusqu'à Hong-Kong... et puis là je verrai. » — « Vous retournez à Shangaï? Moi je file jusqu'à Yokohama. » Un des touristes affirme que Java est beaucoup plus beau que Ceylan, parce que les forêts y sont plus belles. « Je retourne à Hanoï », prononce un fonctionnaire, etc., etc. Et moi qui croyais aller au bout du monde, je ne vais que dans l'Inde, et l'importance de mon voyage, pour un moment, en paraît diminuée. Quelques groupes se forment à l'écart, tous ne se connaissent point. Le décorum et le cant régneront encore pour un jour.

Parmi ces groupes, il y en a un qui m'intéresse particulièrement. Il est composé d'un père, de deux jeunes filles, d'une petite fille encore bébé, et de deux garçons dont l'un, cheveux au vent, porte partout un album

et un crayon inutiles. L'autre, d'esprit mélancolique, se retire aux coins les plus négligés, ignorés du bateau où le hasard de mes promenades me le fait découvrir en contemplation devant la mer, les mains abandonnées sur les genoux.

Les jeunes filles offrent un type chinois très accentué, qui ajoute à leur charme. L'aînée surtout, assez grande et svelte, promène au milieu des passagers une grâce hâtive d'hirondelle. Son regard bridé est excessivement fin. L'ombre qu'y projette un fouillis de boucles massées sur le front et jusque sur les oreilles le rendrait dramatique si elle n'était aussi jeune. Quel personnage pour un roman colonial! Pour moi qui ai toujours désiré de peindre une princesse Badroulboudour, je la prendrais bien pour modèle. Tandis que cette pensée me traverse l'esprit, je considère son masque au nez fin quoique saillant, aux lèvres très modelées en rouge, aux pommettes avancées, au teint lisse d'idole, et je me convaincs

vite que sous ce front abrité de boucles touffues veille une intelligence européenne. Cette jeune fille, cette femme qui semble faite pour les palanquins et les soies jaunes, est une femme, une vraie, sérieuse, qui a travaillé pour passer des examens... de sage-femme. La destinée a de ces manques d'équilibre. Mais l'épouse de ce père, la mère de ces enfants, où est-elle? Sûrement pas parmi les passagers du pont des premières. Morte? Non. — Elle est en bas, aux secondes, peut-être même aux troisièmes, d'où son humilité, dit-on, l'empêche de sortir. C'est une *congaï* épousée. Mystère et colonies!

***

Il y en a de moins résignées; par exemple cette jeune passagère des secondes, une gaillarde aux cheveux mats, au teint jaune et aux paupières minces, que je trouve installée sur le pont désert des premières, au matin, à l'heure où le plancher fraîchement

lavé reflète encore le ciel matinal. C'est une indigène d'Hanoï ou de Saïgon mariée à un modeste employé colonial. Son allure énergique contraste avec la mine débonnaire de son époux. Un enfant coiffé d'un orgueilleux tarbouch les suit, fruit légal ou trait d'union entre ces deux êtres d'espèces si différentes. Tous trois pataugent au souffle de la brise et les lames du parquet prolongent à l'infini le plongeon de leurs silhouettes clandestines.

Le regard ardent de la femme inspecte ce domaine qui lui est interdit pendant le jour, et il est visible que, prélassée dans les fauteuils de jonc bizarrement ornés, elle s'égale pour une heure, aux blondes voyageuses dont les sièges l'entourent. Autant de trônes où elle n'ose encore s'asseoir. Soyez sûr que celle-ci reviendra quelque jour en France, en qualité de passagère de première classe; et cette fois, comme les autres, les riches, avec les mêmes gestes, aussi femme qu'aucune d'elles, elle exposera nonchalam-

ment aux caresses de l'air ses bras d'ambre gris et ses mains de poupée.

Ma curiosité (ici tout est pour moi nouveau) va aussi à ces Chinois qui font le service des cabines et travaillent sur le pont, occupés à ces mille riens dont la nécessité échappe. Eh bien, ces Chinois accomplissent toutes ces besognes avec une grâce infinie. Ils ont une façon d'avancer l'épaule pour donner plus de longueur au bras sans déplacer le corps, qui fait le plus joli mouvement du monde. Je ne me lasse pas de les regarder. Chignon à part, je les envie, même; si gracieux, si souples que, parfois je me demande si celui que je vois de dos n'est pas une femme, avec ses cheveux relevés à la diable, comme ceux de nos jeunes femmes du peuple pendant qu'elles font le ménage. Le geste agile dans le minimum de mouvements, c'est le secret de l'élégance, et ce secret ils le possèdent. Ils ne sourient jamais, et de cette immobilité de la face s'augmente l'étrangeté de leur personnage. Leurs traits fins,

à peine indiqués, comme dans une ébauche, ont l'attrait des anciennes peintures que le temps a débarrassées des détails inutiles. En langage de peintre, je dirai qu'ils sont *simples*.

Parmi les passagers, je ne puis oublier une Anglaise, une femme encore jeune, dont la grâce nous montre, tantôt ici, tantôt là, mais toujours où il faut, un délicieux personnage vêtu de blanc ou de bleu pâle. Aux heures de lassitude, elle s'incline plutôt qu'elle ne s'asseoit sur sa chaise longue. Un poète la comparerait en ce moment à une fleur aux longs pétales tombée de quelque gerbe sur un banc de jardin. Longue et mince, avec ses blonds bandeaux se conformant à la forme de la tête, elle nous rappelle les élégantes reines du porche nord de la cathédrale de Chartres.

Dans l'entrepont, j'aperçois des Annamites hommes et femmes, serviteurs de fonctionnaires qui retournent là-bas; parmi eux un petit boy joufflu et une grasse nourrice édentée en pantalons noirs. Je suppose qu'un

flirt s'est établi entre eux, car il est impossible de descendre dans l'entrepont sans se heurter à eux.

*
* *

Mais comme le temps passe, sur ce bateau où l'on ne fait rien! où nul événement ne vient nous surprendre! Nous glissons au long d'un ciel et d'une eau bleus comme des ombres chinoises. Pas de houle, le temps est superbe.

Aucun bateau ne nous contrepasse, aucun requin ne se montre, pas encore de poissons volants, enfin aucune tragique épave ne vient à notre rencontre. Nous avons passé sans secousse le détroit de Messine, salué la Crète, et c'est tout. C'est la mer, et rien de plus, et cependant, sans ennui, les jours s'effilent au rythme de la machine.

Pourtant la vie du bord est modifiée, les groupes se sont rapprochés. Les jeunes ont installé des jeux, et parmi ces jeux celui de cache-cache paraît avoir le plus de succès.

Les jeunes filles surgissent haletantes d'un escalier dérobé, tandis qu'à leur suite bondit un jeune homme, peut-être pas un assez jeune homme, en transpiration, l'œil ardent. Comme un chasseur il pose une main émue sur sa proie vaincue et, d'une voix atténuée par son mouchoir trempé de sueur, il proclame : « Vous êtes prise ! » Les petites arrivent derrière pour se faire prendre comme les grandes. La plus libre promiscuité ne va pas tarder, paraît-il, à régner à bord, et bientôt ce ne sera plus tenable. Heureusement que c'est ce soir que nous arrivons à notre première étape.

— Minuit. Nous sommes devant Port-Saïd ; en retard, car nous devions arriver à dix heures. Les lumières de la ville scintillent comme un collier de diamants. Nous stoppons. Des phares s'allument à notre bord qui font obscur le ciel, tout à l'heure si étoilé. Tous les passagers ont le cou tendu et se penchent vers l'eau. Il se passe certainement des choses très compliquées que je ne sais

pas démêler. De ce collier de diamants qui est en face de nous se détachent trois lumières, trois fanaux fantômes, dont le mât et le bateau qui les portent restent dans la nuit. C'est la Santé ou la douane, me dit-on.

Les formalités remplies, le pilote monte à bord, et notre monstre s'étant remis en route, Port-Saïd peu à peu se précise. Des myriades de petites ombres peuplent ses quais; elles se rapprochent encore, et un nouveau fanal, projetant sa lueur lunaire sur l'eau, nous la montre vert clair de jade, chargée de petites barques que montent des rameurs vêtus de couleurs variées et coiffés de turbans minuscules. C'est un écran chinois. C'est exquis, fin et extraordinairement oriental.

Le bateau s'arrête, nous sommes dans le port.

De lourdes barques portant le charbon que va tout à l'heure absorber l'*Ernest-Simon* sont chargées d'êtres aux attitudes lasses, comme endormies. Assis sur les bancs ou debout, ils semblent des âmes désespérées;

vêtus d'ombre (la poussière du charbon), leur aspect a tout l'irréel des fantômes, et lourdement, sans un cri, un mot, un geste, ils nous contrepassent. Nous abordons enfin au quai et gagnons l'hôtel tout proche. Mais tout n'est pas fini. Il faut surveiller les bagages et les mettre à la consigne pour tout le temps de notre séjour en Égypte. Ceci fait, et notre agitation calmée, le gosier rafraîchi par une copieuse limonade glacée, nous nous étendons sur le lit protégé par la moustiquaire et laissons au Dieu égyptien du sommeil (quel est-il?) le soin de notre âme jusqu'à demain matin.

PORT-SAÏD ET LE CAIRE

Au réveil, quel éblouissement!

C'est presque Venise, avec plus d'azur et plus de rayons. Ce qui ajoute à la ressemblance, ce sont les coupoles de la Douane que j'aperçois à ma droite et sur lesquelles, comme à Venise sur le dôme de la Salute, le soleil pose une touche lumineuse. En face de nous, des steamers ont pris la place que leur a laissée cette nuit l'*Ernest-Simon*. Puis, ce sont des bateaux côtiers, puis des barques de charbonniers encore. Au delà, c'est la mer, immense et graduée par plans jusqu'aux confins de l'horizon où elle se mêle au ciel.

Port-Saïd est assez dédaigné des touristes qui n'y voient qu'un lieu de passage mal famé. Du haut de notre balcon, sous cette lumière radieuse, ce coin du monde me paraît, à moi, délicieux de grâce et de fraîcheur. Un tramway est en bas, il va partir. Une mule y est attelée. Le cocher prend les rênes comme les enfants prennent une corde pour sauter, il est en lévite bleue, le contrôleur en rose, et les voyageurs bientôt occupent tous les sièges, paraissant n'aller où ils vont que pour s'amuser. Aussi prennent-ils des poses inconnues aux gens qui, à Paris, montent en tramway pour aller à leurs affaires.

Voici un groupe de jeunes hommes, longs, fins, élégants, très soignés dans leurs lévites aux couleurs variées de soie rayée ou de fin drap, un peu traînantes par derrière. Ils ont une badine à la main, et leur démarche est onduleuse, luxueuse. Leur tête, petite, est prolongée en forte saillie sur la nuque et s'enchâsse dans un petit tarbouch que

borde un mince turban. — Ici une remarque et un regret. Pourquoi le Dispensateur de toutes choses (que son saint nom soit vénéré !) qui a tant fait pour nos avantages personnels, à nous autres Français, nous a-t-il refusé la tête petite sans laquelle il n'y a pas d'élégance, sans laquelle il est impossible de porter une lévite comme ces jeunes hommes que je vois là-bas serpenter au soleil. C'est bien dommage, car la lévite est le plus harmonieux des vêtements. J'ai, d'ailleurs sur les vêtements flottants, et en particulier sur la lévite, des opinions que je développerai un jour et qui, je crois, projetteront la plus grande clarté sur l'art du passé. Il faut que je dise cela pour expliquer un regret dont l'expression pourrait paraître inutilement éloquente.



Nous voici au Caire, dans cette ville célèbre et tant espérée. Horreur! quelle

divinité jalouse des splendeurs défuntes a donc réduit cette cité à l'état de faubourg avorté?

Oh! ces hôtels de style mixte, ces rues élargies où l'on grille, dans un pays où le rayon de soleil est mortel. Oh! cette négation de l'élégante tradition musulmane!

Au long des rues, sous ces affreuses bâtisses à arcades, ce ne sont partout que tables de café où bavardent tout le jour des essaims d'individus coiffés d'éteignoirs et pourvus de nez encombrants. Si au moins ces indigènes, dont la race est si répandue sous les arceaux de la rue de Rivoli, avaient gardé leur cafetan. Mais non, eux aussi s'habillent, si on peut dire, d'étoffes anglaises. Et ils choisissent les plus laides. — Pourquoi, puisque ces gens ne font rien du matin au soir, ont-ils renoncé à leur délicieux costume de paresseux?

En considérant cet océan de fez, on se demande ce que peut bien être la vie intérieure de tous ces petits bourgeois à tête de

rat. Leur goût du confort n'est qu'extérieur. Croyez bien que chez eux, ils couchent encore tout habillés, la tête posée sur une petite armoire, n'importe où, selon la température, à côté de leurs babouches. Le harem, paraît-il, est fort en défaveur depuis l'introduction des automobiles. Tant pis! Il paraît d'ailleurs que ce lieu de fraîcheur et d'ombre — peuplé de femmes bouffies d'inactivité et absorbant des confitures entre deux bouffées de cigarettes, lesquelles vont s'éteindre sur les tapis où les achève un jet de salive — a cessé de leur plaire. Je le comprends, mais alors qu'ils travaillent, qu'ils se refassent une mentalité qui les égale aux nations dont ils essayent d'adopter le costume, alors ils ne seront plus ridicules. Qu'ils fourrent leurs nez de pharaons dans des affaires qui les enrichissent, car les automobiles coûtent cher et les femmes dévoilées aussi.

On dit que c'est un enfer que ces lieux de délices, et que le temps s'y passe pour

le mâle dominateur à ramener la paix parmi ces femelles sans cesse hérissées. En même temps, cet enfer est une vieille habitude, un refuge pour sa paresse, et sans qu'il se l'avoue, la grosse femme qui vit derrière ce bois ajouré, Perle des cœurs, ou cette autre, Source des délices, le dominent par tous les moyens à leur usage. Au fond ce coq est le jouet de ses poules, bien qu'au dehors il se redresse dans la niaiserie du paraître. Après tout, qu'il soit ce qu'il est tant qu'il voudra pourvu qu'il reste un peu plus chez lui et que cela fasse moins de tarbouch dans les rues.

Le peuple, lui, est supérieur à cette bourgeoisie par sa structure et la majesté de son allure, et puis il a un front que l'on voit. Mais il est dépaysé sur ces trottoirs, où il dort tout de même, car le somme est le fond de la vie orientale, parmi les ordures de la rue. Il lui faut la poussière du désert ou l'ombre du bazar. Au milieu du faux luxe de cette ville moderne, il n'est plus

qu'un misérable loqueteux. — Que d'aveugles! On en rencontre un tous les dix pas. Comment s'en étonner quand on considère la saleté où sont élevés les enfants : les parents les gardant de toute propreté par superstition, afin de leur conserver la vie! Car un enfant dont un passant pourrait dire qu'il est beau, serait voué à la mort. Aussi les pauvres petits sont la proie des mouches, plaie de ce pays, qui s'accrochent à leurs yeux et sucent dans leurs tendres larmiers la substance du regard. A chaque instant, le dégoût fait retourner la tête. Et pourtant, l'espèce triomphe, car elle est belle et incroyablement robuste. Je suis impatient de la voir au bord du Nil, cette race antique des Égyptiens.

Au Musée.

Le musée renferme d'admirables fragments de sculptures qu'il faudrait étudier longuement. Par un génie spécial l'antique

Égypte a su condenser la forme dans le modelé le plus simple. Ombre et lumière. Sans nul doute, c'est de son ciel qu'elle a reçu cette formule d'art. Le plan juste et peu de modelés intermédiaires. C'est du reste la grande donnée de l'art de plein air, celui de nos porches de cathédrales, Amiens, Chartres, Reims.

Ce musée bien organisé, avec ordre et clarté, est très visité par le peuple qui s'y porte en foule; et le peuple ici, ce sont les gens à turbans, à lévites rayées de bleu et de blanc, de vert et de bleu, comme l'eau, avec, par dessus, des cafetans bleu pâle, vert foncé, brun amadou, comme aux temps où leurs pareils figuraient dans les plafonds de Tiépolo. Ensuite une quantité surprenante de femmes voilées. Depuis l'habitante du Caire en domino de soie noire avec masque noir, jusqu'à la fellahine pourvue de son enfant sur l'épaule. Certaines s'asseoient dans un coin aux pieds de quelque colosse, pour allaiter leur petit dans le mystère de leurs draperies. Ces femmes,

ces hommes regardent, ma foi, avec attention, et font autour des vitrines les groupes les plus inattendus. Je n'aurais jamais cru rencontrer là tant de ces braves gens. Nous sommes à peine six Européens au milieu de cette foule de femmes masquées et d'hommes vêtus de soie qui composent pour le plaisir de nos yeux un *Guardi* des plus originaux.

AU CAIRE

Encore le Musée.

Dans cette foule, les femmes sont, comme toujours, les plus remuantes. Elles causent, en jacassant sur un mode aigu, et quelques-unes dévoilées, bien rares, nous montrent d'assez beaux visages. Leurs yeux sont peints, non seulement sur le bord extérieur de la paupière, mais encore sur son épaisseur. Le visage est large, plein et pâle; l'œil en fuite vers la tempe. Les mains belles, un peu lourdes, se voient beaucoup, parce qu'elles manient à chaque instant ou le voile ou la gandourah.

Elles écartent sans cesse les bras pour replacer, ou avancer ou reculer le voile sur leur tête, et il m'a semblé que le geste se répétait d'autant plus qu'on les regardait. L'homme qui les accompagne, certainement le mari, a l'air d'un berger. C'est d'ailleurs un troupeau qu'il mène, car les brebis sont quelquefois quatre, cinq ou six, et j'imagine qu'un bon chien lui serait nécessaire.

Il faut venir voir le musée comme je l'ai fait, un jour d'entrée gratuite.

Au premier, se trouvent les papyrus. Surprise charmante. On resterait des jours à en suivre la fantaisie. Mais de suite on peut juger du degré d'art où en était arrivé un peuple qui pouvait indiquer la vie et les objets qui l'expliquent avec une méthode synthétique aussi parfaite. Feuilles japonaises, vous n'êtes que des essais, comparées à ces merveilles.

Non loin de là, sous la lumière indiscrète, au fond de leur vitrine, dorment leur sommeil de momie, d'abord Seti Ier, dont la tête

noblement respectée par le temps rappelle un buste de la Renaissance italienne. Plus on le considère, plus il paraît vivant; l'expression des yeux est charmante et la bouche si bien formée qu'il me semble lui entendre dire : « Combien d'années encore, cher monsieur Maspéro, livrerez-vous mon néant à la contemplation des foules indifférentes? Tous ces gens qui m'appellent Seti tout court, savent-ils bien ce que j'étais? J'avais tant fait pour n'être jamais dérangé au fond de ma cave!... » Puis la reine Tahia, puis sa mère à laquelle on trouve qu'elle ne ressemble pas, puis son père dont on affirme qu'elle est tout le portrait. Voilà certainement des gens à qui il faut refaire une tombe : dans le musée si l'on veut, puisqu'ils ne sont plus que des hommes de vitrine. Mais de l'ombre, de l'ombre! Remettez-les dans le mystère : la foule les situera mieux dans le passé.

La mosquée d'Hassan est située au bout d'une longue rue où elle fait face à une

mosquée moderne. Elle est de grandes proportions. Œuvre d'art exquise, le calme et le silence en font une merveille. A l'abri de ses murs, l'âme, que ne sollicite aucune idole, se repose. Point de bruit de pas, seule une fontaine y murmure ombragée d'un grand figuier dont les branches souples penchent jusqu'à terre.

Sur la natte qui couvre le sol un saint homme accroupi écrit sur ses genoux.

Plus loin, au bas des marches de la chaire en bois de cèdre incrusté d'ivoire, cinq ou six gamins assis, jambes croisées, côte à côte psalmodient à voix haute les versets du Coran en balançant le torse d'arrière en avant, à la mode musulmane.

Quel beau lieu de prière; mais ce n'est que cela : car il est visible qu'un Dieu ne peut habiter une semblable demeure. A un Dieu il faut le mystère profond de nos cathédrales avec les hautes ogives où l'âme se suspend un moment avant de gagner le ciel.

Ici point de mystère, nulle âpreté, au

contraire : du jour entrant à flots et des prières faites en communion avec les arbres, les nuages, les oiseaux, que rythme le murmure d'une fontaine.

L'insistance de notre guide nous a promenés dans la ville kopte. Intéressant cloaque, fumier permanent sur lequel ne cesse, malgré les mouches et les charognes de tous genres, de fleurir une race assez belle. Par des portes basses qui laissent entrevoir des réduits sordides, de très belles jeunes filles tendent la main, tandis que leurs mères, belles encore, allaitent un bébé dont les yeux voilés par les mouches ne verront peut-être jamais le jour. Il y a cependant du soleil sur les battants de la porte que l'on referme sur nous. — La vieille ville chrétienne vit en dehors de tout contact avec la vie musulmane et elle s'enferme chez elle à double tour.

Pour échapper au dégoût du Caire moderne, il faut monter à la citadelle et, au delà, regarder l'ensemble de la ville. Sous l'étincellement de midi, c'est un spectacle gran-

diose. Dans son linceul gris tourterelle, avec ses minarets roses, ce qui fut le Caire resplendit encore d'une beauté spéciale. Sur le sol poudreux, rose et scintillant, les tombeaux des califes apparaissent comme des palais de rêve, créés d'un souffle. Mais qu'elles sont mortes, ces petites merveilles! qu'elles sont isolées et désolées! Sur cette poudre du passé, qui fait à ces palais comme un coussin moelleux et impalpable, des enfants jouent ou dévident de la soie. Ils sont eux-mêmes comme impalpables sous le silence écrasant d'une atmosphère qui noie leurs formes et étouffe leurs voix. Je n'aurais jamais pensé qu'il pût exister rien d'aussi triste sous un si beau ciel.

J'ai manqué les Pyramides et le Grand Sphinx; c'est-à-dire que je les ai mal vus par la faute des chameliers et des âniers qui vous harcèlent de leurs offres. Sans eux le spectacle paraîtrait grandiose. Pourquoi donc tous ces voyous, retour de Paris ou d'ailleurs, ne sont-ils pas parqués?

Comment laisse-t-on pareille horde salir de ses quolibets, ces majestueux emblêmes de la fragilité des choses. Je veux bien oublier le photographe qui vient à vous avec le sourire d'un vieil ami oublié, sa baraque, celle du tramway, mais je veux avoir le droit de monter *seul* la colline où, depuis tant d'éternités, ce colosse et cette montagne bravent la logique de la destruction.

L'air est léger, le couchant s'allume, les nuages pommelés courent en écharpe, et voici venir l'heure sublime entre toutes où le passé ressuscite. Mais la horde m'assaille et je dois me borner à regarder ce que tout le monde a vu : deux ruines.

Vers Louqsor.

5 heures du matin.

Le train nous emporte au travers d'une Hollande étrange.

Le Nil, qui n'a pas encore réintégré sa

couche millénaire, reflète le ciel à perte de vue. Les talus des routes abolies que l'eau n'a pas noyées font sur la nappe lumineuse des saillies noires, comme feraient des corps de baleines échouées. Ces talus, les rangs de palmiers qui les bordent, les rares masures que l'eau a respectées, tout ce qui n'est pas air ou fluide, demeure imprégné d'obscurité. Et pourtant la vie s'éveille, et, en longues files, d'innombrables troupeaux fendent ces eaux que leur poids ride interminablement et sur lesquelles cependant pèse encore le calme de la nuit. Troupeaux fantômes que guident d'îlots en îlots, parmi les oasis submergées, des fantômes de bergers.

Je rêve à ce que dut être la sortie de l'Arche de Noé au premier matin de paix qui marqua la fin du déluge...

Brusquement, le soleil faisant irruption, illuminant la réalité, nous montre une Égypte étincelante sous son suaire liquide; plus bizarre que je n'aurais osé la rêver, mais non moins belle. D'ailleurs, je la reconnais au

visage des admirables fellahs que la course du train nous laisse apercevoir sur les chaussées étroites où cheminent aussi en théories des femmes, véritables cariatides de basalte aux faces voilées et aux bras de marbre jaune. Presque toutes portent sur la tête un lourd fardeau ou de petites amphores.

Beaucoup d'enfants nus, fruits ravissants que le soleil mûrit trop vite, trottinent dans les draperies de ces femmes; beaucoup aussi sommeillent à cheval sur leur épaule. Aucun geste vulgaire, nul ne se hâte, chacun ici vit selon la loi du temps. Ils se lèvent avec le soleil et se coucheront en même temps que lui.

Voici Louqsor, le terme de notre voyage. La lumière est aveuglante et rend secourable l'ombre des voûtes de l'hôtel.

Louqsor? Mon Dieu, c'est tout ce qu'on veut, ce n'est surtout plus un village égyptien. Heureusement qu'à deux pas Karnak possède encore son oasis de palmiers et ses murs de terre grise se mirant dans des

mares moisies. Ce coin de terre est biblique. Expression depuis trop longtemps consacrée, qui exprime pourtant bien l'idée que l'on se fait de cette époque reculée du monde où, dans la paix des paysages, Dieu, accoudé sur la cime des arbres, regardait vivre un peuple qu'il avait créé pour son usage, et daignait converser avec lui.

Au pied des petites murailles de terre séchée, dans le recul des ruelles, des hommes sont assis ou sommeillent en des attitudes d'une souplesse qu'on ne voit qu'aux bêtes; tandis que partout, au long des étangs, sur les toits, apparaissent et circulent les délicieuses cariatides noires aux bras pâles dont je parlais tout à l'heure. Mais voïci que l'ombre des portes se fait plus mystérieuse, et que se silhouettent sur le ciel qui pâlit les petites coupoles de terre grise parmi les palmiers échevelés, car c'est le soir et bientôt la nuit. Lentement à l'horizon descend le soleil; avant de disparaître, comme à un signal, il illumine d'une lueur d'incendie ces

humbles murs et ces palmiers. Cependant que les mares d'eau verdâtre, au long des talus, dans les fossés, aux pieds des figuiers, reflétant les dernières la lueur bleue du zénith, parsèment le sol de leurs nappes de turquoises. Face au soleil le paysage est maintenant couleur de sang. Le temps de fermer mon livre de croquis, la nuit est venue, profonde et étoilée.

Il est des féeries dont l'œil garde la nostalgie; et c'est à cette minute même, sous ce ciel de sang et d'or, que j'eusse souhaité me prosterner devant le Sphinx et la grande Pyramide.

LE TEMPLE DE KARNAK

Décidément, dois-je le dire, les ruines m'ennuient. Et dussé-je me brouiller avec l'archéologie, cette déesse au masque de terre cuite peinte, j'avoue qu'elles ne m'instruisent pas. Dès qu'un monument est promu *ruine*, il ne m'intéresse plus. Débarrassé de ces parasites dont le temps lui avait composé une parure, gratté, brossé, astiqué, il perd pour moi toute poésie; je ne le relie plus au passé. Délivré des *incidences* de terrain qui l'enchâssaient, sa silhouette se refroidit, et l'ordre mis dans cette ruine de ruines lasse mon attention et ma patience. Ainsi remis à neuf, le temple, l'église, ont désor-

mais des clairs de lune pour eux seuls et des couchants favorables. C'est irritant.

Je reconnais qu'il n'y a pas que les peintres au monde, et je respecte la science qui travaille avec un zèle admirable, quoique parfois indiscret, à reconstituer le passé des races illustres. Grâce à elle, grâce à son ardeur qui la pousse à violer jusqu'au silence des tombeaux, on a retrouvé ces papyrus qui sont la joie des yeux. Mais que voulez-vous? les archéologues et les réédificateurs de monuments *éteints* ne peuvent faire à nouveau circuler la vie sous ces voûtes, autour de ces colonnes. Ils y placent des gardiens, ils y tracent des sentiers pour les voir plus à l'aise, ils les rendent confortables. Bref, ce monument, qui avait retrouvé une existence, grâce au mouvement perpétuel de la nature qui utilise tout, qui avait retrouvé une voix dans celle des animaux terrestres, des oiseaux, jusqu'à celle des hommes qui s'y étaient créé des refuges, entre leurs mains devient une chose morte, un objet que l'on regarde, un musée,

et plus simplement un but de promenade, ou plus sincèrement, un lieu de rendez-vous.

Connaissez-vous rien de plus morne et de plus insignifiant que les thermes de Julien à Paris?

Je me souviens de ceux de Caracalla, à Rome. Rien n'était plus beau que leurs murailles tapissées de plantes qui laissaient retomber en grappes leurs cimes chargées de fleurs et de fruits, humbles arbustes qui faisaient mesurer les dimensions de la ruine auguste. Que d'heures délicieuses écoulées là au sein de ce passé verdoyant où la pensée se fécondait. Maintenant, nettoyées, grattées, reconstituées, elles sont inintelligibles, ces murailles. Y a-t-on replacé les marbres qui revêtaient leur surface, les statues qui en décoraient les portiques; enfin, les Romains fastueux et bavards qui peuplaient ces bains y sont-ils revenus? Non! pour le peintre ces ruines sont mortes maintenant. Et muettes pour le poète. Le grincement du tourniquet est la seule voix qu'on leur prête. Leur écho

n'en connaît plus d'autres. Est-ce que ce n'est pas violer la majesté de nos cathédrales que les isoler au milieu d'un square, alors qu'elles étaient bâties pour le mystère des rues d'autrefois, au bout desquelles elles apparaissaient comme une relique au fond d'un sanctuaire?

Karnak m'a donc déçu parce qu'il ne m'a pas surpris. J'ai suivi sans hâte la large route décemment entretenue, bordée de palmiers, qui y donne accès. Karnak Park!

Une seule chose sauvera en moi le souvenir de ce monument : c'est une colonne, une de ces nombreuses tiges de lotus sacré, qui, brisée (par quelle secousse formidable!), s'appuie sur celle qui lui fait face. Ce geste, si l'on peut dire, met dans toute cette froideur, une précieuse note de vie. Ne la relevez pas, Monsieur Legrain! Il faut respecter la douleur des choses.

Les ruines de Louqsor sont à deux pas de l'hôtel; je ne les ai pas visitées. (Oserai-je le dire à mon retour à Paris?)

Mais ce que j'ai vu tous les jours, c'est le Nil, diapré, selon les heures, comme une écharpe de Syrie, rapide et pourtant nonchalant. Ce qui m'a enchanté ce sont ces norias qu'un bœuf blanc fait tourner, ce sont ces rêveurs qui peuplent les berges; c'est au fond, les montagnes du désert de Libye. C'est là-bas, dans le pli bleu de cette montagne rose, au delà du fleuve, la vallée des rois, la vallée des grands sépulcres où s'est réfugiée l'âme de l'Égypte morte.

Les tombeaux de la Vallée des Rois.

Ce que nous allons voir n'est pas un temple, c'est une nécropole. Là on n'a rien restauré, on n'a fait qu'enlever... tout ce qui pouvait s'emporter.

Avant de pénétrer dans ces nids de la Mort, nous goûtons la splendeur du jour. Il est neuf heures du matin et la nature est

déjà sans ombre. Tout paraît léger autour de nous. Notre course elle-même est un vol dans cette atmosphère diaphane. Je doute que dans l'Inde les contours des choses soient plus mêlés à l'azur du ciel. Pourtant, cette étendue si déserte, on la sent peuplée. Le ciel renvoie des bruits de battements d'ailes et là-bas sur ce sentier crayeux un cortège apparaît. Petit et précieux dans la distance, il se compose d'un personnage vêtu d'un burnous blanc, monté sur un petit âne couleur d'argile et de cinq compagnons drapés de blanc comme lui le suivant à pied : lointaine vision du Sauveur voyageant avec les apôtres. Un puits, un filet d'eau se trouve sur leur chemin. Ils s'y arrêtent, s'y rafraîchissent; puis, ayant repris leur route, ils disparaissent dans la direction du fleuve. Vision d'un instant, comparaison touchante du peu que nous sommes dans cette immensité, impression féconde en suggestions et plus durable sûrement que celle d'un temple en réparation. Ce minuscule voyageur blanc est un saint

homme, nous dit le guide, très connu dans la contrée, et il se rend à quelque assemblée où ses fidèles l'ont convié.

Entre deux collines resserrées couleur de tourterelle, nous nous arrêtons devant la porte d'un tombeau. C'est celui précisément de ce pauvre Seti Ier. Je connaissais par la reproduction la plupart des peintures qui décorent avec profusion ces murailles, mais ce que je puis admirer ici, sur le vif, c'est la beauté des intailles qui enrichissent les parois des paliers de ces décevantes demeures. Quelle science du modelé révèlent ces profils de pharaons !

Quel dommage que les corps ne soient que des signes. Quelle individualité dans la traduction du type, quelle vie au milieu de cette mort ! Ce constraste rend plus poignante encore l'idée d'irréparable que vous soufflent au visage ces puits funéraires. L'ingéniosité des peintures l'accentue encore.

Ces petits Decauville qui font faire tant de chemin à la pauvre âme du défunt, l'en-

traînent bien loin de toute idée de vie ultérieure. Désormais, pour elle, tout ne sera que mensonge. Sa triste larve est vue dans toutes ses migrations, au travers d'un monde allégorique et monstrueux. Et partout, il est un mort et un mort à perpétuité, sans espoir, sans air. Il est plus vain que son tombeau dont les richesses, grâce aux violations sacrilèges, mais fatales, reparaîtront à la lumière aussi fraîches qu'après la dernière touche. Il y a là comme une revanche des chefs-d'œuvre que l'égoïste, l'enfant, *le primitif*, réservait jalousement pour compagnons de son néant. Qu'est-il maintenant auprès d'eux?

Qu'avait-il pour le consoler de sa nuit éternelle et sans recours? La permission d'aller clandestinement goûter aux mets que les prêtres avaient laissés auprès de son sarcophage. Et encore n'est-ce pas lui, l'englué de bitume, mais son perisprit qui jouira de cette liberté mensongère de se lever la nuit; comme les enfants qui ont faim quittent leur couche à tâtons pour

dérober quelque tartine de beurre. C'est la nuit seulement qu'il lui sera permis de secouer sa fatigue de fantôme. N'est-ce pas macabre? Cela m'a rappelé les cauchemars de mon enfance. Une épouvante m'est restée d'un certain colloque entre Orus et le Pharaon, décédé. Tous deux de profil. Le Dieu à tête d'oiseau est terrible.

Dans ces chambres funéraires où la beauté des intailles exalte l'idée de vie, l'horreur du néant vous prend à la gorge. Le bûcher des bords du Gange vaut mieux que cette immobilisation de la matière en face de la vie qui, elle, exige sans cesse des matériaux pour de nouvelles créations. Quelle détresse! jamais je ne m'étais senti aussi désolé de l'approche de la mort, jamais je ne l'avais sentie si près de moi qu'au fond de ces pauvres tombes sans éternité.

Revenons vite à la lumière; j'ai hâte de revoir la vie, même celle des pierres.

Le retour s'accomplit dans la même splendeur que l'arrivée. Au long des talus qui

longent l'inondation des prairies, des Éthiopiens beaux comme des Hercules font tourner des norias, ou bien, en faisant office eux-mêmes, après avoir puisé l'eau précieuse, la rejettent dans une sorte de petit canal, qui se divise en une infinité de rigoles. Sur ces rives improvisées toute une race splendide s'évertue. Les femmes transportent des vivres sur leur tête ou veillent à l'ordre du troupeau, en tenant sur la paume de leur main renversée vers l'épaule, toujours, la petite provision d'eau d'une fluette gargoulette de terre poreuse.

L'une d'elles, je ne sais pour quelle raison, dévale du talus et, dans la promptitude de son geste, sa jambe enfreint la pudeur de ses draperies noires. Des enfants accourent, tenant à pleins bras des poissons qu'ils viennent de saisir à une écluse. Les petits ânes pressent le pas en se profilant, eux et leur fardeau, sur le ciel. La vie est une fête. Vite! propageons sa rumeur, répandons à foison ses images, et surtout que, par la

force de la logique, le temps où nous les avons conçues devienne une réalité pour ceux qui les recueilleront; et ensuite que notre corps retourne à la terre d'où il est sorti et qui en fera ce qu'elle voudra.

La vie renaît de la mort.

SUEZ. — DJIBOUTI

Sur le « Polynésien »

Revenus du Caire la veille au soir et installés dès minuit à bord d'un nouveau bateau à destination de Colombo, nous voguons dans le canal, et je m'éveille à temps pour saluer Suez et le buste colossal de Waghorn, œuvre de mon beau-père, Vital-Dubray.

Si Waghorn a son buste à Suez, il est bien juste que Ferdinand de Lesseps ait sa statue à l'entrée du canal. Elle est en bronze; et chacun peut apprécier le geste

avec lequel il semble dire aux steamers : « Par ici, messieurs. »

Nous sommes en panne. Le formidable steamer allemand qui emplissait presque à à lui seul le bassin de Port-Saïd, parti avant nous, est ensablé, et, ne pouvant passer entre lui et la rive, puisque le canal n'est pas partout d'égale profondeur, il nous faut attendre qu'il soit dégagé. Ceci va nous retarder, mais nous permettra une escale amusante à Djibouti, chez de ci-devant anthropophages. Le fâcheux paquebot est dégagé, mais c'est nous, maintenant, qui sommes pris par l'hélice. Incident qui sera sans durée. Donc, calme et patience : soleil brûlant, pourtant plus supportable, dit-on, ici que dans la mer Rouge où, au dire des expérimentés, cela va être terrible; moins cependant qu'une tempête qui nous jetterait sur les sables du sinistre cap Gardafui. Car peut-être ne sait-on pas assez que les habitants de ces bords désolés et à première vue déserts, se sont fait une loi de s'approprier les cargaisons des

Prière d'insérer

Aujourd'hui paraît chez l'éditeur Fasquelle un livre du maître peintre Albert Besnard. Il a pour titre : L'Homme en rose, et pour sous-titre : *L'Inde couleur de sang*. C'est la relation d'un long voyage, qui commence par une escale sur la terre d'Égypte, et se continue par un séjour de plusieurs mois à Colombo, Pondichéry, Hyderabad, Calcutta, Bénarès, Delhi. On trouve là, tantôt des impressions de touriste d'un esprit charmant où la bonhomie la plus affable se mêle à quelque chose encore qui persiste de la malice d'atelier, tantôt, et c'est ce qui surtout donne au livre une valeur sans égale, de magnifiques descriptions des sites sublimes qui se succèdent devant les yeux du grand artiste Tout cela est d'une coloration qui éblouit et d'un rendu qui stupéfie. Albert Besnard sait se servir de sa plume comme de son pinceau ; il crée, il suscite, il fait voir avec rien, et la vision reste inoubliable. Quand un peintre tel que lui se mêle d'écrire et de décrire, il laisse loin les écrivains de profession. L'œuvre du nouveau directeur de l'École de Rome fait songer aux merveilles que Fromentin nous a laissées dans le même genre et prendra place à côté d'elles sur le même rayon de bibliothèque.

navires assez maladroits pour se laisser échouer dans leur mouillage, le bateau lui-même et jusqu'aux vêtements et objets précieux trouvés sur la personne des naufragés : loi que les puissances se sont fait un devoir de ratifier tant ces bandits sont redoutables. Ils daignent laisser aux malheureux leur casque en moelle de sureau. La pensée d'une promenade en peau, avec, pour seul vêtement, l'ombre d'un casque ridicule, nous fait tous frémir.

Tous? non. Car je soupçonne que plusieurs d'entre nous, assez satisfaits de leur enveloppe terrestre, seraient de force à passer le pont Alexandre III en costume d'Antinoüs. A y regarder de près, il y a peut-être dans cette audace plus d'amour de l'art et plus de générosité qu'on ne pourrait croire. Pour eux, la pudeur n'est sans doute qu'une question *de formes*. Se sachant ou se croyant beaux, ils estiment qu'ils auraient le droit, peut-être le devoir, de se montrer tels qu'un Dieu généreux les a faits. Il est certain que

le public bénéficierait d'une telle entreprise; ce public, pour qui un tableau n'est qu'une représentation sans probabilité, gagnerait à voir circuler, de temps à autre, par les rues, des hommes et des femmes nus. Cela le remettrait sur les traces de l'humanité que la mode lui dérobe vraiment un peu trop souvent. Est-ce que les musées servent à autre chose qu'à montrer les humains sous leur forme la plus noble : le nu? Et, si certains d'entre nous font le voyage des Indes, n'est-ce pas pour y contempler des humains en liberté ?

Il continue à faire très chaud. Les femmes sommeillent et leurs chairs pâlissent. Seuls leurs lèvres et le bout de leurs doigts restent roses. Il faut mettre son casque sous peine d'insolation; la réverbération même est dangereuse. A l'instant nos faces si intéressantes disparaissent sous un éteignoir qui nous rend grotesques. Les Anglais seuls savent porter le casque... parce qu'ils ont la tête petite. En vérité, on ne le dira jamais trop : l'Esthétique régit le monde et sauve la mode.

Notre hélice, enfin dégagée, se remet en mouvement et nous recommençons à glisser doucement le long des rives du canal. On fait des projets pour la descente à Djibouti. Cette vie du bord est berçante. On commence à ne plus penser à grand'chose; cependant un désir passionné de voir, au couchant, les rayons verts, immobilise les passagers sur le bastingage. Plusieurs croient les voir; certains ayant imprudemment détourné les yeux pour une réponse, les laissent échapper. En somme, personne ne les voit.

*
* *

La nuit. Le bateau stoppe, des cordages glissent le long de ses flancs Nous devons être en face de Djibouti. Oui, c'est bien cela! Habillons-nous. C'est dur. Mais ce sera si amusant.

Nous voici tous réunis sur le pont. Quelques petits Djiboutiens, montés à bord, causent déjà avec les passagers. Ils sont allés à Paris et s'expriment avec intelligence:

ingénieux à trouver des mots brefs pour rendre leurs pensées, avec cet air entendu commun à nos petits faubouriens. Leur type me frappe. Sur un torse très beau ils portent une tête qui a quelque rapport avec celles des momies. La face est extraordinairement fine, mais le nez, comme ceux des statues ayant longtemps séjourné en terre, est comme amorti. Ni biceps, ni mollets. Ce sont d'étranges petits bonshommes que ces jeunes Somalis! Malheureusement nos compagnons les excitent à dire des bêtises avec des mots dont le sens plus que vulgaire est très familier à ces enfants.

L'heure s'avance; il ne faut pas user le temps.

Alors, nous descendons les premiers. La nuit est noire, et les étoiles sans clarté. Aussi, est-ce avec d'infinies précautions que nous mettons le pied sur une barque que nous ne voyons pas, mais que je sens fléchir sous le poids de nos personnes. Des bras aussi invisibles que l'embarcation nous préservent de toute chute en nous faisant asseoir. Un bruit

de rames, un clapotis discret et nous voilà partis dans l'impénétrable. Ces gens à demi civilisés (hier ils étaient anthropophages), ont encore, paraît-il, des fringales inquiétantes. Ils sont silencieux et se confondent avec la nuit. J'avoue sans honte, qu'un chant, fût-il absurde, me rassurerait au moins sur l'honnêteté de leurs intentions. Nos compagnons nous suivent-ils? Il est impossible de s'en rendre compte, et nos rameurs fantômes nous emmènent où bon leur semble. Sensation très désagréable. L'atmosphère est muette, et il y a bien une heure que nous avons quitté le *Polynésien*. Tout à coup, une masse noire surgit en face de nous C'est le môle, enfin! et la jetée. Le cauchemar est fini. On aborde. Un bras de bronze se présente; je le saisis, et après un élan calculé pour ne pas faire chavirer le bateau, j'atteins la terre ferme. A ce moment précis, nos compagnons, qui nous suivaient de près, paraît-il, et dont les paroles restaient sans écho, tant l'air était assoupi, s'agitent autour de nous

sans que nous les ayons entendus venir, et prononcent avec volubilité une foule de paroles attestant, chez eux aussi, le plaisir de savoir enfin où ils vont. Nous voici tous, au complet, nous dirigeant vers un foyer de lumière qui est une sorte de restaurant-brasserie-café, où nous allons prendre notre premier déjeuner, le « early tea », comme nous dirons dans l'Inde.

Au ciel, tout à l'heure si sombre qu'il en paraissait bouché, une grande lueur pâle apparaît à notre gauche. Bientôt elle grandit à la manière des aurores de théâtre obtenues par l'enlèvement successif de voiles légers. Peu à peu le ciel s'éclaire, on sent l'approche du soleil. De petits nuages, bleu sombre, gardent encore la livrée de la nuit. Nos déjeuners commandés aussitôt, nous sont distribués dans un ordre qui nous étonne. On sent que sur ce petit bout de terre française tout marche déjà très bien. Nous avons un peu la mine de naufragés sauvés et surtout leur gaieté.

DJIBOUTI

Depuis quelques instants rôde autour de nous, à terre, un être que, à cause de l'obscurité, j'avais d'abord pris pour un chien de grande taille. Et il se trouve que c'est un homme, presque un enfant encore, un malheureux, un monstre. Il marche sur les mains qui agissent comme des pattes au bout de ses bras tendus. Son arrière-train se relève pour laisser aux jambes tout leur développement, tandis que le cou se redresse et s'allonge pour supporter la tête qui nous regarde en face, coiffée d'un lambeau d'étoffe. C'est hideux et troublant. En fléchissant les reins, comme un sphinx, il sollicite les aumônes.

Ah! le jour. Il est radieux. Pourtant les petits nuages persistent; seulement, de sombres qu'ils étaient, les voilà devenus brillants : des nuages diaprés d'aurore. Et cette lumière n'éclaire aucune végétation, si ce n'est les quelques eucalyptus plantés à la porte du café. Longtemps sur ces rives désolées il n'y eut d'arbres que les palmiers en zinc qui décorent le seuil du palais du gouverneur. Sous le ciel immense, rien que la plaine soulignée par la ligne mince et bleue de la mer. Et au loin quelques silhouettes de montagnes. Étrange vision que celle de cette nature sans arbres, belle pourtant, au sein de laquelle apparaissent, tout à coup, des guerriers, la lance sur l'épaule, le bouclier au bras, beaux comme des héros d'Homère, avec leurs masques de statues usées et malgré leurs membres grêles. Ils marchent, drapés d'un peu d'étoffe, la tête droite et le thorax bombé.

Nombreux, ils avancent en troupe, suivis d'une arrière-garde qui mène un troupeau de chameaux. Ils reviennent sans nul doute de

quelque expédition. Les uns ont la tête rase, les autres portent leurs cheveux longs et crépelus qu'une teinture a rendus blonds : contraste bizarre avec leur teint de nègres. Comme j'admire leur expression affable qui, paraît-il, cache une férocité non encore canalisée, on me fait remarquer la petite plume que certains portent dans la broussaille de leur chevelure, en m'avertissant que c'est un souvenir de victoire. Si l'ennemi immolé était blanc, la plume est blanche; s'il était de peau obscure, la plume est noire. Voyez un peu jusqu'où ces sauvages portent déjà le sentiment des nuances; car c'est une trouvaille d'artiste, que cet emblème discret, délicat et si léger! Il nous arrivera quelque jour, vous verrez, un jeune Djiboutien qui ne passera par aucun atelier, dont aucun enseignement n'étouffera le génie, et qui fondera une école de peinture djiboutienne, pour la plus grande joie des amateurs allemands et l'agrandissement des musées scandinaves. Mais leurs yeux sont

encore baignés d'espace, et je les regarde; ils sont tous là : Achille, Agamemnon, Ulysse, Patrocle. Il me semble que j'erre sur le rivage de Troie et que, dans un repli de terrain, je vais découvrir la flotte des Argonautes. L'imagination s'émeut du spectacle inouï de cette terre immense d'où surgissent des êtres à qui l'habitude de la liberté a donné cette démarche. Qui donc, dans ce désert, si ce n'est *Elle*, aurait pu leur apprendre à porter la chlamyde avec tant d'art et la tête si droite avec l'altière stabilité d'un pommeau d'épée?

Le gouvernement, qui pense à tout, a installé dans d'immenses terrains un Jardin botanique qui promet d'être fort beau. On y voit déjà des allées savamment tracées, et sur des arbres encore en enfance se balancent des étiquettes portant des noms scientifiques. Je ne descends pas de voiture : ce que je vois me suffit. Une foule d'enfants m'environne. Plus avancés que les héros, leurs pères, ces innocents connaissent le

prix de l'aumône. Une petite fille d'une grande beauté triomphe de mon refus. C'est une jeune commère à laquelle on peut prédire un brillant avenir djiboutien, sans risquer de se tromper.

Il paraît que le « Jardin » est en bonne voie, car mes compagnons en reviennent enchantés, pleins d'espoir dans sa réussite. Tant mieux! A quand les bonnes d'enfants et les troupiers coloniaux?

Nous revenons à la ville, où paraît régner une grande animation. Est-ce jour de marché? On le croirait.

De nombreuses huttes, presque au ras de terre, parsèment le terrain. Autour, quelques bœufs et beaucoup de chameaux agenouillés, la lèvre distendue, sous leur nez aplati, et l'œil demi-clos : comme à l'église. Certains sont désobéissants, car voici une jeune fille qui a toutes les peines du monde à forcer l'un d'eux à avancer. Elle tire sur la corde passée dans les narines de l'animal sans parvenir à fléchir le cou, qui semble un arc d'acier. Elle

tire de toutes ses forces, de tout le poids de son corps élégant et souple, *et parfait.* Mais le rire qui la secoue (nous la regardons) lui enlève de sa force, et si le chameau arc-bouté sur ses pieds ridés le voulait bien... Malheureusement pour lui, d'autres femmes accourent et la bête, une fois de plus, est réduite à faire ce que l'on veut.

Mesdames les Djiboutiennes sont de fort belles personnes, et à leurs coups d'œil il semblerait qu'on le leur a déjà dit. Leurs épaules et leurs bras sont du plus pur dessin. Pour la tête, hors les dents et les yeux, elle a été négligée. Pourtant, leur coiffure est élégante et ingénieuse. Elle consiste en une sorte de bandelette noire nouée sur le sommet de la tête, qui enferme leurs cheveux par derrière en manière de poche et, se prolongeant sur la nuque, rappelle ces coiffures que l'on voit fréquemment aux femmes des bas-reliefs grecs. Elles n'ont pas toutes le torse nu. Certaines portent, par-dessus une draperie faisant office de jupe, une longue

tunique ajustée, à manches courtes, descendant jusqu'aux chevilles. Il me semble avoir vu ces vêtements sur les peintures de vases antiques. Voilà encore des femmes qui sont des fragments d'antiquité. D'autres ont le goût des draperies aux décors voyants et colorés. Une toute jeune chemine enveloppée d'un pagne décoré d'éléphants, une autre s'entoure de rosaces, de méandres, de fleurs stylisées. Et si la plupart serrent leurs cheveux dans les bandelettes noires, d'autres les portent nattés en toutes petites tresses qui leur font des têtes de Gorgones. Celles-là, je pense, par métier, souhaitent d'attirer l'attention. Nous allons les voir de plus près au marché à la viande où le spectacle est des plus curieux. Sous de grands hangars bien ventilés, les quartiers de mouton, de bœuf, de chèvre, accrochés aussitôt que dépiautés, rutilent au soleil impitoyable qui nous brûle. Ces ventres ouverts, ces échines sciées en deux, ces intestins chatoyants comme des joyaux byzantins évoquent, malgré l'hor-

reur du sang caillé, la beauté empourprée de certaines fleurs, de ces pivoines rouges jusqu'à en être bleues qui s'éteignent roses ou lilas. Un bras divin de bronze, sur lequel est resté de l'or, désigne un morceau pantelant, le manie, le retourne et l'emporte, comme une vierge de la Bible la tête de quelque Holopherne, dans son pagne, lui aussi, teint de sang.

Je voudrais acheter quelques-uns de ces pagnes, car on en vend ici. Mais on me dit : « Ne vous pressez pas, vous trouverez tout cela à Bombay ou à Calcutta, et mieux encore, ou l'équivalent. » Voyageurs de demain, ne croyez pas à ces paroles d'une fausse sagesse. Achetez sur place ce qui vous plaît, parce que vous ne le trouverez pas autre part, et peut-être savez-vous déjà qu'il n'y a pas plus d'équivalent pour les désirs qu'il n'y a de synonyme en poésie : c'est Banville qui l'a dit. D'ailleurs, je n'ai retrouvé, ni à Bombay ni à Calcutta, les pagnes magnifiques que je regrette

encore de n'avoir pas achetés à Djibouti.

On se procure à peu près tous les objets de première nécessité dans cette jeune colonie, une sorte de grand bazar contralisant les marchandises. Nos passagères y ont acheté de quoi remonter leurs trousses de voyage. Les dames somalis y fourmillent et savent très bien s'y faire servir. Toutes ont à la main un petit bâton qu'elles frottent sur leurs dents pour les blanchir, je pense. Hommes et femmes ont tous leur petit bâton à la bouche.

Avant de remonter en voiture pour retourner au bateau, on fait une nouvelle station au café. La foule se masse pour nous dévisager, mais des gardes indigènes la tiennent en respect par quelques coups de martinet bien appliqués. Tandis que je prends une forte tasse de thé que l'on me sert sur les coussins de la voiture, j'ai en face de moi une assez belle créature, à moitié nue, drapée dans un de ces pagnes à grands animaux. Elle cherche à attirer l'attention d'un de nos

compagnons. Ses cheveux nattés en Gorgone et son petit bâton aux dents, elle est superbe. Tout autour les mendiants m'assaillent, peu exigeants encore. Mais patience! ils le deviendront, tout comme cette lionne changera bientôt sa coiffure à la mode au désert pour un chapeau démodé de chez nous.

Un café, des courtisanes et des mendiants, voilà une colonie qui a tout ce qu'il lui faut pour prospérer.

Remontés sur les caissons d'artillerie que l'on nomme ici des voitures, nous regagnons allégrement le quai où oscille notre balancelle. La voici. Un petit pilote de bronze à turban rose s'est posé sur la proue. Il s'y est accroupi, l'heureux enfant de l'air libre, presque oiseau par la légèreté de ses contours, sur l'extrême pointe, à la façon d'un jeune aigle venu là pour se reposer de trop d'immensité.

Le *Polynésien* gémit : il faut se hâter de regrimper à son bord.

On lui a donné sa nourriture; à nouveau

il a rempli ses flancs de charbon; qu'il reparte donc et nous dépose sains et saufs à Colombo.

Ce Djibouti... J'y penserai toujours. Pourquoi n'y suis-je pas resté? Une terre sans limites, des hommes qui évoquent les héros d'Homère sous un ciel de cristal : il y avait là de beaux tableaux à faire. Par exemple, ce que je m'empresserai d'oublier ce sont les six gamins plongeurs qui nagent en rond à la base du steamer, sollicitant l'envoi d'une pièce de monnaie. Ils chantent sur le mode des « Lampions » : « A la mer! à la mer! » et pour nous attendrir entonnent la *Marseillaise*. Il y en a un qui a oublié sa jambe dans la gueule d'un requin. Mais ne le plaignons pas, car il semble ne plus s'en souvenir et, puisqu'il nage aussi bien que les autres et crie aussi fort, c'est peut-être qu'il n'est pas si utile qu'on le croit d'avoir deux jambes.

Nous voici de nouveau en route. A droite et à gauche, des déserts que bornent, tout au fond de l'horizon rose, des chaînes de mon-

tagnes vaporeuses comme des nuages. Les géographes du bord déchiffrent le paysage à livre ouvert; aussi nous donnent-ils une foule de renseignements que j'ai oubliés, et qui, d'ailleurs, sont dans le guide mêlés à de nombreuses erreurs.

Tout à coup, le soleil qui se couchait à notre droite se montre à notre gauche. Cela s'est fait insensiblement, sans arrêt de notre hélice. A présent, il nous semble bien que nous ne marchons plus. Est-ce une avarie? Notre machine, fatiguée d'avoir désensablé notre bateau, refuse-t-elle le service? « Mais nous perdons du temps », s'écrient les voyageurs sérieux en consultant leur montre. « On se permet tout, maintenant. Ah! c'est peut-être une grève des chauffeurs? » Ce n'était rien de tout cela. Le bateau a stoppé pour immerger un pauvre Chinois mort ce matin de consomption. Il traînait dans les couloirs son corps fantomatique (je l'avais vu) où ne vivaient plus que ses deux yeux, dont la tristesse avait chassé le regard. Et pour que

sa misérable dépouille ne fût point entravée dans sa chute vers les poissons, le bateau avait exécuté un mouvement tournant. C'est bien peu de chose, un Chinois, et cependant chacun a cette sensation poignante que la mort a été notre compagne pour quelques instants.

COLOMBO

Première journée. — L'arrivée, le choix d'un boy, les faubourgs.

Colombo n'offre aucun intérêt, vu de la mer, et s'annonce mal, par trois cocotiers dégingandés indignes de la réputation que leur font les affiches polychromes et les photographies que l'on voit partout. Ces trois indigents, le croirait-on? constituent une des curiosités *touristiques* de ce port qui n'en renferme que fort peu. Et moi qui m'imaginais qu'une avenue ombragée d'arbres majestueux, centenaires naturellement, s'avançait jusque dans la mer, sorte de promontoire, où les voyageurs à la des-

cente du bateau trouvaient la fraîcheur et le repos.

Les gens qui aiment les voyages devraient s'amuser à dessiner d'inspiration le décor des sites qu'ils ambitionnent de voir, d'après l'idée qu'ils s'en font. Ce serait un recueil des plus intéressants et qui prouverait, en même temps que l'imagination des auteurs, la prodigieuse faculté que nous avons tous à inventer la réalité d'après les souvenirs que nous gardons involontairement — oh! très innocemment — dans notre cerveau, et qui ne proviennent pas tous des plus nobles sources : il y a beaucoup d'imagerie dans nos réminiscences! Les descriptions, si exactes soient-elles, n'éveillent elles-mêmes souvent que des conceptions erronées. La preuve en est l'idée que je me faisais de Colombo, d'après des livres récents de la plus haute valeur descriptive.

Comment donc est Colombo? — Très plat, surgissant à peine au-dessus des eaux. Et l'arrivée serait sans intérêt s'il n'y

avait le grand hangar, abri où vous dépose votre barque, et qui n'est pas sans rappeler avec ses arcades surbaissées et son plancher avançant en plein clapotis aquatique, les chaussées de bois et les pilotis de Sainte-Ursule de Carpaccio le Vénitien. Et il y a beaucoup de cela. C'est d'un bon présage.

L'embarcation qui nous a reçus à la descente du *Polynésien* nous dépose donc sur cette chaussée pittoresque, où nous accueille une foule de « natives » vêtus de rien, mêlés à des messieurs noirs en veste blanche et coiffés d'un canotier de paille qui est bien la plus hideuse des coiffures, accompagnant là, comme au spectacle, de jeunes guenons attifées de façon voyante à la mode d'il y a vingt ans : robes vert clair rayé de rouge, etc., etc. Précédés de nos colis, nous fuyons vers la sortie; c'est-à-dire que nous gravissons trois escaliers pour arriver au bord d'une sorte de brasier ardent, place, au delà de laquelle flambe un grand palais rouge, notre hôtel.

Le soleil qui nous coiffe de ses rayons, et en cet instant ils dégagent 37° de chaleur à l'ombre, met des flammes aux épaules nues des mendiants, dont la horde pressée nous barre le chemin. A eux se joignent les traîneurs de pousse-pousse qui s'arrangent toujours pour mettre leurs roues dans vos jambes.

Si nous voulons vivre encore dans cinq minutes, il n'est que temps de bousculer tout cela. Un peu d'énergie, quelques *annas*[1] et nous voici enfin sous les voûtes fraîches du *Grand Oriental.* — Sensation délicieuse de damnés à qui auraient été concédés quelques instants de repos au sein du purgatoire !

Il est dix heures : c'est l'heure du break-fast, et les boys vêtus de blanc et coiffés du peigne en galerie, vont et viennent avec une rapidité engageante. Le plafond est très haut et le courant d'air règne en maître avec, pour auxiliaires sans cesse en mouvement,

1. Pièce de monnaie qui vaut deux sous de la nôtre.

les grands pankas en forme d'hélices qui tournoient au-dessus de nos têtes, nous donnant un peu cette sensation qu'un grand oiseau est là — vous l'avez dans les cils — guettant les bribes de votre repas. On s'y fait. D'ailleurs le grand oiseau n'enlèverait pas grand'chose, attendu que, dans ce séjour de délices, la nourriture est brève. Nourriture de pays chauds sans doute, absorbée sans entrain d'ailleurs par deux cents bienheureux qui mangent comme on écoute des histoires auxquelles on ne croit pas. Dans cette foule, les Français se distinguent tout de suite par leur désir fortement exprimé de manger, et beaucoup et avec appétit, tandis que les autres semblent se résigner à se repaître, puisqu'il le faut, mais en y mettant la précaution de gens exposés à trouver une aiguille dans leur mutton's chop. Par les hautes fenêtres, la lumière puissante du dehors n'arrive qu'adoucie, comme dorée, pour faire scintiller les cristaux et noyer dans un clair-obscur

nacré les vêtements neigeux des convives. Car nous sommes tous en blanc, nous détachant sur des murs blancs, versant ou absorbant le liquide diamanté de nos carafes glacées, blanches de buée. C'est une véritable symphonie en blanc majeur. Je m'excuse de me servir d'une locution si usée, mais c'est qu'ici elle est absolument à sa place. Tout y est blanc, comme dehors tout est rose, et il n'y a de noir que des blancs moins éclairés que les autres.

Après le plaisir de contenter son estomac vient celui de repaître ses yeux, et le spectacle vaut la peine d'être regardé. Quelques enfants charmants, restés blonds sous le soleil de ce climat, de grandes jeunes femmes, anges aptères, confits dans la correction, et beaucoup de vieux messieurs à têtes de grands hommes. A dix pas de nous j'en vois un, droit sur sa chaise, mangeant lentement, les yeux grands ouverts : il est visible qu'il ne regarde rien. Que voit-il donc? Serait-ce un somnambule? En face de lui se tient un

petit bonhomme, son boy, coiffé d'un volumineux turban jaune et la main crispée sur une serviette en guise d'éventail, guettant sur le front de son maître l'apparition d'une mouche. Que de fois l'impudente s'y pose au risque d'y être aplatie par le linge menaçant! C'est un monde pour cette petite bête et je jouis pour elle de son plaisir à s'y promener; car je suis sûr que cela l'amuse de parcourir en tout sens ce désert convexe où tremblent trois cheveux, petits cousins des trois cocotiers qui déshonorent le rivage de Colombo...

Ce boy et sa mouche me font penser que nous n'avons point encore de « travelling servant », et que nous ne saurions nous en passer plus longtemps. Cette sorte de courriers pullule sous les galeries des hôtels, mais le difficile est d'en trouver un bon. Nous avons refusé ceux que nous envoyaient les agences : les uns parce qu'ils paraissaient impropres, les autres à cause de leur allure de conquérants hindous. « Je n'aime pas la majesté

déplacée. » Enfin d'autres encore, parce qu'ils étaient, malgré leur humilité, des snobs trop avérés. Or le snobisme, qui rehausse les maîtres, obture absolument les serviteurs. Attendons.

Les 37 degrés de ce matin se sont changés sûrement en 38 ou 39, car il fait très chaud dans notre chambre, malgré les abat-jour des fenêtres, grâce auxquels règne une presque obscurité dans les chambres. Étendu sur un de ces profonds fauteuils cannés, dont les bras s'allongent avec tant d'à propos qu'on y place ses jambes, j'attends le sommeil (en fervent de la sieste que je suis) et mes yeux se ferment dans l'espoir que m'enlevant aux petites réalités encombrantes du voyage, il me rendra à mon rêve indien. Un coup retentit sur ma porte. Justement je pensais à l'homme en rose : serait-ce lui? Sur l'ordre d'entrer, un petit homme à la face obscure que je distingue encore mal, vêtu de blanc, coiffé de blanc, s'avance, courbé, la main au front : comme un feu pâle, un or brille à son petit

doigt. C'est un nouveau boy. Ses traits (je les vois mieux) sont fins, son œil regarde avec direction, et je suis sûr qu'il voit de côté. Bon cela. Il est important que l'œil, le grand informateur du cerveau, puisse voir même derrière lui.

Enfin, ses vêtements européens (veste blanche et pantalons blancs) sont de coupe élégante : indice de goût et d'une bonne éducation. (Cet homme serait-il parfait?) Ils doivent recouvrir peu de chose, car il est fort menu. Ses certificats sont excellents; un, entre autres, nous apprend qu'Abdul-Hamid (c'est son nom) a poussé le dévouement envers son dernier maître jusqu'à lui faire réaliser des économies! De mieux en mieux! Quarante-cinq roupies par mois (?) et dix d'avance pour les vêtements d'hiver (??). Affaire conclue. — A demain. — Et le petit homme blanc se retire à reculons jusqu'à ce que l'ombre et la porte se referment sur lui.

Voilà donc un nouvel être entré dans notre

vie. De quelle manière s'y prendra-t-il, ce nouveau serviteur, pour avoir raison de nous, et comment agirons-nous pour triompher de lui. Car la vie a cela de lassant qu'il y faut toujours se défendre. L'appellerai-je à tue-tête comme les Anglais, à travers les cloisons, sous les vérandas des hôtels : « Boy! Boy! » Non; Français, je l'appellerai par son nom « Abdul! Abdul! » avec aménité. Ce sera ma manière de l'asservir. Et lorsque, par son entremise, j'aurai payé chez un marchand un objet trop cher, que ferai-je? Français toujours, je m'emporterai. C'est à ce moment qu'il triomphera, lui, par une politesse trop déférente.

La chaleur un peu tombée va me permettre, enfin, de courir les faubourgs de Colombo à pied, si toutefois les traîneurs de pousse-pousse, autre genre de mendiants, m'en laissent le loisir. En attendant, à mon apparition sur le trottoir de l'hôtel, de toutes les boutiques somptueuses qui l'entourent ou lui font face, sort une armée de mar-

chands d'étoffes et de joyaux pour étrangers qui viennent jusqu'au milieu de la chaussée de feu, m'inviter, avec des gestes abaissés et des yeux de convoitise, à visiter leur boutique fameuse entre toutes. Je me fais impassible et souriant, grâce à quoi ils me laissent en repos poursuivre mon chemin.

La vue de ces faubourgs, tous houleux d'une humanité presque nue, me cause une émotion qui me prend à la gorge. Ces hommes et ces femmes, autour desquels grouillent des essaims d'enfants couleur de bronze, dont la nudité sans tare enchante l'œil, ornent, plutôt qu'ils ne les couvrent, leur corps, de pagnes dont les couleurs varient du rose tendre au rose violacé, du rouge sang au jaune orangé. Leur tête est fine, leurs yeux beaux, mais inquiétants par la persistance d'un regard sur lequel s'abaisse le sourcil sinueux comme le corps d'un serpent en marche. Au milieu de cette foule remuante et si dense, circulent en brikshawrs, nom anglais des pousse-pousse, d'opulents gros

hommes imberbes, le crâne rasé jusqu'au bleu, que l'on prendrait pour des Silènes, n'était l'expression sombre et soupçonneuse de leurs regards. Néron devait avoir cette expression lorsqu'il méditait quelqu'une de ses destructions fameuses. Sur leur nudité d'albâtre jauni, nul défaut, nul accident, et le nombril, cet œil du torse, disait M. Ingres, règne orgueilleusement sur des modelés impeccables. Je crois bien que ces hommes aux abdomens triomphants sont des brahmines. D'ailleurs, ces ventres-là, plus tard on les retrouvera sur les effigies de Ganéça, le dieu des réussites ou de la prospérité, fils de Çiva.

Ce sont encore, fendant la foule complaisante, des chars attelés de zébus qui, au milieu de ce peuple de bronze, paraissent blancs de neige. Puis des porteurs d'eau, puis des crieurs, gens de toutes les foules, puis encore des vendeurs de choses vagues. Une vieille qui mendie un *anna* en montrant sa face de ruine incendiée, un monstre qui se traîne à terre, puis... puis... toute la misère

d'une ville de port et de transit. Mais nulle part un être semblable à moi.

La rue, ou plutôt l'avenue où se heurtent et s'écoulent ces vagues humaines, est large et bordée de boutiques qu'abritent des toits saillants, faisant l'ombre dans ces petits repaires où se débitent, sous l'œil du marchand accroupi, posture préférée de ces gens qui n'ont que le minimum de chairs autour des muscles, des étoffes, des bijoux, des denrées pêle-mêle avec des objets d'orfévrerie, de verroterie, de babioles pour femmes, et de grands plats où s'amoncelle la poudre rouge d'aniline indispensable pour teindre les vêtements. On y vend encore des gâteaux au sucre et au beurre, dont ces « natives » paraissent très friands. — Boutiques de barbiers où ceux-ci rasent tout de leur client depuis le poil de la barbe jusqu'aux toisons du sternum et des aisselles, ce qui donne naturellement à tous ces hommes des peaux de statues. Rembrandt se fut passionné pour ces grottes d'ombre où se meut un peuple

qu'éclaire seul le reflet doré du soleil implacable qui incendie le sol de la rue.

Sur le trottoir, ce sont, plus loin, des chaudrons immenses que l'on martelle avec des bruits de cloches. A deux pas, on fabrique des lits de sparterie pour fumeurs d'opium ou simplement pour flâneurs; tout à côté, des paniers immenses, merveilles d'art par le volume et le contour.

A considérer tout cela, une angoisse me prend. C'est trop, en vérité! La vision dépasse la capacité de mon cerveau, trop petit vase pour tout ce qu'il y faut exprimer de cette réalité splendide qui m'environne. Ainsi, voilà donc *l'homme* et voici *ses gestes*. Devant un tel spectacle, je me demande avec quoi nous faisons nos tableaux et nos statues. Nos Adams, nos Èves, nos héros, nos dieux, d'où les tirons-nous pour les asseoir de force sur la table à modèle, si ce n'est des combinaisons laborieuses que n'alimente pas le contact incessant avec *la Forme?*

COLOMBO

Deuxième journée.

Au delà des faubourgs, la foule se raréfie, et à partir du carrefour où s'arrête le tramway commence la campagne, sorte de banlieue, ombragée comme un bosquet normand par des arbres de forêt vierge. Au bord des routes, fréquemment bifurquées, très bien entretenues et fort larges, sont posées, les unes à côté des autres, les maisons où habitent les « natives » aisés, employés civils ou commerçants, que leur besogne de bureau retient tout le jour dans la ville. Ce sont, en

somme, les petits bourgeois de Colombo. Ils ont pris le train de la vie anglaise : le travail le jour à la ville, la campagne le soir et le matin au réveil. C'est Passy, c'est Auteuil autrefois; moins triste, cependant, car il n'y a nulle part de ces hameaux souriants au fond desquels s'élève, muette, une maison de fous dissimulée sous les dehors d'un charmant cottage. D'ailleurs, je ne vois autour de moi aucune habitation assez grande ou assez close pour constituer un confortable asile d'aliénés.

C'est un séjour ordonné et calme au sein d'une végétation un peu menaçante, voilà tout, pas très haute, avec des arbres aux allures maniérées, tourmentées même, poussant leurs branches jusqu'à terre, d'où elles remontent vers le tronc, qu'elles étreignent passionnément, comme des bras douloureux. Au long des routes, aux pieds de haies peuplées de reptiles (fort prudents), des eaux paresseuses se laissent revêtir d'un manteau de mousse verdâtre où le dos des grosses

tortues font des bosses. C'est doux, familial et vénéneux. Familial, certes, car sur les seuils de ces petites cases, dont les toits à grands pans reposent sur des chambranles que soutiennent des colonnes trapues, demeurent des femmes occupées aux paisibles besognes féminines (je ne les énumère pas), entourées d'enfants presque tous fort beaux. L'enfance est le chef-d'œuvre de ce pays.

Malheureusement ces mères nous cachent leurs dos admirables et leurs bras de statues antiques sous de déplorables camisoles; ces vilaines camisoles, ces caracos, en font des commères bedonnantes et roulantes. Les maris, je ne voudrais pas les accabler, sont, eux, aussi laids que possible avec leurs vêtements à l'européenne et coiffés du hideux chapeau de paille à bords plats et gommés. Enfin ils rehaussent leur personnage du luxe attristant de lunettes en formes de roues à monture d'argent : ils ont la vue faible. Le travail, probablement, les détériore, ces gens nés pour le rêve et la contemplation.

Et qu'il doit leur paraître inutile! puisqu'ils n'ont pas de besoins, ou si peu. En tout cas, il ne les rend pas joyeux.

Mais revenons à la douce banlieue de Colombo, à son sol rose, à ses arbres couleur de vert-de-gris et à ses « natives », dont deux nous suivent depuis quelques kilomètres attelés aux brancards d'un brikshawr qu'ils nous offrent sans se lasser et que nous refusons obstinément. C'est que personne ici ne circule sur ses pieds, hormis les déshérités de la vie, sans être disqualifié. Je suis peut-être cruel envers ces pauvres diables, mais je veux retourner au carrefour en rêvant à mon aise, au rythme de mes pas, sur le monde nouveau que je parcours, où tout est dissemblable de ce que mes yeux avaient accoutumé de contempler, depuis l'heure lointaine où, glissant des genoux maternels, j'atteignais le sol de la vie. Après une demi-heure de course, voici les rives riantes et peuplées des pêcheurs de la rivière Kelani, dont le cours agité, interrompu par un pittoresque pont

de bateaux, étincelle aux plongeons répétés d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui semblent possédés de la fureur du bain.

Autour des sampangs fixés au rivage par des cordes en fibre de palmier, sur des radeaux fabriqués avec des troncs de bambou, ils pêchent ou s'ébrouent et, poussant de grands cris, ils font jaillir l'eau joyeuse qui lustre d'un reflet de cristal leur épiderme fauve. L'onde agitée tournoie à l'entour en grands cercles concentriques qui, s'élargissant, vont retrouver l'autre rive. A tout moment sort des vagues un baigneur qui s'y replonge ou renverse sur sa tête aux longs cheveux le contenu d'un vase qu'il porte avec lui. C'est peut-être un rite. Des femmes, belles comme des Niobés, portant un petit tout nu, sur leur hanche, presque nues elles-mêmes, viennent puiser de l'eau dans un grand pot qu'elles replacent sur leur tête en lui faisant deux anses de leurs bras magnifiques cerclés d'argent. Après

quoi, majestueusement, elles reprennent le chemin du logis.

Tout à côté, non loin de la rive, un débordement du fleuve a formé un gué sur lequel un petit pont de bambous permet le passage à d'adorables figurines, vêtues de pourpre ou d'orangé, de rose pâle frappé de violet. D'autres, plus sveltes, franchissent le ruisseau qui leur mouille les jambes; les enfants, pendus au bras de leur mère, font mille folies. Un nègre vêtu de rouge passe; puis un gros homme enveloppé d'une draperie amadou clair et coiffé d'un turban rouge pousse devant lui un petit bœuf, portant en travers de l'échine un lourd fardeau : les mailles scintillantes du courant qui s'effile entre ses jambes mirent son ventre de soie blanche.

Une autre vie très intense s'agite autour des habitations de ce peuple de pêcheurs. Les moulins à l'huile de coco sont en pleine activité. Je reste plusieurs heures à en contempler la manœuvre. Que l'on se figure un

pressoir des plus primitifs abrité d'un toit en feuilles de palmiers situé au milieu d'une grande cour. Une longue poutre en sort, à laquelle est attaché le timon du joug auquel sont liés les bullocks par leurs cornes en forme de lyre. Une pierre, poids mort, fixe l'équilibre entre le timon et la poutre. Les petites bêtes galopent en cercle sous la baguette du toucheur, Narcisse de quinze ans, qui, soudain, s'élance, et dont le corps penché en avant, dans le mouvement d'un oiseau qui va toucher terre, vient se poser d'un pied sur le caillou qui lui fait un socle. L'autre jambe est abandonnée au rythme de la course. C'est Apollon sur son char lumineux; c'est plus encore : c'est toute la jeunesse avec toute sa grâce.

COLOMBO

Dernière journée.

A la recherche de la Pagode bouddhique de Tokana.

Où sommes-nous? quelle est cette place, assez spacieuse, entourée de bâtisses sans caractère au milieu desquelles se dresse un grand monument blanc, hérissé de statues schématiques et tout décoré de pilastres, de chapiteaux, et, de la base au sommet, revêtu d'emblèmes et d'attributs religieux chrétiens, catholiques et romains? Cela rappelle le Val-de-Grâce et Saint-Sulpice. Consulté, le

9.

Murray nous apprend que cette église est la cathédrale de Santa-Lucia. En cherchant une pagode, nous avons rencontré une cathédrale italienne. A moins qu'elle ne soit portugaise, car en fait de culte il y a de tout à Colombo. Un prêtre se tient debout sur les marches du monument, en soutane blanche ceinturée de noir. Il est gros, gras et assez jeune; sur ses cheveux, très bruns, qui, aux tempes et sur la nuque, se massent comme les plumes sur les ventres des beaux dindons, est posé de travers un bonnet carré noir. Notre expression effarée de voyageurs fourvoyés le fait rire, et ses lèvres charnues, rouges comme celles d'un faune de Rubens, s'ouvrant largement dans sa barbe touffue, font un grand trou, comme la bouche sonore d'un masque antique!

Autour de lui, fort égayés aussi, se groupent des bambins bronzés à l'œil éveillé, différents quant à l'expression des autres petits Hindous dont le regard, comme ceux de leurs pères, semblent voir en dedans quelque chose de

triste. Sous leurs bras, ils serrent des livres de classe. La journée est avancée et j'ai comme la vision d'une sortie d'école en un coin reculé d'une paroisse parisienne. Cela me fait souvenir aussi de certains quartiers isolés de Rome où se dresse soudain une église somptueuse qui pourrait tout aussi bien être un temple élevé au Mouvement, à la Vie (j'allais presque dire à la Danse), tant la décoration en est profuse et joyeuse; depuis les anges aux ailes éployées qui nichent au fronton, jusqu'aux statues de saints, virtuoses du geste, qui semblent s'en donner à cœur joie sur les attributs de leurs bienheureux supplices, lesquels, entre leurs mains, prennent l'aspect d'on ne sait quels instruments de musique.

Ces écoliers que la présence d'étrangers a mis en joie, qui gambadent, se poursuivent et se bousculent jusque sous les roues de notre voiture, sont des orphelins (sainte Lucie a sous son patronage un collège et un orphelinat) ou de jeunes convertis. Pauvres petits! Eux aussi portent la laide livrée de nos

orphelins que l'on voit, à certains jours de la semaine, se promener deux par deux, en longue file, dans nos jardins publics, vêtus de la longue blouse grise ou noire serrée à la taille par une ceinture de cuir verni, humble costume que complète une casquette en fromage enfoncée sur leurs têtes tondues. Faut-il donc à la charité un visage si austère, et la laideur de l'habit? Pauvre, abandonné ou misérable, il faut encore être laid. Dieu aimerait-il moins ces petites âmes nouvelles si elles lui étaient offertes revêtues de leur précieuse enveloppe bronzée dont la chasteté ne peut être égalée par aucun sarrau de lustrine?

Demander à une cathédrale l'adresse d'une pagode, cela paraît tout d'abord léger. Mais sa Jovialité M. le recteur, car c'est lui, ce jeune prêtre, le chef de la paroisse et du collège et de l'orphelinat, ne paraît pas offusqué et, même, il veut bien nous indiquer notre route. Tous les cultes, je le répète, vivent ici dans une promiscuité des plus cordiales. Il parle à notre cocher, notre vieux et misérable cocher,

vêtu de haillons que réveille l'éclat d'un turban jaune. Celui-ci répond par une exclamation nasillarde qui équivaut au « Ça va bien » de chez nous, tire sur ses guides jusqu'à ployer son cheval en deux, pour le faire tourner, et enfin, écartant les gamins d'un *Jao!* tonitruant, après quelques instants d'un petit trot sur place, il nous dépose à la porte de la Pagode bouddhique de Tokhana.

C'est d'abord une sorte de cour où de petits édicules posés sur le sol sans ordonnance donnent l'idée d'une ferme, avec des murailles, des cubes de pierre creusés, des auges où viennent se nourrir de nombreux corbeaux au corps gris, coiffés et colletés de noir; puis, se détachant sur des cocotiers et des bananiers échevelés, voici le temple. Il est précédé d'un palier où l'on accède par un large escalier de quelques marches. C'est là que nous attend le prêtre prévenu de notre visite. Deux jeunes pupilles aux contours prématurément arrondis, à la joue pure comme la pulpe d'un fruit, se tiennent auprès de lui.

Tokhana, comme Sainte-Lucie, a son collège où se forment les jeunes bonzes. Nous ayant aperçus, le maître vient à nous mais sans hâte; pourtant son visage exprime l'amabilité.

De quel passé mystérieux nous arrive-t-il, ce petit personnage à peau couleur d'amadou clair, drapé dans une toge d'un jaune déteint? Il nous fait penser à quelque statuette de Jules César minutieusement sculptée par un artiste hindou. Qu'il nous paraît ancien! si ancien! Il parle peu et tellement bas que nous l'entendons à peine. Ses regards, à la dérobée, par de rapides coulées, nous observent, et j'y perçois très bien l'habituelle méfiance de tout étranger qui rencontre des Français pour la première fois. Notre ironie est cause de cette méfiance. Elle est ce que l'on connaît le mieux de nous et, sachons-le bien, tous les peuples la redoutent. Ce n'est qu'une impression fugitive. Notre hôte a-t-il même conscience de l'avoir éveillée? Je ne sais; en tout cas, avec un geste de cordialité élégante, nous sommes conviés par lui à faire sous sa

direction le tour du propriétaire. Et nous le suivons avec, pour arrière-garde, les deux petits pupilles habillés de jaune comme le maître.

Qu'il m'en coûte de promener dans ce sanctuaire l'anomalie de mon costume européen! Je ne pensais pas qu'un jour je souffrirais autant d'être habillé comme tout le monde. L'épaule, le sein et le bras nus, et une pièce de soie jaune pour cacher le reste, c'est le plus beau des costumes. Sur le palier circulaire où nous est apparu notre petit César d'ivoire jauni, s'ouvrent les portes des cellules qui entourent en enfilade le sanctuaire même du Bouddha. Là, il dort, colossal et sans rêve, étendu de tout son long sur le côté droit, la tête appuyée sur sa superbe main. Un vitrage fâcheux nous empêche de le distinguer dans son ensemble, mais ce que nous voyons de lui est fort beau. Nulle dureté dans les contours, tout au contraire une impression d'épiderme en moiteur de quelque dormeur humain. Il est coiffé de la tiare birmane, sorte d'édifice

conique, formé de cheveux massés en boucles sur le sommet de la tête.

Dût le saint ascète me maudire, j'avouerai ma déception. Quoi! ces petites cuisines où flotte une odeur de beurre chaud, ce sont des chapelles! et ces sortes de fourneaux où, sur de larges damiers sont rangés, non des fleurs, mais de pauvres et maigres pétales de fleurs, ce sont les tables d'offrande! Je me garde bien de laisser voir mon étonnement à mon guide, et j'admire. En certains cas, l'admiration est une des formes du mépris; mais je ne méprise pas les petits fourneaux de Tokhana, je craindrais trop d'offenser, même en pensée, l'hôte respectable qui m'en fait les honneurs.

Chemin faisant, il déplore le relâchement des mœurs religieuses. La fièvre de bien-être a gagné jusqu'aux ascètes. Mon expression chagrine témoigne de la part que je prends à ses doléances, et notre promenade continue au travers des chambres obscures. Plusieurs ont leurs murs décorés de peintures, même une grande muraille est tout entière occupée par les

portraits des membres de la famille de Çakya-Mouni, le Bouddha. Intérêt artistique nul : ils valent seulement par la bizarrerie des costumes et la variété inconcevable des innombrables ornements qui les enrichissent. Le sujet d'une de ces peintures retient mon attention au moment de prendre congé. On y voit, fort endommagé par le temps, un lièvre se précipitant dans un brasier, indiqué sommairement par une tache rouge.

Notre hôte qui nous précède devine l'intérêt qui suspend notre pas, et, se retournant, il comprend, et alors, en souriant, il nous conte l'anecdote qui inspira l'auteur de ce schéma décoratif.

C'est un épisode de la vie du Bouddha, alors que dans une de ses nombreuses incarnations il habitait le corps d'un jeune lièvre. Vivant au sein d'une forêt, tout en haut d'une montagne, il partageait sa solitude avec un singe, un chacal et une loutre. Il leur enseignait le bien, les initiait aux dangers du mal et leur enjoignait de jeûner les jours de fêtes. Puis, il

leur disait : « Préparez des dons pour ceux qui, venant à vous, seraient dignes de votre offrande. » Et ils faisaient ce qu'il leur disait.

Un certain soir, ou plutôt une nuit de pleine lune, d'une façon plus pressante, il leur enjoignit de préparer des aumônes, ajoutant : « C'est aujourd'hui fête, apprêtez des aumônes que vous puissiez distribuer aux personnes qui en seront dignes » (je suppose qu'il s'agit, en l'espèce, des pauvres. Il en existe depuis les temps les plus reculés). Pour lui, s'asseyant à l'écart, il se mit à rêver sur la nature des aumônes qu'il pourrait faire : « Je n'ai presque rien à donner. Je n'ai pas de riz, pas de beurre : je ne mange que de l'herbe. Ce n'est pas un mets qui puisse restaurer l'estomac d'un mendiant. Que pourrais-je bien donner? Bah! je me donnerai moi-même! »

Or Sakka, le roi des dieux (la religion hindoue en compte trois cent trente-trois mille), connut la pensée du jeune lièvre et conçut en même temps le désir d'éprouver sa sincérité. Il vint au gîte de l'animal, non sans

avoir au préalable revêtu l'apparence d'un brahmane et, un peu goguenard, je suppose (ce récit déborde de jovialité), il s'enquit de la nourriture qu'il lui destinait. « Justement, tu fais bien de t'adresser à moi, s'écria l'ascète aux longues oreilles, car je vais te faire un don tel qu'on n'en a jamais fait de pareil. Va d'abord ramasser du bois, puis l'ayant mis en tas, allume. Quand il sera bien embrasé, je me charge de m'y faire rôtir moi-même. » Le bois fut ramassé et mis en tas et, l'ayant allumé, le brahmane s'assit auprès. Le lièvre fit comme il avait promis. Dès que la flamme jaillit, au crépitement des étincelles, dans un nuage de fumée, il bondit en l'air et retomba droit au beau milieu du feu. De la sorte il donna au brahmane tout son corps, avec sa peau et son cuir, sa chair et ses nerfs, ses os, son cœur et ses ligaments.

On a beau s'appeler Sakka et être le roi des dieux, il est imposible de n'être pas touché d'un pareil sacrifice. Aussi le fut-il sous son enveloppe de vieux brahmane pauvre, et à ce point

qu'il voulut en éterniser le souvenir. C'est pourquoi, prenant un palmier, il s'en fit un pinceau qu'il trempa dans la mer, puis à l'aide de ce pinceau, délayant quelques sommets de montagne, prenant ici de la terre, là de la neige (il lui fallait du blanc), il peignit sur la Lune l'apparence d'un lièvre.

— C'est depuis ce temps, ajoute le maître en s'inclinant, que l'on voit un lièvre passer dans la Lune.

Voilà l'histoire telle qu'elle nous fut contée par le bonze de Tokhana. Je ne sais quelles réflexions elle vous suggérera; quant à moi, je me réserve d'étudier la religion du Bouddha, et les Veddas et Brahma, et la théogonie de tous ces dieux inconnus, mais terribles, avant de me faire une opinion sur toutes ces fables où le burlesque alterne avec la majesté et surtout avec le désordre des incarnations.

Nous prenons congé : il est temps. Le soir va nous surprendre. Je me dirige vers la porte, et avant d'en franchir le seuil, je me retourne. Au bas de l'escalier blanc, je vois ma femme

saluant le religieux aux bras et au sein nu, à la tête rasée, au visage plus ridé que vieux. Au-dessus de leurs têtes, les arbres bizarres rapprochent leurs sommets, que découpe un ciel couleur mandarine empanaché de nuages mauves, et il me semble que j'assiste à un rêve où le passé, c'est-à-dire ce qui n'est plus, tend la main au présent.

Encore une allégorie. Mais, au fond, l'Allégorie n'est-elle pas la plus fidèle expression de ce qui ne peut se peindre que par des mots.

A la porte, une foule nous attend. Cinquante bras se tendent, et il nous faut distribuer nombre d'annas pour obtenir la liberté de retourner à Colombo.

ANURHADAPURA

Pensées à rapprocher de celles exprimées dans un des précédents chapitres.

Depuis Jumièges au linceul de lierre (la ruine type) jusqu'à la ville enfouie d'Anurhadapura, les ruines, sirènes aux grands yeux crevés et aux bouches d'arcades béantes pleines de limon, guettent le voyageur passionné : il ne saurait leur échapper. Et celles que l'on voit ne sont rien auprès de celles que le Temps garde captives dans les entrailles de la Terre!

Demandez à M. Boni, le grand archéologue

romain, l'homme qui retourne le mieux aujourd'hui la poussière des siècles; qui découvre chaque jour, sous le sol antique, les vestiges d'une Rome primitive, si intéressante, si dramatiquement intéressante, avec squelettes à l'appui, que, pour un peu, on regretterait que Romulus et les Papes en aient construit une autre.

Dans le but d'instruire et guider le public les archéologues ont assigné des rangs aux ruines. Il y en a donc d'officielles, d'indépendantes; enfin il y a les dédaignées parce que leur époque est incertaine et qu'elles n'offrent plus à la curiosité du touriste qu'une fine muraille terminée par une tour. Eh bien! celles-là sont mes préférées, pour cette raison qu'elles se profilent mieux sur les batailles de nuages et les soleils couchants. Et puis, comme on les dédaigne, on ne leur fait pas de routes. Aussi n'y rencontre-t-on personne. Solitaires, elles sont mieux à moi : j'ai la jalousie des paysages, comme ce pauvre Cazin qui acheta un jour trente-deux hectares de terre autour

de sa propriété d'Equihen, pour avoir enfin un horizon à lui et des premiers plans qui n'aient pas traîné partout.

Mais voici que M. Loti a découvert la ville enfouie d'Anurhadapura, et qu'il l'a décrite avec tant d'art, révélée en termes si poétiques, que nous nous laissons entraîner vers elle, tout officielle qu'elle soit devenue, à la vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure, par le train qui nous arrache à Colombo. Dans un voyage comme le nôtre, chaque départ est un arrachement. Sait-on jamais si l'on reviendra aux rives qui vous ont charmé?

Il fait chaud, très chaud. Un azur mêlé d'un peu de pourpre et d'or absorbe les contours des collines et des cocotiers qui nous saluent au passage à la façon de nos élégants peupliers des bords de la Marne. Le paysage est trop exotique pour être beau et l'humanité groupée sous des cases de bambou, trop sauvage. C'est une grande page de magazine illustré. Dans l'étrange, cela ressemble à tout.

La Jungle (quel beau mot, souple et bondissant!) est mieux, avec ses cimes d'arbres que les lianes tiennent prisonnières comme les araignées les mouches dans leurs réseaux implacables. A les voir ainsi pelotonnés, on dirait des larves d'arbres. A leurs pieds, parmi les troncs abattus par l'orage, sous l'étreinte des branches qui d'une rive à l'autre, comme des amants impatients, se sont saisies dans un élan passionné, coule un fleuve limoneux, couleur d'or. A la nuit tombante, les tigres viendront s'y désaltérer.

Anurhadapura! — Descendons. Un chef de gare, un peu teinté, contrôle nos billets, et deux petites voitures attelées de minuscules poneys nous emmènent vers un ancien bungalow élevé au rang d'hôtel. Un bungalow, c'est une construction campagnarde conçue dans le style des couvents. C'est-à-dire avec un promenoir soutenu par de larges arcades et sur lequel donnent les chambres et leurs fenêtres où le jour n'arrive ainsi que de seconde main. Simple précaution contre la chaleur,

mais qui enlève de la gaieté à ce séjour. On a ajouté un étage à celui-ci, bâti sur le même plan que le rez-de-chaussée. Tel est le « Rest House » d'Anurhadapura. Confortable, certes! mais d'un confortable auquel il faut s'habituer. A l'intérieur, grande chambre où les deux lits, garnis des moustiquaires indispensables, font comme deux tombeaux. Tout à côté, un cabinet de toilette, vaste encore; et enfin, dans une dernière chambre, dont le sol est cimenté, un bain sans cesse rempli d'eau convie aux ablutions solitaires. A peine en sortez-vous, qu'un être obscur vient le renverser, et, automatiquement, le remplira de nouveau. Au plafond un panka que fera mouvoir un boy.

Le lit? — C'est une couche d'ascète. Il n'y a que le sol qui soit plus dur. Et si vous n'avez jamais dormi la tête sur un pavé, vous ne pouvez vous faire une simple idée de la sévérité de notre oreiller. Mais c'est le climat qui veut cela. Nos lits moelleux seraient malsains et intolérables. Point de tapis sur le sol! Les

serpents n'auraient qu'à s'y loger. Ces hôtes s'installent partout. Aussi bien dans vos draps que dans vos bottines. C'est pour cela qu'avant de s'abandonner au sommeil il convient de tout secouer : draps, tapis, moustiquaire.

D'ailleurs, c'est l'affaire du boy. Les gens énergiques ne craignent pas de lui frotter l'échine en cas de négligence.

L'immense cité dont la gloire s'abîma vers le quatrième siècle de notre ère fut pendant treize cents ans la capitale puissante du puissant royaume de Ceylan. Elle revient peu à peu à la lumière, grâce à l'activité d'une armée de terrassiers. Une route est déjà établie parmi les décombres de toutes sortes : pans de murailles, Bouddhas rêvant au nirvâna, les pieds en l'air, têtes d'éléphants tronquées, etc., etc. Tous fragments fort beaux et qui rappellent la profusion de notre Renaissance, au-dessus desquels de grands taillis entremêlent leurs branches.

Au centre d'une vaste clairière s'élève une ruche énorme, conique, au sommet de laquelle

apparaît comme un rudiment d'épi. C'est le grand temple dédié au Bouddha. Il est encore dans sa gangue. Mais les hommes commencent à débarrasser sa base de la terre rose qui l'ensevelissait toute, et un magnifique cortège d'éléphants apparaît, supportant un soubassement robuste. Ils sont rangés de face, la trompe abaissée. De dimensions colossales, il dominait jadis les édifices qui composaient le palais des rois de Ceylan.

Comme un essaim d'abeilles, s'échappe d'un trou percé à mi-hauteur de la Ruche colossale un cortège de prêtres et de porteurs d'offrandes renfermées dans d'énormes paniers recouverts d'étoffes rouges, jaunes ou mauves, brodées de l'or claquant que je n'ai vu qu'ici. C'est sans doute jour de fête, car parmi les branches d'arbres flottent d'affreuses petites oriflammes bleues et blanches, du plus vilain effet au milieu de ce paysage sévère et devant ce fantôme de temple. Rien de particulièrement curieux dans ce cortège, si ce n'est que le soleil se montre encore là le grand maître

qui embellit et solennise même le ridicule.

Anurhadapura a pour parure deux étangs grands comme des lacs dont le reflet s'enrichit des frondaisons splendides qui entourent leurs rives. L'un des deux est la demeure de nombreux crocodiles. Nul ne s'y plonge, et ses eaux demeurent immobiles comme le danger. Tout au contraire, dans l'autre, les femmes viennent, comme des déesses en partie de plaisir, y baigner leurs corps admirables; elles entrent dans l'eau toutes vêtues de leurs pagnes pourpres ou mauve pâle, les lavent, et pour les sécher, à leur sortie du bain, les étalent sur le gazon qui s'étend comme un tapis.

De petits emmarchements de pierres sculptées facilitent à ces baigneuses l'entrée du bain. L'une d'elles se penche en ce moment pour emplir un vase, tandis qu'un jeune daim moucheté qui se presse contre ses flancs, lampe quelques gorgées d'eau. Dans la mélancolie de ce paysage si délicieusement humide, errent des souvenirs de Paradis. Le soir venu, par-dessus les eaux et les cimes puissantes, la

grande chauve-souris comme une flèche un peu lente, rayera de son vol direct les nuées du couchant, et de son cri plaintif annoncera la Nuit.

*
* *

Au cœur de cette petite ville hindoue, qui n'est après tout qu'une bourgade, se dresse un autre temple au Bouddha, de construction relativement moderne, et très fréquenté par les pèlerins venus de Ceylan d'abord, puis de Birmanie et même du Thibet. C'est un centre religieux. Plus important que la pagode de Tokhana, son accès est défendu par une porte monumentale, précédant un vaste préau planté d'arbres au delà duquel se dresse le temple, étonnant assemblage de murailles et d'escaliers blancs. Tout auprès, des marchands d'offrandes (comme chez nous à la porte de nos églises) ont dressé des tables et posé dessus des petites assiettes garnies de gros lotus blancs, rouges et jaunes, à côté d'images et de

galettes au beurre rance trop sucrées; il se vend aussi beaucoup d'affiches en langue tamoul.

Une foule se presse autour de ces tables, où s'étalent les feuilles et la noix de bétel, et la crème de chaux si appréciée qui ensanglante la bouche et déchausse les dents. Les pèlerins harassés par les longues marches s'accroupissent dans la poussière rose. La plupart sont hirsutes, avec des yeux hagards et des cheveux et des barbes presque bleus sur des chairs jaunes. Des enfants stupéfiés à la vue de nos personnes rient. Impossible d'obtenir qu'ils posent pour moi, pas plus que les femmes qui dédaignent les propositions d'Abdul. Pourtant une mère offre son petit : mignonne chose, toute parée déjà d'amulettes et de bracelets; mais bien vite, pour nous faire honneur, elle le défigure par une toilette absurde.

Cependant, au-dessus de cette horde, perchée sur l'entablement de la haute porte de pierre, une troupe de singes dans une

attitude recueillie semble compter les têtes qui s'agitent au-dessous d'elle.

Ils sont blonds, ces singes, comme des étudiants suédois, et, quelle ironie! en face des Hindous qui ont la peau noire, ils montrent un visage rose. Ce ne sont pas les acrobates hystériques de nos jardins zoologiques, mais des personnes raisonnables habituées à la gravité des cortèges. Pour un peu ils les suivraient, y donnant, j'en suis sûr, l'exemple de la meilleure tenue. Si quelques-uns s'oublient jusqu'à se balancer dans les branches, la tête en bas, au bout de leur queue, c'est le petit nombre et ce ne peut être que des enfants. Ne faut-il pas que jeunesse s'amuse?

Un remous dans la foule. Tous s'écartent devant un cortège de jeunes Birmanes, précieuses et brillantes d'or et de soie, venues en pèlerinage au temple (elles étaient dans le même train que nous).

Dans de petites assiettes, elles placent les fleurs achetées aux étalages, lotus rouges, blancs, jaunes, et, passant la grande arcade,

sous le regard intéressé des singes, elles s'avancent vers le sanctuaire, sur le seuil duquel les attend le prêtre à la toge de soie jaune. Il a le crâne en tiare comme ses jeunes acolytes. Les figurines d'or et de clinquant s'inclinent, balancent leurs offrandes en marmottant des paroles consacrées, puis enfin franchissant la pierre de lune semi-circulaire posée au seuil de tous les temples à Bouddha, elles gravissent les escaliers blancs, parmi les murailles blanches. On les voit longer les balustrades, disparaître, puis reparaître sur une haute terrasse, toujours précieuses et scintillantes comme de petites idoles. Du centre de la pagode s'élancent les bras décharnés d'un arbre vénéré, issu d'une branche arrachée un jour à celui qu'affectionnait Çakya-Mouni, et auquel ce souvenir a conféré l'immortalité.

On pense à Athènes, aux gracieux cultes antiques, et pourtant, ce que nous voyons est fort moderne; car ce prêtre, c'est le curé de nos campagnes, et ces jeunes filles sont les dévotes de tous les temps. Seulement, sur leurs

actes et les gestes qu'ils suggèrent règne la ma esté du vêtement flottant.

Dehors, au pied du temple, un grand Bouddha de pierre, à la coiffure conique, sommeille assis, les jambes croisées, une main dans son giron, l'autre pendante, l'avant-bras reposant sur le genou droit. Un arbre étend ses ramures désordonnées au-dessus de lui. Çakya-Mouni, dangereux symbole de l'abandon de soi-même, sommeille, alors que tout autour de lui une nature, impatiente de se renouveler, le réduit au rôle d'un dieu de l'immobilité hostile aux énergies, d'un dieu qui fait bâiller.

Tout d'un coup, sur ces architectures bizarres, sur le front de l'ascète de pierre, parmi les branches où se poursuivent les singes blonds, se projette une lueur étrange. De grandes comètes couleur de feu s'élancent vers le zénith. Des nuages semblables à des manteaux d'or flottent parmi l'encombrement des nuées à tête de pourpre. C'est un coucher de soleil. A sa base règne une atmosphère différente de celle qui s'enflamme là-haut. Le ton

vert froid de ces rubans de nuages parallèles à l'horizon, cette mer de vapeurs nocturnes et sinistres, alors que le ciel est en fête, créent dans ce drame aérien comme deux actions contraires. Je ne saurais dire si cela est beau, tant c'est paradoxal. Puis subitement, comme si une déflagration se fût produite quelque part, au delà du Regard et de la Pensée, une lueur verte, comme il s'en échappe de la combustion de certains métaux, enveloppant le ciel et la terre, abolissant la réalité des choses parce qu'elle supprime l'ombre, revêt les êtres, les monuments, ces singes bizarres, ces petites Birmanes constellées, de l'irritant attrait d'une apothéose de théâtre. Sommes-nous encore en pleine nature ou figurons-nous « les damnés » dans quelque chaudière d'opéra? Auquel cas, mes compliments au metteur en scène génial qui a placé au centre de ces architectures embuées d'or vert deux prêtres bouddhistes vêtus de soie jonquille.

KANDY

D'Anurhadapura, pour gagner Kandy, il nous a fallu revenir jusqu'à moitié route de Colombo et remonter assez longtemps au travers d'une forêt dont les sites mouvementés nous ont fait penser à Fontainebleau. Il y a aussi du Dauphiné dans ces Alpes cyngalaises; car l'eau en torrents surgit de partout, émaillant des roches couleur d'améthyste sous des ramures aux feuillages bleuâtres dont aucun ne rappelle les nôtres.

Kandy est une ville d'eaux peuplée de mendiants dont l'importunité me paraît plus savante que celle de leurs confrères d'Europe.

Ceux qui ne mendient pas, drapés de blanc, passent très vite avec des regards d'oiseaux de proie. La joie n'apparaît sur aucune de leurs faces. Le sourire, d'ailleurs, irait mal à ces bouches que l'abus du bétel uni au lait de chaux a rendues semblables à des blessures mal soignées. On plaint ces visages qui pourraient être beaux, d'être ainsi gâtés par ces orifices tuméfiés hors desquels se projettent les dents. La sauvagerie du personnage est accentuée par la façon singulière dont ces hommes accommodent leurs coiffures, se rasant les cheveux depuis le front jusqu'au sommet du crâne d'où ils les laissent pendre en longues mèches sur le dos.

Les femmes, ici encore, montrent d'admirables épaules et des bras enviables; mais cette déchirure de l'oreille qui prolonge jusqu'au sein le lobe en lambeaux, les dépare et les avilit, quelle que soit la richesse des ornements qui l'étirent jusqu'à vingt centimètres de longueur. Leur visage est doux et triste et sur la bouche que le bétel n'épargne pas plus que

celle des hommes, on chercherait en vain la place possible du baiser.

Déambulant d'un pas traînant, des prêtres bouddhistes mettent au milieu des passants la note joyeuse de leurs jaunes draperies. Rasés comme des vautours, ayant à la main un grand écran en feuille de palmier et sous le bras un parapluie noir, ils s'arrêtent de-ci, de-là, attirés par les mille incidents de la rue. Vienne l'averse, accident fréquent sous un ciel sans cesse en mal d'orage, les toges retroussées jusqu'aux cuisses, ils pataugeront dans le marais de la rue comme des échassiers, exagérant le geste d'une femme qui craint de mouiller son jupon.

Il est six heures du matin, nous sommes sous les tropiques, et cependant la nuit a laissé derrière elle un brouillard qui enveloppe la ville. Il bruine même; mais six heures du matin, c'est l'heure où les villes font leur toilette, quelle que soit l'humeur du temps, et au travers du brouillard que l'atmosphère tisse sous nos yeux, je surprends l'arrivée des ba-

layeuses conduites par un chef dont la personne, des pieds au turban, se dissimule à cause de l'humidité, sous une couverture de laine brune. Il commande à un bataillon de vraies sorcières, vêtues de lambeaux dont l'éclat atténué par l'usage triomphe pourtant de la poussière et de la fange des couches nocturnes. Drapées comme des fantômes, elles tiennent un balai dans leurs bras croisés. Les loques ramenées sur le visage ne découvrent que la bouche et le menton. Et encore! Un doigt maigre et noir comme celui du destin des pauvres, n'en laisse soupçonner que la forme par le soin qu'il prend d'en rapprocher les bords. Les jambes restent nues, et les pieds agiles, aux chevilles sonnantes de bracelets, travaillent. J'en distingue un dont les doigts bagués d'argent (toujours), rassemblent, comme le feraient ceux d'une main, un petit tas d'ordures qu'un enfant, là-bas, va venir ramasser pour ensuite les jeter dans cette charrette qui passe. Au fait, qu'ont-elles balayé sur le sol rose? (Ne dansaient-elles point plutôt le pas du balai?)

Quelques écorces de papayer, un bout de papier, quelques feuilles jaunies, et c'est tout.

Ces gens qui vivent à peine ne salissent pas. Mais le brouillard se lève, et peu à peu restitue la vue des collines. Le soleil le chasse. Il disparaît, et, avec lui, s'évanouissent les sorcières aux voiles déteints roses, mauves ou vert pâle, comme les sœurs fatidiques dans la lande de Macbeth.

La grande lumière est revenue et le va-et-vient des hommes à longs cheveux recommence.

Des voyageurs nouveaux débarquent, qu'absorbe bien vite le péristyle de l'hôtel : les mendiants les attendent! Les corbeaux, au corps gris à tête noire, sautillent au milieu d'eux. De petits oiseaux de proie glapissent dans les arbres et un charmeur de serpents encombre votre tympan des sons désordonnés de sa cornemuse. Le fixez-vous, par hasard? vite il plonge la main dans son panier et en retire un cobra tout prêt à la manœuvre. L'enfant que vous regardez (devine-t-il qu'en

vous-même vous louez sa beauté?) quitte son attitude alerte pour vous tendre humblement la main. Enfin les guides aux cheveux noirs en volutes s'approchant jusqu'à vous frôler, cherchant votre regard pour y plonger le leur, murmurent mille propositions indiscrètes ou saugrenues. C'est alors qu'il faut appeler son boy et les faire chasser comme on chasse des mouches sur les murailles blanches d'une cuisine de campagne.

Un lac, que personne ne regarde, pas même les touristes, dont l'onde sans crocodiles tremblote au passage d'un nuage, a la prétention d'être un des charmes de Kandy. Il s'entoure d'une balustrade en ciment rosé sur laquelle nul ne s'appuie. On sent que la vie est absente de ces eaux sans mystère. En vain se dressant sur la banalité de ses rives et tâchant à mettre dans ce miroir le charme de leur image, les collines environnantes élèvent les plans d'une végétation couronnée de fleurs, le lac reste sans couleur comme sans reflets.

Muni de mon livre de croquis, je m'aventure

seul dans ce décor, sur la chaussée qui fait face à l'hôtel, et, tout à coup, c'est, au détour d'un bosquet de palmiers et de banians, la surprise délicieuse d'une cascade dévalant sur un colossal escalier de pierre, où des hommes, des femmes et des enfants, goûtant la volupté de l'anéantissement au sein de cette onde tumultueuse, se laissent submerger dans les attitudes les plus variées et les plus imprévues.

Au-dessous de moi, au pied de la colline, s'abat la trombe d'eau grondante (elle si sage là-haut) et à vol d'oiseau, comme au fond d'une cuvette, je vois d'autres baigneurs parmi l'écume et les remous. A observer leurs gestes, il me semble qu'ils accomplissent certains rites religieux. L'ombre des arbres fleuris et des parois de la cascade met sur eux un mystère. Pourtant, le soleil, profitant de l'écart d'une branche ou d'un retrait de terrain, enflamme comme il peut, ici une épaule, là une tête, et sournoisement, sous l'arc ambré des aisselles, une gorge de femme que l'eau soulève un peu.

On a compris qu'il s'agit du déversoir du lac.

La dent du Bouddha.

Malgré la méfiance qu'inspirent les reliques, il faut aller les voir, ne fût-ce que pour l'intérêt qui s'attache aux lieux qui les possèdent. Il y en a une ici, et fameuse : c'est la dent du Bouddha, le grand ascète Çakya-Mouni, le palladium de Kandy. La cité déchoirait si elle perdait cette dent; pourtant elle est fausse, car la vraie (?) fut volée aux temps héroïques par un conquérant célèbre, qui l'emporta avec beaucoup d'autres choses, sans doute. Qu'importe! la tradition l'a consacrée, bien qu'elle soit plus grande que l'ancienne, en dehors même des proportions humaines.

Le sanctuaire qui abrite la sainte relique est situé au centre d'un temple qui, par son architecture, la nature et l'ordre de ses ornements, frontons, colonnes et balustrades, évoque le

souvenir de notre Renaissance. Il a les dehors d'une petite forteresse. Pour y arriver, il faut gravir un escalier assez haut, garni de guides et de pèlerins, et traverser sur un petit pont des douves où grouillent dans une eau rare et verdâtre des centaines de tortues.

Une fois le pont franchi, on se trouve sur un promenoir circulaire, sorte de chemin de ronde abrité courant autour d'une muraille derrière laquelle repose la « Dent » au fond d'une chapelle. Au centre de cette muraille, face au pont, est percée une porte de dimensions assez amples sans être majestueuses, que décorent aux deux côtés des pilastres où se voient sculptées en bas-relief, d'une saillie savante et d'un modelé superbe, deux figures symboliques. Que symbolisent-elles? Nul n'est, ici, capable de me le dire. Tout à côté, sur la muraille, court une fresque reproduisant les supplices de l'Enfer hindou. Ils ne sont pas sensiblement différents de ceux qu'on nous promet.

Ayant respectueusement demandé par l'or-

gane d'Abdul la faveur d'aller faire nos dévotions à la Dent, il nous a été répondu qu'il fallait payer et attendre. Rien ne venant encore, je voudrais partir; je pars. Et voici que derrière la fameuse porte s'élèvent des rumeurs mêlées à une musique étrange, assez semblable à celle que faisaient dans l'armoire des frères Davenport les esprits facétieux. Abdul nous avertit que cela signifie que nous serons bientôt admis devant la relique. En effet, l'huis s'ouvre et nous voyons au centre d'une espèce de cloître une chapelle dont la porte est bardée d'or repoussé, d'un style barbare, façon cinquième siècle. Tout auprès, se tient un prêtre toujours en jaune, debout devant une table où brille une sébille de cuivre. Plus loin, sur une sorte de balustrade circulaire, ici et là, perchés, d'autres hommes jaunes, les pieds sous le séant et les genoux derrière les épaules, semblent de gros oiseaux grotesques; enfin, autour de nous, en troupe serrée se pressent les mendiants, les pèlerins et les guides rencontrés sur le parvis. Le coup d'œil est bizarre. Deux

assesseurs sourient en dessous à la foule, et se passent autour du corps je ne sais quel baudrier, tandis que leur profil aigu s'enfouit sous un béret de pâtissier fabriqué en soie rouge.

Presque aussitôt, d'un doigt dirigé vers la sébille, le prêtre nous indique qu'il faut déposer le prix de notre entrée : « Seven rupies, sir ». Il sourit et sa bouche obscure mâche le bétel.

Les fidèles dont les yeux ne se ferment jamais, yeux d'épouvante ou de souffrance, sont si près de nous qu'ils nous touchent et que, tandis que je cherche ma monnaie, sur mon épaule, je sens le poids de leur curiosité et de leurs mentons ; à tel point que pour prendre dans ma bourse les roupies exigées, je dois, avec effort, relever de mon bras libre leurs faces penchées jusque sur mes mains...

La porte du Saint des Saints nous est alors ouverte : elle est, comme je l'ai dit, d'or repoussé et de style barbare. Quant à la relique, plongée dans l'obscurité nauséabonde d'un modeste réduit, perdue en haut d'une pyra-

mide d'ex-votos du plus mauvais goût quoique provenant des mains les plus augustes, il vaut mieux n'en pas parler.

Je me sens las de cette faune humaine qui me répugne : allons voir des éléphants.

KANDY

Dernière journée.

Le manteau de la nuit, déjà, flotte au-dessus du soleil, qui n'est plus, par delà les cimes violettes, qu'un tison qui s'éteint. Nous avons trop tardé. La course est longue, mais si belle ! à travers cette forêt d'arbres gigantesques aux cimes orangées, qui s'élève en face de Kandy pour redescendre, par plans imprévus, avec des repos devant des panoramas grandioses, sur les rives du Mahaweli Ganga, où sont établis les éléphants. C'est au bain qu'ils nous reçoivent. Comme des îlots de basalte, leurs flancs et leurs têtes

monstrueuses émergent au-dessus du courant. La journée a été chaude et ils se reposent. Ce sont des éléphants sacrés, et ils ne travaillent pas.

Les « natives » occupés aux chantiers, en nous apercevant, se précipitent dans le fleuve à l'assaut des colosses, et par leurs cris et leurs objurgations les forcent à se relever. Un enfant de quinze ans se perche sur une de ces têtes semblables à un fragment de temple et y prend une attitude de triomphe. Mais la journée est finie, et, après quelques mouvements accomplis, visiblement par condescendance, les colosses se recouchent les uns après les autres dans le fleuve limoneux où ils enfouissent à nouveau leur corps monumental, se donnant seulement le plaisir, sans fatigue, d'en arroser les saillies par des jets de trompe. Au-dessus d'eux, le ciel rougit et les arbres de la rive, tuyas gigantesques et tamaris flous, s'assombrissent. Maints bachichs sont distribués et nous remontons en voiture. A l'hôtel, nous nous

reposerons aussi avant de revêtir les insignes de mangeur de choses inutiles, sans lesquels il serait indécent d'accomplir les rites du repas, assis à l'une de ces petites tables où chacun s'étudie à oublier le charme de certains dîners que l'on consomme autre part... dans les pays où on sait manger.

Comme à Colombo, les murs du « dining room » sont blancs et les pankas actifs. C'est, je pense, le dernier « hôtel habillé » avant Calcutta, aussi laissé-je mes yeux errer sur un décor que j'aurai la joie d'oublier bientôt.

Les boys, vêtus de blanc et nu-pieds, avec leurs peignes en balustrade sur la tête, garnissent les embrasures des portes. Leur lèvre est pendante, et fixe, leur regard. Avec un entrain d'automates, ils changent les assiettes, sans savoir exactement ce qu'ils font. Du service ils n'ont retenu que les gestes à faire. Par exemple, ne leur demandez pas à boire au cours du repas, car vous aurez beau faire, leurs puissants maîtres, les Anglais, ne buvant qu'après, ce n'est qu'aux

fruits qu'ils vous apporteront le vin et l'eau glacée. Ils ne comprennent absolument rien à nos réclamations.

Le public est à peu près le même qu'à Colombo; plus distingué peut-être, surtout plus restreint. En face de nous une jeune femme fort élégante (décolletage en pointe, et traîne d'un mètre), qui en est déjà au dessert, verse sur des tranches de papayer du brandy et des morceaux de glace, le tout cinglé de jus de citron. Je vais égayer la fin de mon repas en imitant cette combinaison. Le papayer est une sorte de melon oblong et de couleur jaune qui a le goût de l'ananas et de l'abricot tout ensemble. Harmonie véritablement tropicale.



Ici encore je suis étonné du nombre d'hommes chauves qui ressemblent à des grands hommes, bien entendu dans la mesure où le gâteau de Savoie rappelle le Saint-Pierre de Rome.

Deux ou trois Français (ils commencent à se risquer au loin, nos compatriotes!) s'essayent au flegme britannique. Mais ce n'est pas cela : trop d'expression dans le regard, et trop de complication dans le geste ou, encore, une raideur de tenue exagérée.

Je me souviens d'un certain dîner à Londres, au café Royal, en face de Brasseur, le père, dînant en compagnie de Céline Montaland. Ils étaient tous deux si graves, si conformes, dans leur attitude, à l'idée« d'Anglais», qu'ils réjouissaient fort leurs voisins de table, les vrais Anglais. Dans la grande salle commune, où les vestons se mélangeaient, Brasseur était en frac, et sa mine spirituelle, encravatée de blanc, paraissait avoir oublié le sourire. C'était trop, en vérité. Pour les psychologues les moins exercés, cette femme au visage charmant et cet homme trop correct ne pouvaient être que des Français. Le Français ne comprendra jamais la raison nécessaire de l'élégance anglaise. Tout ce qu'il

pourra faire, ce sera d'en imiter le schéma. En quoi il aura tort, car chaque pays a son originalité et son élégance, qui tiennent au climat, à l'éducation, à la religion, aux exercices physiques, aux opinions politiques, un peu au costume, tous éléments qui concourent à former ce qu'on appelle le tempérament qui donne le type : le type, émanation de l'inconscient si difficile à emprisonner dans la fiction du portrait.

Restons donc ce que nous sommes : alertes et primesautiers. Pourtant, il importerait de nous corriger d'un gros défaut. Quand nous regardons une femme, au lieu de la considérer avec des yeux frangés de respect, nous semblons la guetter comme une proie. Mais allez donc persuader cela à nos compatriotes. Ils sont trop contents d'eux-mêmes.

Je ne vois guère que cela à modifier dans l'allure française. Ceci à part, nous sommes plus amusants que les autres. Plus humains. Nous passons par ce petit moment de crise

sentimentale du souvenir, qui surprend tous les voyageurs après un mois d'abandon d'une patrie comme la nôtre. L'existence cinématographique du globe-trotter nous laisse, aux entr'actes, *déserts*. Pourtant il se fait des éclaircies dans cette vie nouvelle, et alors nous revoyons tous ceux que nous avons laissés là-bas, mais transposés, si je puis dire. Volontiers, je les revêtirais, mes amis les plus intimes, les plus chers, les moins indiens des hommes, d'un pagne orange, ou rose, ou mauve, serré autour des reins. Je les vois, cuits par le soleil, avec, sur les épaules, le nez et le front, cette couleur plus claire que l'on obtient sur les bustes de bronze, en y passant la main tous les jours pendant une année : la meilleure des patines. C'est d'ailleurs celle des habitants de ce pays. Mais bientôt l'éclaircie se referme, et les spectacles si étranges qui sollicitent notre vision immédiate brouillent les images d'Europe et s'y substituent.

Le Jardin Botanique.

Le jardin fabuleux de Peradeniya, si poétiquement décrit par Chevrillon, fut ma promenade favorite durant notre séjour à Kandy, et, sur le point de quitter Ceylan pour l'Inde, j'y veux revenir afin d'en goûter encore l'immense mélancolie au pied des bambous géants, en face des cimes bleuâtres sur lesquelles semblent cheminer à grands pas, en troupes serrées, comme des soldats allant au combat, les nuées grises. Le silence règne sur ce coin du monde; seul, sous la menace du ciel lourd d'un orage prochain, comme pour affirmer l'étrangeté de cette nature, résonne le cri douloureux des grandes chauves-souris. C'est la seule voix qui s'exhale de ce paysage d'outrepassé.

J'ai essayé quelques études, bien vaines. Car peut-on traduire ainsi, en quelques traits colorés, l'aspect d'un monde auquel rien de nous ne se rattache. Comment exprimer la

force, le jaillissement d'une nature excessive, le geste d'une végétation puissante où la liane devenant sœur de l'arbre lui fait de sa peau une seconde écorce? Comment rendre l'inconcevable mélange de plantes et de fleurs qui forment de leur colossal buisson un rempart à ce fleuve qui borne le Peradeniya? Et ce fleuve lui-même, comment en retracer l'élégance souveraine? Toujours en marche, d'un flot mesuré comme celle du Temps. Nul obstacle n'entrave son allure de dieu. Fauve comme un Hindou, le ciel le teinte parfois de lilas.

Je m'arrête des heures à regarder cette onde qui s'écoule au long de la berge qu'illumine le soleil avec la sûreté et le rythme d'un manteau de roi contournant un péristyle.

Une pochade, encore moins une étude trop serrée, et peut-être, à cause de cela, froide, ne peut témoigner de la majesté tantôt sombre, à cause d'un nuage, tantôt ensoleillée, de ce *Paradis* au milieu duquel coulent avec lenteur ces eaux lourdes et dorées.

C'est ici qu'il faudrait situer le premier humain enlaçant la première des épouses. Je les imagine dans ce décor comme deux fauves nonchalants, souples et voluptueux. Elle, blonde, c'est-à-dire de chair pâle, pâle comme l'or non poli, avec des yeux bleus dont le regard semble reculer jusqu'à l'effacement, la tête couronnée de cheveux un peu crépus aux ondulations pressées comme les vagues d'un lac et qui viennent mourir aux pointes lumineuses du front. C'est de cette façon qu'aux pays du soleil les brunes peuvent être blondes. Et lui, chevelu, la peau sombre et rougeoyante comme la flamme, d'une souplesse en éveil, comme celle des félins ses frères, sans rien de cet herculéisme qui fait des hommes des monstres (Adam, grâces au ciel, ne pratiquait pas de sport), lui, je le vois caressant de sa langue l'épaule de sa compagne, à l'endroit précieux où, depuis des millénaires, le *Jour* aime à poser ses rayons favoris...

Avec Kandy, Ceylan s'achève pour nous.

Avant de monter sur le steamer qui fait le service de Colombo à Tuticorin, premier rivage indien, un autre arrêt dans Colombo s'impose. J'y reverrai avec joie les étonnants faubourgs aux reflets de cuivre; les Nérons aux nombrils orgueilleux, le petit Apollon des moulins à huile de coco, et les plongées voluptueuses ou rituelles dans la rivière. Que de tendresse, pour ce pays! me dira-t-on. Quoi! malgré le bétel et les lèvres tuméfiées, et les oreilles en lambeaux, et les regards sournois ou féroces? Sans compter la mendicité des habitants. Sans doute, répondrai-je; mais c'est ici que j'eus mes premières surprises, mes premiers enthousiasmes en voyant un peuple nu dans toute la splendeur du mouvement libre.

L'INDE

L'Inde! l'Inde! Enfin! Patrie de l'homme en rose, nous allons donc fouler ton sol prestigieux! rêver en pleine réalité.

Prière du voyageur.

Inconnue redoutable, Divinité sans visage, qui, sous le pseudonyme de « la Fatalité », avez imaginé le scénario du drame poignant des destinées humaines, j'espère que pour quelques mois passés à contempler de la Beauté, vous ne m'imposez pas de trop dures péripéties.

Ignorant du rôle que vous m'avez assigné, j'appréhende votre férocité d'auteur, et que, pour un simple effet de scène, vous n'évoquiez tout à coup, en face de moi, comme un rival jaloux, une réalité méchante qui assassine mon rêve rien qu'en soufflant dessus.

Divinité sans visage, Auguste incohérente! Épargnez-le, ce rêve, peut-être vous fournira-t-il des décors nouveaux?

L'arrivée.

Un flot transparent, dont les lames, comme frangées de perles, s'écrasent contre la coque du bateau, nous amène en ondulant jusqu'au quai de Tuticorin. Sur la jetée les coolies se pressent. Une lutte est à prévoir, car ils tendent vers nos bagages des bras véhéments. Mais Abdul est là; et, ma foi, je lui laisse le soin de les défendre, curieux de voir comment cet homme gros comme un noyau de pêche s'y prendra pour écarter vingt autres, aux

regards de chiens avides, groupés autour de nos huit caisses et d'autant de sacs contenant nos couchages, nos vêtements, etc. Eh bien ! tout se passe à merveille.

Abdul a reçu du ciel le don du commandement qui fait rétrograder les foules. Son œil est suffisamment menaçant. Il impressionne tous ces pauvres hères dont je compte les côtes, et jusqu'au moindre muscle au travers de la peau. Il leur jette au visage je ne sais quel cri, en prenant une attitude si méprisante que j'ai envie de consoler ces tristes « académies » du geste caressant de la main passée sur le turban. Mais en ce pays il ne sied pas de s'attendrir. Il faut commander. Soit, je ferai, je tâcherai de faire comme Abdul.

La douane anglaise, aux Indes, pourrait donner des leçons à la nôtre. Point de pièges, point de tracasseries. Il nous suffit de lui déclarer qui nous sommes et le but de notre voyage. N'étant point chasseur, les armes sont exclues de notre bagage. — « Cette grande

caisse? » — « C'est celle de mes rouleaux de toile à peindre. » — « Et celle-ci? » — « Celle de mes couleurs. » — « Oh! combien large! » — « Et ces autres? » — « De nos effets. » Et c'est tout. On se salue comme dans le monde, et nous prenons place dans un train aux vastes compartiments qui sera notre demeure jusqu'à Madura.

De Tuticorin à Madura, le paysage est pastoral. Se ressentant du voisinage de la mer, il est d'abord très plat. Puis il se vallonne, se creuse, ondule. Parfois un large fleuve, aux trois quarts à sec, y crée des sillons lumineux. Des bouquets de palmiers y font des mouchetures d'ombre. D'innombrables troupeaux de chèvres à tête camuse et aux oreilles pendantes comme celles des faunes antiques animent l'immensité des maigres pâturages dont l'horizon se revêt à perte de vue. Leurs bergers, de jeunes enfants sveltes, du plus loin qu'ils aperçoivent le train, accourent sur le talus qui s'enrichit de leurs turbans volumineux, roses ou jaunes comme

les fleurs de nos prairies. Je n'aperçois nulle part le toit qui les abrite la nuit.

Qui donc m'avait affirmé que cette campagne était sans intérêt? Elle nous paraît sublime! Ce n'est plus l'immensité égyptienne, c'est vrai; mais c'est l'infini terrestre, et tout au travers, notre pensée volè comme les pas de ces admirables enfants qui soulèvent au loin la poussière rose.

Les champs se peuplent; les oasis se rapprochent, abritant plus d'humains. Aux pieds des palmiers mêlés aux cocotiers et aux banians, voici qu'apparaissent de petites chapelles à coupoles surbaissées, à la porte desquelles nous distinguons, arrêtées, immobiles, comme figées, des compagnies de chevaux étranges; si étranges que la pensée ne peut les admettre que comme des symboles figurés. A certains manque la tête, ou une jambe. Leur harnachement, que nulle secousse n'agite, garde sur leurs flancs une richesse sans éclat. Ce sont des mensonges de chevaux dus à l'habileté des potiers du pays.

Pourquoi ce fantôme de cavalerie, sans cavaliers? Plus étranges encore sont ces deux, beaucoup plus grands que les autres, portant chacun, cette fois, un guerrier massif dont la face blanche aux grands yeux peints est surmontée d'une tiare. Leurs corps gonflés se cerclent de bracelets, de colliers aux bras et aux jambes, lesquelles tombent lourdement au long du caparaçon empourpré de leur monture peinte en bleu. Et encore, aux deux côtés d'une porte, gambadent, en grimaçant, deux gros nains enluminés et parés, comme les cavaliers, de joyaux pesants et ternes.

Terre farouche des symboles vieux comme le monde, pardonnez aujourd'hui à mon ignorance. Je suis de ceux qui n'apprennent que par les yeux, et dans quelques mois j'aurai tant vu, tant regardé, que j'aurai certainement mérité votre indulgence.

Au loin, sous le soleil qui s'empourpre (le jour s'achève), du milieu de la plaine surgissent deux roches immenses, hautes comme des collines : deux cailloux plutôt, surmontés

de constructions qui sont des temples et se découpent sur les nuages comme des acropoles. Ces masses rouges grandissent à notre approche, et bientôt nous entrons dans leur ombre, où le train stationne un moment pour absorber une troupe importante de « natives ».

Ceux-ci s'y précipitent aussitôt, gesticulant à tour de bras, s'appelant, se repoussant, hissant leurs femmes, orfévrées de bijoux sans nombre, dans les wagons. Par-dessus, ils entassent leurs enfants, pêle-mêle avec les vases de cuivre, les matelas volumineux et enfin les mille ustensiles d'une vie de nomades en voyage. Comme chez nous dans la condition la plus basse, ici, quasi esclaves, les femmes trouvent pourtant le secret de paraître charmantes. La parure les aide beaucoup dans cette coquetterie en leur donnant l'air à la fois mystérieux et épanoui des idoles. Pauvres filles ! certaines, dans ce tohu-bohu, n'ont-elles pas encore la bonté de prendre le souci de se cacher la figure, pour complaire à l'époux !

Lui, le mâle, calme comme un homme qui sait que tous ses bagages sont en sûreté, convaincu d'avoir bien abrité son troupeau, se dirige, à pas comptés, son vase de cuivre à la main, vers la fontaine de la gare ou plutôt vers des gargoulettes que remplit une eau prudemment filtrée. Il l'emplit et boit avec délices. Mais pas comme nous. Ce serait trop simple : tout est compliqué dans la vie de l'Hindou. Sa bouche ne devant pas toucher le vase, il en verse le contenu dans le creux de sa main libre, d'où ses lèvres le recueillent, pur ainsi de tout contact étranger. C'est incommode, mais il n'en peut être autrement. Pourquoi? Demandez-le aux trois cent trente-trois mille dieux qui se partagent le culte de Brahma.

Madura.

Une dépêche.

« *Si à Madura vendredi, descendez chambre gare. Bain admirable. Prévenu arrivée, re-*

tenu guide parfait. Voiture attendra pour temple soir. Pèlerins nombreux et fanatiques. »

Ceci est le texte d'un télégramme reçu à Colombo et expédié par un ami habitant Calcutta, soucieux de nous procurer des sensations violentes.

Le train s'arrête : c'est Madura. Nous sommes au vendredi; il est cinq heures. A la gare une chambre nous attend et à la porte le guide parfait nous installe dans le landau qui nous emporte vers le Temple. Rien de plus simple.

Au long des rues fort larges, bordées de maisons à toits plats décorés de balustrades nous trottons. Beaucoup de monde dans les rues. Femmes roulées dans des pagnes fortement colorés de teintes violentes et sourdes. Torses d'hommes nus; vieillards drapés. Beaucoup de jeunes hommes portent les cheveux flottants sur les épaules. Aspect de ville antique. Troupe de jeunes enfants à peau foncée, véritables chefs-d'œuvre de la

nature. Dans ce pays où l'homme à peine arrivé au monde prend sa part de vie avec la liberté des jeunes animaux, l'enfant se développe vite. A l'âge où les nôtres marchent à peine, lui est déjà un être vivant et responsable. Il s'exerce. Beaucoup de ces maisons à toits plats sont rayées de rouge. « Maisons de Brahmines », nous dit le guide. Des auvents surélevés précèdent l'entrée et font office de boutiques avec, au mur, suspendus, des fruits, d'énormes noix de coco, de monstrueux régimes de bananes, des vases de cuivre, des plats emplis de couleur rouge en poudre.

De grands coqs au cou allongé, presque déplumés, se poursuivent entre les jambes des passants. Enfin de petites vaches ou de jeunes taureaux, au pelage pâle, que personne ne bouscule parce qu'ils sont sacrés, s'installent où ils veulent : sur les degrés de la maison, dans la boutique, ou en pleine rue. S'avisent-ils de se soulager *coram populo*, vite une ménagère, sa fille ou le tout petit se

précipitent sur la précieuse fiente, la pétrissent, en font une boule qu'ils aplatissent sur la muraille. C'est une façon de décor protecteur contre le mauvais sort, et en même temps un élément de combustion. Ces renseignements nous sont donnés par le guide *parfait* au son des coups et des cris lancés par le cocher pour éloigner cette foule indolente qui nous fixe de ce regard sombre avec lequel j'ai fait connaissance à Ceylan.

Voici l'immense Gopuram qui surmonte la porte du temple. Nous approchons. Le jour qui s'achève secoue sa poudre violette sur les toits et les arbres. Un arrêt brusque, et nous sommes arrivés. Les hauts battants de la lourde porte sont entr'ouverts et laissent filtrer jusqu'à nous une clameur qui me glace. Intérieurement, je m'assimile au Dante au moment où s'ouvrent pour lui les portes de l'Enfer.

Cela ne va pas tout seul. Le guide parlemente avec un homme au front menaçant, que barrent deux raies blanches. Que peuvent-

ils se dire? Craindrait-on le sacrilège de notre présence? — Nous sommes poussés par derrière : c'est une vache qui, elle, entre sans façons. Animal sacré, elle est ici chez elle. Nous entrons à sa suite, le guide ayant sans doute trouvé le mot qu'il fallait dire.

L'INDE

Le temple de Madura.

Sur les pas de la vache élue nous entrons donc à notre tour et nous voici à l'instant mêlés, confondus, au milieu de centaines de corps nus.

Quelle foule étrange ! Cela tient de l'enfer et du bain froid, à cause des pagnes blancs que certains, les plus nombreux, portent roulés courts, entre les jambes, tandis que d'autres se drapent dans de véritables toges.

Des têtes rasées, à la peau sombre, au front rayé de blanc, nous fixent de leurs yeux

féroces, puis s'éloignent. Quelques femmes portant leur enfant sur la hanche gauche viennent à notre rencontre comme poussées, et sur le point de nous toucher, reculent avec terreur en détournant la tête pour marquer leur dégoût de notre présence. Car nous sommes impurs, même pour le plus indulgent des Hindous, et maudite serait la main ou la hanche qui nous frôleraient seulement.

Sur les murailles, au long des piliers qui soutiennent le plafond, si haut qu'il se perd dans la nuit, gesticulent des figures de pierre qu'anime étrangement la lueur vacillante des hauts quinquets.

Sous l'éperon de leurs cavaliers fabuleux, les chevaux à tête de chimère bondissent au-devant de l'obscurité. Contre une paroi, un dieu à tête d'éléphant, assis, jambes croisées, dans le fond d'une sorte de niche, paraît se réjouir infiniment d'exhiber un abdomen ruisselant de beurre fondu. Sur la paroi qui lui fait face, une déesse surgit affublée d'ornements bizarres, qu'autre part

qu'en cet antre, je jugerais grotesques. Cependant, sous sa tiare d'or massif en forme d'immense cocon de ver à soie, elle apparaît finement sculptée.

Les chauves-souris, grandes comme des pigeons, affolées, volent en zigzag, parfois si bas qu'elles nous touchent presque, à sentir sur notre joue le frisson de leurs ailes et dans nos yeux l'éclat de leurs prunelles.

Devant le dieu à tête d'éléphant, « Ganéça », me dit mon guide, se dresse un homme nu, le front marqué du trident de Vichnou, qui, élevant ses mains jointes au-dessus de sa tête, fixe l'idole d'un regard de démoniaque. Brusquement, sur la dalle et presque à nos pieds, un autre corps nu se projette au risque d'y écraser son profil aigu : c'est un fanatique, celui-là. Son corps est zébré de lignes blanches.

Immobile et raide comme on l'est dans la mort, il prie. Même, il est si immobile que sa *saillie* en est diminuée; c'est l'inertie des choses; celle des corps plus pesants de toute la vie qui les a quittés. Dans la vie tout

s'élance en haut, s'allège. Dans la mort, tout pèse, se concentre en bas pour s'anéantir mieux, se mieux incorporer à la terre.

Encore un groupe qui vient à nous; il va nous toucher... Mais il oblique de telle sorte que nous ne sentons de son approche que le froissement des quelques millimètres d'air qui nous séparent de lui.

Dans un coin d'ombre, un fakir hirsute, la chevelure alourdie de fange, figé en une attitude de momie, retient la dévotion ou, tout au moins, la curiosité de quelques dévots.

Au milieu de cette humanité où je ne me reconnais pas, je me sens l'âme froide.

Cependant la foule nous roule et nous porte jusque sur les bords du bain des Brahmines. Là, sans rides, dort une eau sombre, et si semblable au néant qu'on croirait à un précipice plutôt qu'à un étang, n'était la colonnade qui court au long de ses rives. Un fantôme sort de ce vide pour se vêtir de ses draperies et disparaître.

Tandis que j'observe les hauts parapets

et ces galeries d'où déborde la houle des pèlerins, et suis dans l'azur sombre la montée du Gopuram sur lequel se pose horizontal le croissant de la lune, mon guide me touche le bras, et du doigt me désigne tout près une vache agenouillée. Son profil fin, peut-être souriant, se détache délicatement sur l'opacité de l'atmosphère. S'il est vrai que les animaux pensent, cette jolie bête ne doit pas s'ennuyer ici.

Depuis quelques moments, je remarque que nous sommes suivis de deux êtres étranges. Avec leurs longs cheveux, leurs barbes en pointe, leurs grands yeux d'apparition et leurs corps émaciés, ils évoquent l'idée de Christs sortant du tombeau. Mais il leur manque la petite oriflamme blanche à croix rouge. Sans égard pour nos mines respectueuses, ils semblent nous vouloir quelque mal : il n'y a pas à dire, leur attitude est menaçante. Aussi ne sommes-nous qu'à demi rassurés. Et pourtant, ces deux rédempteurs, je ne puis m'empêcher, en les regar-

dant bien, malgré leur air terrible et leurs gestes de fanatiques et peut-être même précisément à cause de ce fanatisme *indiscret* qui les met en mouvement, de me ressouvenir de ces comparses d'opéra qui étendent les bras pour jurer : « Mort au tyran ! » ou crier en cadence : « Vengeance ! Vengeance ! »

C'est que je n'ai jamais pu croire à la sincérité des exaltations en public. L'enthousiasme des *aficionados*, par exemple, pour leurs toréadors m'a toujours paru puéril. Je n'y crois pas. Pas plus qu'au mystère des jongleries passionnées des *Aissaouas*, pas plus qu'à la sincérité du geste de ce bonhomme qui, tout de son long, se laisse choir sur le sol au risque de s'y broyer la face, et se relève intact. Avec le coup de fouet d'une parole de bon sens, on remettrait tous ces gens-là sur pied.

Les plus beaux fanatiques sont, j'en suis persuadé par maints exemples, des êtres froids, sachant doser leurs gestes et leurs contorsions. S'il en était autrement, agi-

raient-ils aussi sûrement sur le moral et les sens de la foule? Personne n'ignore plus que l'hystérique le plus déchaîné, au plus fort de ses accès, n'est pas dupe de sa propre exaltation et que c'est en réalité un acteur d'autant plus brillant qu'il connaît son public et qu'il s'en voit applaudi.

Mais j'ai tort, et je mériterais, de la part de ces deux hommes qui me toisent d'un œil malveillant, un châtiment exemplaire; car un voyageur doit être, avant tout, respectueux, au moins, de ce qu'il voit pour la première fois. Il ne faut pas souffler sur les illusions; quand ce ne serait que pour laisser aux autres le plaisir et le frisson de la découverte et, peut-être, la douceur des redites.

Laissons donc les *aficionados* délirer devant les petites culottes de satin rose qui miroitent au soleil, et concédons le fanatisme à ces braves gens du temple de Madura. Il faut tout comprendre et tout admettre, c'est la meilleure façon de s'amuser en ce monde, faute de quoi, le spectacle finirait trop vite.

Pendant tout le temps qu'ont duré ces réflexions, nos fakirs se sont calmés. Que leur a dit le guide?

Qu'importe! ils nous laissent passer, et libres de gagner la sortie, nous nous y dirigeons, mais par une autre route et au milieu d'une foule qui paraît cette fois moins hostile.

Sous le vol ininterrompu des grandes chauves-souris, voici, accroupis sur des nattes, des marchands de jouets, de bijoux, surtout de bracelets de verre dont l'usage est répandu ici, non comme une mode, mais comme un ornement nécessaire, obligatoire. La soierie et la cotonnade se débitent en même temps que la poudre rouge qui s'amoncelle dans des plats de cuivre pour servir à la teinture des pagnes et marquer sur les fronts le signe de Çiva.

Les étalages s'alignent tout au long de la grande salle. Les piliers sculptés, qui soutiennent le plafond en nombre considérable, disparaissent sous l'amoncellement des étoffes

frappées d'or clinquant, des bijoux de cuivre et d'argent, voire de ce qu'on appelle ici « German Silver », « argent allemand », sorte de fer blanchi qui donne l'illusion d'un métal précieux, enfin de toutes les fantaisies qui naissent du désir inné de glorifier la forme. Les hommes eux-mêmes portent des bracelets dans ce pays; d'ailleurs, vue de dos, leur silhouette est celle des femmes. Mêmes cheveux relevés par un peigne sur la nuque et mêmes draperies ou presque.

Vendeurs et acheteurs s'appellent, discutent, crient, gesticulent, sans qu'un rire de femme ou d'homme éclaire ces faces, sur lesquelles règne le regard intérieur de ceux qui souffrent d'un mal secret.

Les voilà, les marchands du temple! Ceux que le Nazaréen chassa jadis. Le temps est si aboli sous ces voûtes, qu'on peut bien dire qu'ils sont les mêmes.

Ce soir, pour la première fois, je puis me faire une idée de ce qu'étaient ces vendeurs, qui encombraient les *saints parvis*. A l'ins-

tant, le décor antique, grec ou égyptien, se reconstitue pour moi.

Derrière ces marchands verbeux et véhéments, les dominant de toute la hauteur de sa taille,un éléphant sacré balance sa trompe d'un mouvement rythmique, et son ombre portée propage jusqu'au plafond le spectre de son corps immense.

Encore quelques pas. — Groupés à terre, le torse écroulé entre leurs genoux, des hommes de tout âge se tiennent rangés en cercle autour d'une torche posée sur le sol. Éclairées de bas en haut, leurs faces de damnés assagis tantôt s'illuminent d'une lueur de brasier, tantôt s'abolissent dans l'ombre projetée par le voisin. — Que font-ils ? — Avec force mouvements de tête et de bras, un vieillard chantant module une strophe ou un couplet, fragment de poésie aussi vieille que le monde sans doute, et, pieusement, l'entourage l'écoute sans pourtant s'abstenir d'approuver du geste ou de la parole. Puis, le chanteur se tait. Alors, une autre voix

s'élève, puis une autre, et une conversation qui semble une discussion s'établit dans le cercle, les mots et les gestes s'entremêlent. Enfin le silence revient, et de nouveau le vieil homme élevant sa face vers la voûte entame une autre strophe.

La scène est d'un effet puissant. Interrogé à voix basse, le guide nous apprend que c'est la coutume de se réunir ainsi dans le temple à certaines époques consacrées, pour chanter à tour de rôle, des poèmes ou des sentences rythmées, dont c'est le devoir pour les auditeurs de critiquer le sens, la forme ou la portée morale; coutume dont l'inspiration se perd au delà du souvenir, comme ces corps obscurs dans la pénombre des voûtes sonores.

UNE GRANDE ROUTE

Rien n'est plus vivant qu'une route hindoue. Le pèlerin, le fakir, les voyageurs de toutes sortes, les éternels nomades, les errants de toutes les misères s'y heurtent avec l'indifférence des flots contre les flots.

Entre tous, le pèlerin est un beau personnage. Sa démarche est celle du Temps : régulière, impassible, presque automatique. Au terme de sa course, une idole l'attend, et c'est vers elle qu'il marche les yeux agrandis par le rêve mystique. Insensible aux chocs des imprévus douloureux qui le meurtrissent sans l'ébahir, son corps a pris l'apparence d'une

épave. Vêtu de haillons, il n'est plus qu'un signe.

Au milieu de ce peuple de prêtres, le fakir est quelque chose de plus. Le Divin l'habite. Son accoutrement bizarre le désigne à l'attention. Il est affublé d'amulettes de la tête aux pieds. Au sommet de son crâne, sa chevelure est roulée en chignon, à moins qu'elle ne se dresse hirsute, comme une broussaille où le limon d'une inondation a accroché de la boue mêlée à des détritus terrestres. Il est hideux avec son front et sa poitrine barrés de cette poudre blanche que fournit la cendre des bouses de vache. Mais ses membres sont intacts, car étant choyé par tous les fidèles, qui lui octroient en profusion le riz et les galettes frites, il mange. C'est même presque toujours un assez beau gaillard. Il est pourtant gênant à rencontrer, car volontiers il vous adresse la parole en vous dévisageant. Avec la figure d'un saint Jérôme, ce n'est, au fond, qu'un acteur qui se sait très regardé, et cette conscience de son rôle lui enlève de la gravité pour ne lui

laisser que le pittoresque : beauté secondaire souvent fort importune.

L'intérêt de la route qui mène de Madura à Temple Rock, c'est la quantité d'édifices bâtis à des époques déjà lointaines par des rajahs bienfaisants (précisément pour offrir des refuges à cette humanité des grands chemins), qui lui donne des airs de voie Appienne, mais d'une voie Appienne que le temps n'a pas refroidie ; car rien n'est plus vivant, plus coloré que la foule d'êtres bronzés qui s'agite autour de ces sortes de petits temples en grès rose, sculptés et fouillés d'emblêmes et de figurines gesticulantes. Émergeant de haies puissantes de cactus aux raquettes bleues ou s'abritant sous les banians aux larges feuilles, ils voisinent avec les petits autels en plein air. Un monde d'oiseaux, où règne en maître le corbeau gris à tête noire, assemble et relie ces architectures et cette végétation puissante de l'arabesque incessante de son vol.

Aux saillies des pilastres, sur le socle du monument, sont étendus, pour sécher, de

longs pagnes couleur de sang. Des fumées dont les volutes vont se perdre dans les branches des arbres s'échappent de petits feux où cuit la nourriture problématique de la famille. Les hommes fument le houka, sorte de narghilé fait d'une petite noix de coco. Les nomades de nos grandes routes pourraient donner l'idée de ces campements, d'autant plus que ces Hindous offrent plus d'un point de ressemblance avec eux, tel, qu'il est à croire que ceux-ci sont les ancêtres de ceux-là. Même couleur de peau, même beauté de traits et, surtout, même regard.

Et au milieu de ces hordes sur le grand chemin rose, circulent au galop les minuscules voitures que traînent les petits bœufs couleur d'amadou clair aux cornes dorées et au front orné d'une guirlande de verroteries. Ces véhicules, qui ne mesurent pas plus d'un mètre carré, contiennent jusqu'à dix voyageurs, dix têtes qui se penchent vers nous et dont les bouches nous lancent au vol mille quolibets.

Nous devons approcher de Temple Rock,

car voici des théories de jeunes filles richement vêtues que suivent de beaux vieillards drapés comme des Démosthènes. Je remarque que les jeunes hommes qui se mêlent à ces groupes parlent à ces jeunes femmes et que, sur aucune de ces physionomies, ne se voit la dureté accoutumée. Comme chez nous, ces gens se promènent en famille; à les voir de plus près, on découvre du salut dans leur regard.

Puis ce sont des maisons à vérandas et à balcons. A l'un d'eux, vêtue de mauve et d'argent, une charmante enfant vient s'accouder pour nous voir passer. Minuscules palais ornés de colonnettes, peints en rouge, en vert, en jaune, que le temps a harmonisés, en les moisissant un peu, de ce glacis qu'il répand sur les choses, non pour les faire semblables les unes aux autres, mais pour les douer de cette fraternité, indispensable à toutes les œuvres comme à tous les êtres ici-bas.

Une cavalerie de terre cuite caracole à la porte du temple qui se dresse au pied d'un de ces énormes cailloux dont j'ai pa lé et qui a

sans doute donné son nom à la bourgade de Temple Rock. Bourgade assez riche, paraît-il, et dont les habitants sont, en grande partie, brahmines, ce qui expliquerait peut-être leur air plus dégagé, et pour tout dire, plus aimable de gens du monde.

Un vol d'enfants s'abat autour de nous. Notre aspect les réjouit fort, et ils nous accompagnent jusque sous les hautes voûtes du temple infiniment moins grand que celui de Madura, mais aussi encombré de marchands de bijoux et de galettes. Au fond, un grand escalier aux marches rayées de rouge mène au sanctuaire inaccessible aux profanes. Du plafond pendent de longues feuilles de maïs desséchées, mises là pour entraver le vol des chauves-souris dont j'aperçois les corps suspendus aux saillies des corniches.

Tout à coup, sur un des paliers de cet escalier un éléphant immense se dresse. Éclairé par le jour froid d'une lucarne, il s'est arrêté sur un geste de son conducteur et balance sa trompe, la porte à sa bouche, la

pose sur l'épaule du jeune homme en un geste familier si humain! Celui-ci est vêtu d'un pagne rose, mais rose comme une pivoine à son premier matin : c'est sur le fond sombre une note de couleur inouïe. Le monstre, marche à marche, descend vers nous. Il avance, il grandit jusqu'à abolir les piliers, la voûte. C'est un monument en marche, il n'y a plus que lui et je me colle à la muraille pour éviter la caresse de son appendice. Il passe et se dirige vers la sortie pour faire, paraît-il, sa promenade quotidienne. Je le suis, et, sous son ventre, comme sous un porche, j'aperçois, en contre-bas, fuir la perspective des petites maisons à balustrades de la rue vers laquelle descend le monumental habitant de ce séjour sous la conduite de son frêle gardien.

Ces souvenirs qui me font bondir le cœur seront-ils compris? peut-être n'amèneront-ils qu'un sourire sur les lèvres de ceux à qui je les raconterai.

Il m'en coûte de penser que je ne suis qu'un simple voyageur et que mon émotion sera sté-

rile. J'aurai beau décrire la grandeur menaçante de l'éléphant, sa masse impérieuse soumise à cette petite volonté d'un jeune homme qui n'a juste auprès de l'animal que l'importance d'une fleur poussée au pied d'un monument, je ne ressusciterai pas la réalité, et c'est à peine si moi-même, au travers de mon récit, je reconnaîtrai mes propres sensations. Car les souvenirs n'ont pas toute l'éternité que l'on dit. Ils meurent souvent d'avoir trop servi. Et c'est quand il ne nous en reste plus, que nous mourons à notre tour : un homme qui n'a plus de souvenirs, n'est-il pas semblable à un père qui a perdu ses enfants. Pourquoi demeurerait-il après eux ?

Comme deux papillons diaprés des plus belles couleurs, un couple jeune, deux époux sans doute, s'avancent en hâte dans le vol de leurs draperies, et brusquement se prosternent sur les dalles où se voient encore les traces du passage de l'éléphant ; la face contre terre, ils prient. Elle, enveloppée d'un pagne de soie orange tissée d'or et d'argent, allonge ses bras

sur le sol. Et je les regarde, ces bras d'un contour si pur, qu'affirment les bracelets d'or dont ils sont ornés, depuis le poignet jusqu'au coude : ils me remémorent les fragments de déesses en bronze jadis doré, que l'on découvre parfois dans le sol des contrées qui furent des pays de merveilles.

UNE NUIT AU THÉATRE DE MADURA

Sans le rire, le langage des passions serait monotone. Il suit les larmes, souvent même il les accompagne et, ensemble, ils font tout le drame de la vie. Pour avoir une idée juste du moral d'un peuple, savoir de quoi il rit et comment il rit, en un mot, de quelle façon le plaisir pénètre dans son âme, il faut fréquenter son théâtre.

Justement une affiche en langue tamoul annonce sur tous les murs de Madura *La Sainte*, la présence d'une actrice très réputée dans le Sud, qui, en compagnie de sa troupe, donne une série de représentations à l'autre bout de la

ville, dans une salle qui est sa propriété. Les places retenues, après le dîner, vers neuf heures une voiture nous y conduit.

La route est longue; nous trottons dans la nuit, interminablement, et tout d'un coup, nous voici dans la lumière blafarde des lampes d'acétylène, devant un campement de trépassés en rupture de purgatoire, êtres nus ou drapés que l'on prendrait aussi pour des statues éclairées par la lune. Nous sommes arrivés. Le décor est étrange. Au milieu d'une clairière entourée de palmiers et de cocotiers s'élève la salle de spectacle dont nous regardons la charpente de bambou et les murs de tôle ondulée : construction démontable qu'il peut nous arriver de rencontrer encore à Trichinopoli, à Madras, ou quelque autre part dans le sud de l'Inde, car la troupe voyage.

Sous les arbres, au long des haies de thuyas ou de tamaris, sont alignés les petits fiacres de Madura qui ramèneront les spectateurs chez eux. Tout auprès, dorment déjà, dételés

et agenouillés sur le sol, les petits bœufs blanchâtres, mêlés aux marchands de galettes, de boissons et à la cohue habituelle qui se presse aux abords des lieux de plaisir. Cela même est comme chez nous. Après être descendus, ayant pénétré dans la salle, nous voici, avec mille égards, installés au premier rang des spectateurs. — Trop près.

***

Je regarde autour de moi : nous sommes seuls d'Européens. La scène est vaste comme la salle qui peut contenir deux mille personnes. Les murs en sont décorés de motifs que l'on dirait, malheureusement, empruntés à ceux des guignols des Champs-Élysées. Il y a déjà beaucoup de monde, de tous les mondes : on est même très *habillé*. Ce sont des lévites de soie rose, mauve, citron, avec des turbans où l'argent serpente. Derrière nous est assise une fort jolie petite femme drapée dans un pagne gris de cendre lamé d'argent. Des bracelets d'or enserrent son poignet, et au-dessus du coude

d'autres montent jusqu'à la naissance de l'épaule. C'est à n'en pas douter ce que l'on nomme ici en anglais une *dancing girl :* une femme libre.

Mais sa tenue est excellente. Seulement, il est évident, à voir le manège de ses yeux de velours, qu'elle cherche à attirer le regard. Cela se devine encore au soin qu'elle prend d'arranger ses draperies afin d'avantager sa taille, tandis qu'elle s'évente doucement d'un petit écran rectangulaire, dont chaque angle est orné d'une houppe de soie jaune.

Une rumeur annonce les arrivées nombreuses des spectateurs. Mais aucun bruit vulgaire, pas de cris ni de disputes; il y a assez de place pour tout le monde.

D'une petite porte latérale, haut percée dans la muraille, à notre droite, et d'où dévale un mince escalier (c'est par là que, du dehors, nous sommes descendus à notre place), surgit tout à coup une somptueuse personne, au teint safrané et coiffée à l'indienne, c'est-à-dire avec les cheveux tirés en arrière et réunis en

un chignon allongé. Une draperie blanche, bordée d'une mince ligne d'or, recouvre son épaule gauche et passe sur sa poitrine pour s'aller fixer sur les hanches, où la maintient une riche ceinture ornée de diamants.

Brune, un peu forte, avec aux oreilles des diamants encore, et sous le nez une perle assez grosse, — oui, sous le nez, cette déesse, si c'en est une, est imposante. Allons-nous l'avoir pour voisine? Nos regards lui certifient sans doute que nous la trouvons belle, car, sous la perle, ses lèvres s'entr'ouvrent pour un sourire. Elle s'approche de nous. Un valet la suit, portant une corbeille de fleurs jaunes et blanches; en un joli mouvement tournant, elle y plonge la main et en retire des colliers faits de ces mêmes fleurs, dont gracieusement elle orne nos épaules, ajoutant à ce don le prix de quelques paroles de bienvenue. Sa main pâle, aux ongles rougis, qui pétrissait un odorant mouchoir de batiste brodé, le laisse tomber en nous quittant. Aussitôt, mon fils le ramasse et le lui rend dans un salut.

Avec une grâce de princesse que souligne l'abaissement des paupières peintes et infiniment allongées, elle lui dit, en anglais : « Merci ».

Cette femme, ce superbe automne, c'est Mme Balhamany, la propriétaire du théâtre; et son apparition nous dispose bien pour le reste de la soirée.

*
* *

En avant du rideau encore baissé, sur le bord de la scène où ne siège aucun chef d'orchestre, s'est installé un assez beau jeune homme devant un petit harmonium, d'où, aussitôt, il tire des sons formant un enchevêtrement mélodique comparable à ceux d'une arabesque. Tout auprès de lui, mais dans la coulisse, à peine entrevu, au long du cadre de la scène, un Hindou nu-tête, à face de vieille femme, chante en abaissant et relevant son crâne, suivant une cadence qui déroute nos oreilles européennes, peu faites à ces gutturales et à ces aspirées rompant la chaîne du rythme

pour ensuite retomber dans le thème et se noyer dans des sonorités prolongées. Ce thème musical, c'est ce chanteur de la coulisse qui le fournira au dialogue des acteurs en ponctuant la cadence par le tintement d'une petite sonnette. A écouter cette musique, je pense aux nuées du ciel dont les alternances permettent la surprise d'un pur rayon de soleil. Les drames ou les comédies sont en ce pays des sortes d'opéras-comiques.

Cependant que la musique fait rage, que la salle s'emplit de sons, voici que le rideau s'anime, ondule et finalement se lève sur un décor dont l'incroyable naïveté nous suggère une place publique... A Vérone? Peut-être. Tout aussitôt, deux personnages apparaissent: l'un coiffé d'un turban, l'autre affublé d'une souquenille et de pantalons de clown. Tout comme le Stenterello toscan, il se coiffe d'un petit chapeau de feutre relevé sur le front et sur la nuque. Son langage et ses pirouettes indiquent le caractère de son personnage : c'est un comique facétieux, un Arlequin qui

sent son Italie jusque dans la manière de lancer le mot. Personnage de tradition, certainement, dont l'existence, étrange en ce milieu, n'est peut-être due qu'au passage autrefois fortuit d'une troupe d'acteurs, de *bouffes*, à la cour de quelque rajah; peut-être à celle de l'empereur Akbar qui aimait, comme on le sait, les arts d'Europe et s'entourait d'étrangers.

L'autre compagnon est un raisonneur dont le rôle se borne à donner la réplique.

Ils me paraissent dialoguer sur la pièce, peut-être en faire l'exposition, et leurs lazzis divertissent infiniment les spectateurs. Après quoi, le rideau qui tombe les dérobe au public pour se relever bientôt sur un salon style second Empire que solennise un groupe étrange.

Sur une haute chaise dorée, Ganéça, le dieu à tête d'éléphant, « le fils de Çiva », chante en balançant sa trompe dont un de ses quatre bras soutient l'extrémité. Au-dessous de lui, deux jeunes filles vêtues du riche costume hindou agitent de grands chasse-mouches en plumes de paon, tandis qu'à leurs pieds, deux

vieillards somptueusement vêtus, dont les barbes descendent au long de leurs draperies comme, en cascades, l'eau des torrents, inclinent sous le rythme des chants leurs chefs enturbannés de vert et de rouge. Leurs mains déroulent des manuscrits. Nul doute qu'ils ne symbolisent à eux deux la Science et la Poésie.

Les deux fantoches reparaissent et dialoguent à nouveau. S'adressant à Ganéça, ils l'implorent en faveur de la pièce, afin d'en obtenir la réussite. Il faut savoir que c'est dans la tradition d'évoquer Ganéça au début de toute représentation; il est le dieu bon vivant qui porte bonheur.

Ganéça disparaît à son tour, et la toile se relevant à nouveau nous découvre un autre groupe.

C'est encore les deux vieillards et les deux jeunes filles, dans le même décor, mais cette fois, groupés aux pieds de la belle « Saraswathy », la déesse protectrice des Arts libéraux, et plus particulièrement du théâtre; on

doit l'invoquer aussi. Et Saraswathy, c'est Mme Balhamany, elle-même; nous la reconnaissons dans l'éclat de ses draperies « mousse de lait » et le feu de ses diamants. Elle s'est ajouté deux bras, ce qui lui en fait quatre, et, sur la tête, une tiare qui ne le cède pas en richesse aux splendeurs de sa ceinture. Elle tient un luth à long manche, et, assise, selon le geste préféré de Celle dont elle incarne le personnage, sa jambe gauche projette vers son genou droit l'élan d'un petit pied où brilllent encore des gemmes.

D'invention hiératique, tout ceci pourrait être fort beau sans ce décor qui est celui d'un salon du plus mauvais goût et du plus périmé, où se voit sur la muraille (pourquoi?) une effigie de femme décolletée à l'image des chanteuses de nos cafés-concerts d'antan. Réapparition inévitable des deux pitres qui renouvellent leurs prières devant la déesse. Puis, chute nouvelle du rideau qui se relève enfin sur la pièce qui commence.

Qu'est-ce que cette pièce?

A vrai dire, je l'eusse désirée plus intéressante. C'est une bouffonnerie héroïco-sentimentale qui ne vient pas de plus loin que la cervelle assez pauvre de l'impresario de la troupe.

UNE NUIT AU THÉATRE DE MADURA

Une Pièce hindoue

Une forêt. Au pied des arbres une masure, et devant la porte de cette masure, grande comme une arche de Noé pour enfants, un vieillard, coiffé d'un bonnet de velours cramoisi et drapé de somptueuses étoffes, est assis face à une bande de gamins qui, eux, accroupis, tiennent des ardoises sur lesquelles ils écrivent.

Cela fait une multitude de petits dos, bruns roussâtres, jaunes, nus ou habillés, du plus réjouissant effet. Le vieillard enseigne et

les petits enfants n'écoutent pas. Ceci est très observé.

Survient un autre acteur, homme âgé, amenant un bambin par la main. C'est un père qui souhaite pour son fils l'enseignement du patriarche somptueux, ermite fameux et sage réputé, ce qui ne va pas avec son costume — mais ici il n'existe aucun rapport de fiction à vérité. Sage lui-même, il ambitionne pour son enfant la sagesse supérieure, estimant qu'elle est en ce monde le plus précieux trésor, et qu'il ne saurait être en de meilleures mains que celles de cet homme vivant retiré au fond d'une forêt, loin des tentations du monde, des passions, dans le silence et la méditation.

Naturellement, l'enfant subit un léger examen. Par exemple, on lui fait épeler l'alphabet, et chacun de s'émerveiller (ils font tous : Ah!) de la façon dont il prononce déjà la syllabe *Hom...m*, ce qui signifie qu'il a énormément de dispositions pour l'étude ; aussi tous paraissent-ils lui prédire un bel avenir.

Le vieillard, qui paraît enchanté, appelle sa femme. Celle-ci, sortant courbée de la porte infime de la masure, accourt à la voix de son époux, se prosterne à terre et lui baise les pieds; après quoi, redressée, la face humble, elle attend la faveur insigne d'une parole de lui. Cette parole est un ordre d'avoir à prendre soin de l'enfant et de veiller sur lui comme le ferait sa véritable mère. Plaçant sa main sur sa poitrine comme pour dire : « Vos saintes paroles me sont entrées là », l'épouse se prosterne, baise encore les pieds du maître et, prenant l'enfant par la main, disparaît sous la porte de la chaumière, non sans quelque difficulté.

Le père satisfait prend congé de l'ermite et retourne à la ville.

Mais pourquoi ce saint ermite, ce sage si réputé a-t-il commis l'insigne folie, lui dont la barbe indique par ses étages un nombre considérable d'années, d'épouser une très jeune femme? Il s'en repentira!

Sur cette scène les tableaux se succèdent

rapidement. Aussi voyons-nous bientôt réapparaître le jeune élève en compagnie de sa mère d'adoption. Seulement il a grandi, et même prodigieusement vite. Faut-il attribuer ce phénomène à la protection de Brahma, au climat de la forêt, ou tout simplement à la naïveté du scénario? De fait, c'est maintenant un grand jeune homme extrêmement séduisant, d'autant plus qu'il est représenté par une assez belle jeune fille vêtue en homme.

Son éducation doit être achevée; et il semble bien que l'épouse du sage, la jeune femme qui, elle, n'a pas assez changé, car vous vous doutez que c'est Mme Balhamany qui tient le rôle, laquelle n'était plus déjà tout à l'heure de la première jeunesse, brûle d'un désir coupable. Les regards qu'elle lui adresse, ne sont plus ceux d'une mère, mais d'une amante déchaînée. Pour le moment les voilà face à face : lui silencieux et un peu niais, elle, visiblement en proie au délire des sens, pressant l'une contre l'autre deux

mains qui, tremblantes, effleurent les épaules de l'adolescent; et ils se taisent. L'orchestre, d'ailleurs, les dispense de parler. L'harmonium enroule et déroule ses arabesques, le vieil homme de la coulisse, délirant de volupté, agite sa tête et sa sonnette, et, comme pour dérouter l'oreille, un instrument, qui doit être une clarinette, prévient la voix, la devance ou la continue. Elle intervient de la même façon dans le dialogue des acteurs.

A part les regards de tendresse que la jeune femme lance à son partenaire, elle ne trahit ses sentiments par aucun geste violent, c'est tout au plus si elle touche du doigt les joues du jeune homme. Il est vrai qu'elle parle beaucoup de sa poitrine et de ses hanches... pour le tenter, pauvre femme! et lorsque l'excès du désir lui met aux lèvres un baiser, elle le cueille sur sa bouche et fait mine de l'appliquer sur ses lèvres à lui : mais c'est tout. Point de ces embrassements de nos amoureux de théâtre, aucun geste

qui fasse apparaître les sentiments intérieurs; ils jouent les coudes au corps.

Le public hindou ne pourrait, paraît-il, supporter des gestes plus démonstratifs. Ne savons-nous pas déjà que les musulmans ne peuvent comprendre ce qu'ils appellent l'indécence de nos danses où des hommes — quelle horreur! — tiennent des femmes par la taille?

C'est que probablement l'imagination des Orientaux, et surtout celle des Hindous, est d'essence plus inflammable que la nôtre. Et puis ils se font une vertu de l'impassibilité en public. C'est ce qui explique l'inconcevable indifférence, apparente, de ces hommes pour les femmes qu'ils coudoient. Pas un regard pour elles. Ils les considèrent, du reste, comme inférieures à eux. Donc, aucune familiarité apparente.

Mais revenons aux deux amoureux.

Point d'enlacements, point de pressions de mains, pas davantage d'agenouillements. Rien de tout cela. Mais ce que le dia-

logue ne dit pas, la musique le suggère. C'est elle qui en réalité exprime le drame. L'acteur n'est plus qu'un signe. Elle enveloppe de tendres roucoulements les froides paroles du scénario. Elle s'enfle, gronde, crie, roucoule, se traîne en mélopée, insidieusement bourdonne, s'allonge en longs rubans flexibles, se contourne et... ne se tait pas un moment. L'âme hindoue la boit, cette musique. En ce moment, les visages de nos voisins sont contractés de plaisir.

Sur le théâtre, nous assistons à la scène que fait au grand garçon l'amoureuse qui évoque Phèdre. Lui, il argumente, le pauvre. Cette Ève ne le tente pas, et il fait tout ce qu'il peut pour donner à sa résistance les raisons que lui sert son ignorance absolue des passions. Il la trouve vieille et, sans pitié, il le lui dit, certainement, car d'un doigt impitoyable et méprisant il montre ses joues, son front et ses yeux. Elle regarde ses yeux à lui, son front, ses joues de jeune dieu, et sur ses lèvres fleurissent ces mots : beau, jeune,

charmant, désirable. C'est à ce moment qu'elle fait ce geste formidable d'y cueillir de ses doigts fébriles le baiser qu'ils transportent sur les joues du cruel indifférent.

Mais comment tout cela finira-t-il? Car il n'en veut pas décidément, ne pouvant se faire à l'idée, que, l'ayant toujours considérée comme sa mère, il puisse voir en elle une amante. Pour rompre définitivement, il s'échappe de la forêt, il s'enfuit. Où? A l'étranger probablement, car le voici déambulant dans un quelconque alcazar. Ah! splendeurs de l'Inde, les décorateurs d'aujourd'hui vous ont oubliées et il serait nécessaire qu'un Européen vînt vous les réenseigner!

Mais une étrangère voilée est là qui l'observe. C'est elle! Il est long à la reconnaître; il la pressent même si peu, qu'il s'approche de cette inconnue et lui offre ses hommages. Alors elle se dévoile et les scènes recommencent. Larmes, roucoulements, clarinette, sonnette, harmonium, et enfin réap-

parition de l'Arlequin, qui crie : « Gare! » au garçon et : « Bravo! » à la jeune femme. A ouïr ces facéties le public rit... mais pas autrement que ne rient les Français au Palais-Royal ou aux Variétés.

Que fera donc la dédaignée pour triompher de son grand bavard? Ici, la vérité m'oblige à dire que la fatigue d'une attention soutenue pendant quatre heures (il est une heure du matin, et si vous vous en souvenez, nous sommes ici depuis hier soir, neuf heures), le flot incessant de ces mélodies enchevêtrées, *sans arrêt*, nous fait un devoir d'aller prendre du repos. Obligeamment, un jeune employé du théâtre nous exprime son regret de nous voir partir : il n'y en a plus que pour deux heures. Imprudent! il ignore encore que ces mots hâtèrent notre fuite.

Le reste, c'est un jeune brahmine de nos amis qui nous le raconte.

Le reste, le voici. La Phèdre indienne, pour triompher de l'insensible, se servira de

moyens très doux. Elle l'endormira par des artifices qui auront le pouvoir de le faire apparaître semblable à Krishna, le jeune dieu chéri des femmes, leur tyran et leur maître, qui leur fait perdre la tête à toutes, qui n'a qu'à jouer de la flûte pour qu'aussitôt les bêtes des forêts, celles des plaines et des fleuves viennent se grouper autour de lui. En cet état divin, et tout ruisselant du beurre fondu répandu à profusion sur son corps par les mains de l'amante, il lui accorde un second lui-même sous forme d'un délicieux petit garçon. Est-ce la juste récompense de tant de soins et de courses?

Cependant qu'a fait le sage durant ces aventures? Il a cherché sa femme, sans doute, et lorsque tous les *trois* ils réapparaissent à ses yeux, il tempête, les maudit et se laisserait emporter aux plus terribles extrémités si Brahma n'intervenait à point pour l'empêcher de perdre à jamais sa réputation de saint et de sage. Sur l'ordre des dieux, il adopte donc l'enfant, pardonne à sa

femme. Le criminel involontaire, lui, s'éloignera pour toujours.

Et voilà.

Le sommeil vaincu revient à la charge, nous sortons enfin, et Abdul, parmi tous les corps endormis qui parsèment la clairière sous la lueur funèbre de l'acétylène, cherchant celui de notre cocher, — me fait penser à l'ombre de Clytemnestre allant réveiller les Érinnyes.

Dételés, nos chevaux se sont endormis ainsi que les marchands de galettes et les crieurs de programmes.

DERNIÈRE JOURNÉE A MADURA

Une tombe française.

Je ne puis me décider à quitter Madura. D'ailleurs il me reste un devoir à accomplir : Un jeune peintre français de talent dort ici son dernier sommeil, et mes jeunes amis le Brahmine Sundara Sarma et le Kschatrya Pugna Kotinayagar... doivent tantôt me conduire à sa tombe. Ils étaient ses élèves et ont gardé de lui un souvenir touchant. Il y a à peine six mois qu'il est mort, le pauvre enfant, dans une petite maison qu'il occupait seul, non loin du temple. La sombre visiteuse a frappé à sa porte et, selon ce que je crois comprendre, il aurait tout abandonné pour la suivre.

Pour affronter la solitude, il faut se sentir assez fort pour résister aux souvenirs des réalités qui vous étaient chères, et, aux heures de lassitude, pouvoir sans danger en ressusciter l'ondoyante magie. Il faut surtout n'avoir pas d'ambitions.

Justement, il avait des ambitions, ce pauvre jeune Gasté, et subi des déceptions : une médaille manquée, que sais-je? Je crains bien qu'au sein de la plus belle nature du monde, devant des spectacles où son âme aurait pu puiser l'exaltation, il ne soit mort d'ennui, faute d'une âme amie qui parlât son langage.

Je rêvais à tout cela devant le tertre un peu soulevé où, comme sous un suaire, il me semblait retrouver la forme de son corps.

Mes compagnons les jeunes Hindous se tenaient à l'écart, si respectueusement, si tendrement, puis-je dire, que j'allai à eux et leur serrai la main, reconnaissant des sentiments que leur attitude exprimait mieux que des paroles. Même, voyant que je prenais un peu de terre en souvenir du mort, ils

m'offrirent des fleurs pour les placer sur sa tombe.

Ces petits cimetières européens en pays hindou, sont d'une mélancolie charmante, tout peuplés de ces tombes gracieuses de style Louis XVI qui font penser à des tombeaux pour frontispices d'élégies.

Il me faut aller voir un jeune magistrat anglais, M. Sydney Roberts, dont j'ai fait la connaissance précisément à cause de notre jeune compatriote. Lui aussi fut un ami pour le solitaire, et le réconforta souvent de bonnes paroles et d'encouragements. Reçu par lui, il me parle de Gasté longuement et avec une grande estime pour sa peinture. On sait qu'il provoqua même une exposition de ses œuvres à Madras et veilla sur leur succès. Le meilleur des amis eût-il pu mieux faire?

Il m'emmène au Palais de Justice qui fut la colossale demeure d'un rajah du XVIIe siècle, et là, entre des colonnes dont le diamètre est presque celui de la colonne Vendôme, je vois amener six malheureux en-

chaînés à la file sur lesquels semble peser la majesté cyclopéenne des murailles hautes comme celle de nos églises.

Cet antre de la justice est en outre pourvu de galeries, d'arcades, de portes, de tribunes aériennes. Que ces pauvres hères aux membres grêles paraissent peu de chose au milieu de ce chaos d'Opéra qui tient de la Basilique, de la Mosquée et de l'Arc de Triomphe.

Par un cintre surbaissé le soleil entre avec tumulte et éclaire le tout d'une lueur de feu de Bengale.

Avec M. Sydney Roberts (c'est pour moi un devoir et un plaisir de mêler son nom à ces souvenirs), je visite le temple de Vichnou, situé non loin de celui de Çiva, et il me fait voir en détail la décoration du Gopuram. C'est un amas de symboles au travers desquels se joue le mystère d'un culte qui est celui de l'Inde entière. Culte mélangé de grotesque et d'horrible à la fois, obscène et héroïque, dont les symboles égarent notre idéal européen.

Nous sommes au début de décembre, et il se trouve que c'est l'époque où dans les temples des jeux sont offerts aux petites filles. Et justement nous tombons sur une ronde de ces mignonnes créatures, parées, comme pour une fête, de bijoux et de draperies de soie. Une grande jeune fille, faisant office de sous-maîtresse, chante tout en dirigeant la danse qui consiste à frapper l'une contre l'autre, au refrain, les baguettes qu'elles tiennent à la main, et ensuite à chercher celles de la voisine pour les frapper à leur tour. Le bruit métallique des bâtons alternant avec le chant crée la plus délicieuse des cadences. La scène est très « antique ».

C'est au long des bazars de Madura que je passe mon temps, ne pouvant rassasier mes yeux du spectacle de cette humanité nue ou drapée qui s'affaire devant ces étalages au fond desquels les vases de cuivre se font « soleils », chauffant de leurs reflets enflammés les fruits énormes ou les étoffes flottantes suspendues sous l'auvent, et qu'un

marchand débite du bout de ses longs bras, le torse serré entre ses tibias qui remontent les genoux jusqu'au-dessus des oreilles.

Tous ces fantômes dont la foule m'avait tant impressionné le soir de mon arrivée, je les retrouve dans la rue, moins terribles sans doute, mais encore impressionnants, à cause de ce regard (toujours!) qui ne me quitte pas, suivant le trajet de mon crayon sur mon papier alors que je dessine. Il semble, vraiment, qu'ils tentent de saisir le fil invisible qui relie mon œil à l'objet de mon attention. Ce n'est pas un regard, c'est trente ou cinquante regards qui pèsent sur ma nuque, tandis qu'un petit bruit sec m'avertit que dans trente ou cinquante bouches le bétel et la chaux se combinent. On ne peut imaginer, si on ne l'a ressentie, l'impression à la longue douloureuse, de se sentir regardé ainsi. Le pire, c'est qu'ils m'empêchent de voir. A certains, je souris en les écartant de la main, et ils s'effacent avec politesse, subitement humanisés. Des bébés, déjà ornés de

bracelets, viennent jusqu'au bord de ma feuille de papier mirer dans mes yeux leur petite face de bronze. Que je change de place, d'un pas lent et mesuré cette compagnie de suiveurs m'emboîtera le pas, modifiant son allure sur la mienne, si exactement, qu'on dirait qu'ils obéissent à une consigne. M'arrêtai-je, ils s'arrêtent. Muets, ils me dévisagent, tendant vers moi leur lèvre alourdie de salive.

Il faut cependant que j'abandonne ce séjour. Faisant infraction à la règle, je suis resté dans le Dak Bungallow cinq fois plus que le temps réglementaire, qui est trois jours. Hier encore, deux voyageurs n'y ayant pas trouvé place sont repartis, et un troisième a couché dehors, sous la véranda. Cela ne peut durer; la police anglaise me demanderait des explications.

Je tiens cependant à remporter le portrait de notre hôtelier, brave homme, assez jovial, et qui, chaque jour, aux heures des repas, nous abandonne aux soins du cuisinier

Goanais, afin de se nourrir loin de la souillure de notre présence. Tous les cuisiniers sont ici Goanais, comme nos portiers d'autrefois étaient Suisses. En réalité, le nôtre est un pauvre paria vivant à l'abri de son fourneau au milieu d'une assez nombreuse famille qui entretient la propreté du bungallow.

Dire que sur un sol si riche qu'éclaire un ciel si généreux, il y a des pauvres, des malheureux : ces parias. Ils portent la livrée de la misère, et cette livrée c'est une peau obscure, grise, des traits effacés, une allure moins libre, un pas plus humble que ceux des autres hommes. A toutes mains, ils accomplissent les besognes les plus rebutantes. Aussi, par un désir touchant de rédemption, se font-ils facilement chrétiens et catholiques. Madura, me dit-on, en compte beaucoup.

Mise en ordre de mes notes et des quelques études que j'ai pu faire, à grand'peine, d'après quelques petites brahmines; puis, sous un soleil fou, je parcours pour la dernière fois

les rues de Madura, afin de faire mes adieux au bazar des paniers, à celui des vases de cuivre et aux teinturiers en plein air, qui, tenant leurs étoffes au-dessus de leur tête tandis qu'ils marchent rapidement, laissent au souffle de la brise le soin de les sécher.

TRICHINOPOLI

Arrivés hier au soir de Madura, nous avons élu domicile au bungallow de la station. Le jour vient de paraître.

Perché sur le balcon de la véranda, je regarde le ciel (c'est toujours à lui que vont mes premiers regards), et puis les arbres qui enserrent la place d'où part la route unie qui mène à Trichinopoli.

Je transcris mes notes; peut-être leur trouvera-t-on la saveur d'un croquis.

« Aux abords de la gare toujours une foule de natives attendant le train. Hommes fortement teintés, vautrés sous des couvertures moelleuses, et auprès d'eux, sur la

terre nue, repliées sur elles-mêmes et silencieuses, leurs compagnes. Nombreux enfants nus. Vases de cuivre circulant de mains en mains, cris, bras levés, appels, malédictions, tapage infernal. Enfin, arrivée des petits bulloks-cars déposant des voyageurs. Population diaprée et poussiéreuse. L'Inde du Sud est sous nos yeux. Malheureusement le bétel fait baver toutes ces bouches!!! Soyons indulgents, n'avons-nous pas, nous, les hontes de l'alcool. »

Un vieillard qui, autrefois, a guidé Sa Majesté Édouard VII s'offre à nous faire voir Trichinopoli. A son signal deux voitures s'approchent et j'observe un enfant qui, logé entre les ressorts de derrière de notre véhicule, va nous servir de groom. Il me fait penser à Keam. De quoi est-il vêtu? — D'un turban et d'un chiffon entre les jambes.

Comme de véritables abeilles voraces, nous voilà donc partis à butiner la substance de Trichinopoli.

Pas un nuage au ciel. La lumière est fine.

C'est un beau matin aux environs de Beauvais.

Dans l'air, sonneries de cloches, et de cloches chrétiennes; car il y a ici un collège de jésuites très important.

Voici un bel étang où se mire une affreuse église, celle du collège.

La ville anglaise, le « Campment » comme on dit ici, est riante et l'on pourrait se croire aux confins de quelque Normandie, les arbres rappelant par leurs mouvements nos pommiers d'Étretat ou de Rouen.

Mais quoi! c'est l'Inde que nous venons voir, et à quelques kilomètres nous la retrouvons diaprée, bronzée, embuée de poussière rose.

Nous passons dans l'ombre d'un grand rocher, un de ces cailloux immenses dont j'ai parlé, et que couronne un fort en manière d'Acropole. Mais celui-ci est tragique, car là moururent bien des Français, héros oubliés, qui, il y a plus de deux siècles, avaient essayé la conquête de l'Inde.

Un charmant pavillon surgit de l'étang situé au pied du roc.

Et voici la ville.

Ah! les jolies rues étroites! bordées toujours de boutiques qu'assombrissent de larges auvents. Ce n'est plus le silence majestueux de Madura. Les femmes sont plus belles, plus richement vêtues, et la foule plus bigarrée. Plus agitée aussi.

Soudain, une ombre se projette sur nous : c'est un éléphant qui s'avance; sur son cou est un homme et, à ses flancs, tinte une sonnette de bronze. Tous se rangent. Il balance sa trompe et fréquemment en engloutit l'extrémité dans son immense bouche, qui s'ouvre largement comme pour rire de cette foule, qu'il pourrait anéantir si la fantaisie lui venait de la confondre, avec les étalages et les auvents des boutiques, dans une impitoyable marmelade. Rien ne résisterait à ce péristyle en marche sur ses quatre colonnes.

J'aime décidément beaucoup les éléphants.

D'abord, ils sont silencieux comme tout ce qui est grand, ce qui ne les empêche pas d'exprimer à l'aide de leur intelligent appendice, discrètement, avec une foule de nuances sans alphabet mais très suggestives, la satisfaction que leur cause la rencontre d'un Ganéça dûment enduit de beurre fondu, les lazzis de la foule, les jeux des enfants et généralement tous les bruits de la rue. Ensuite ils promènent sur tout cela un regard de roi, un de ces regards de profil où il entre plus de coquetterie encore que de hauteur, qui impose à leur physionomie le cachet de l'humanité, et les situe plus près de nous que ne le sont ces Hindous au visage menaçant ou morose. Chez un animal aussi intelligent que l'éléphant, qui *a du monde*, parce que sur son dos tant de princes se sont assis, toutes les complications sentimentales sont très supposables.

J'ai bien vu que celui-ci nous regardait avec sympathie. Je lui renvoie de suite la nôtre; mais il a déjà tourné le coin de la rue.

Derrière lui la foule se reforme et de nouveau se masse devant les boutiques.

Mon guide m'engage beaucoup à gravir *deux cent soixante marches* qui mènent à un temple fort ancien situé au centre de la ville, ici tout près de nous, et d'où la vue s'étend sur les plaines à l'infini. Le spectacle est admirable, m'affirme-t-il. J'en suis persuadé, mais comme je l'invite avec instance à m'accompagner, il trouve, tout d'un coup des arguments contre l'utilité d'une pareille entreprise; il oublie le principal qui est ses soixante-quinze ans. Tenté cependant, je m'aventure seul sous le péristyle obscur, sorte de bouche d'enfer ouverte en plein bazar où débute l'escalier redoutable.

C'est au long de ses marches que trônent les dieux terribles ou grotesques avec lesquels, depuis Madura, j'ai lié connaissance. Je ressens, à les côtoyer, l'angoisse que, tout enfant, j'éprouvais à frôler les toiles des baraques de foire où se voyaient peintes des femmes colosses et des sirènes à tête hu-

maine. Ils sont affreux, mais si vivants!

A ma droite, un Ganéça, décoré de colliers de fleurs jaunes, me sourit, la trompe posée sur sa main gauche, cependant qu'un pieux Hindou, le front barré de blanc, lui badigeonne le ventre de beurre fondu. Plus loin, c'est une étrange colonnette de pierre également enrubannée de fleurs, emblème vénéré d'une haute et mystérieuse signification. Plus haut encore, un autre dieu grimaçant.

Dès la première marche un spectacle étrange, inattendu, me fait faire ce geste qui, au théâtre, signifie la surprise : je recule d'un pas en étendant les mains. — Cet escalier que j'entreprends de gravir se prolonge à l'infini sous une voûte qui le protège contre l'ardeur du soleil. Sur les marches et sur les paliers une foule se presse, composée de marchands de fleurs, de galettes et d'oripeaux; puis des autels encore, au-dessus desquels s'étalent d'autres dieux, nains impossibles ou grimaçants, bouffis, toujours et

toujours dégoûtants de graisse et surchargés de fleurs. Par de petites fenêtres ou des portes ménagées dans le roc, le terrible soleil frappe cette foule de rais aveuglants comme de barres de fer rougies à blanc.

Au bas des murailles, du côté sombre, gisent enfoncées dans leurs haillons brunâtres des vieilles improbables, si rapetissées, si diminuées par l'usure de toute une vie de servitude, qu'il semble impossible qu'elles soient vivantes. Elles me font penser à des chauves-souris tombées dans la poussière. Ont-elles encore une figure? Là où furent les yeux ne subsiste plus qu'une empreinte au-dessus d'un trou aux bords ébréchés : la bouche.

Même les cheveux, la parure de jadis, se sont raidis et, dressés en broussaille autour de la tête devenue trop petite, achèvent de donner à ces ossements que, seul, maintient le fragile tissu de la peau, l'apparence de ces petits monstres marins que les matelots revenant des mers lointaines montrent aux

fêtes de campagne et qu'ils nomment des sirènes. Des sirènes!

Vieillesse dégradée où rien ne subsiste de ce qui fut une femme, dont aucun n'a souci, pas même celles qui passent, triomphant de toute leur jeunesse.

La fatigue ne saurait interrompre l'ascension de cette foule. Elle disparaît en l'air avec le toit que la perspective infinie rétrécit. Comme les murs, comme les marches, ce toit est formé de dalles réunies auxquelles le temps a donné l'aspect implacable du fer.

Vision.

Tout à l'heure, sur un pont hors de la ville, j'ai vu passer trois femmes vêtues de rouge.

Sous un ciel presque blanc, le sol flambait, ce sol de l'Inde, rose comme la flamme ou rouge comme le sang. — Sur la tête, ces créatures portaient une cargaison de vases de

terre cuite. — Elles marchaient très vite, du pas souple des figures antiques, avec un léger bond du corps en avant qui leur donnait l'air de voler.

Elles marchaient très vite, comme des fantômes ignés au travers d'un brasier. Et à fixer ce brasier, mes yeux s'embuaient.

Quel décor pour un royaume du feu! Tout y est ardeur, silence et majesté.

***

Les cours d'eau sont ici bordés de larges escaliers, afin, très probablement, de faciliter les ablutions rituelles.

C'est là qu'il faut aller voir les Indiennes vêtues, comme des statues précieuses, de pagnes couleur de nuit, de sang ou d'or, descendant marche à marche jusqu'au remous pailleté du fleuve. Les pendants d'oreilles, les bracelets, les anneaux torsadés des chevilles, jusqu'au joyau nasal, appellent la lumière sur leurs chairs bronzées. Sur

elles tout brille, hormis leurs yeux sombres, toujours; et, impassibles, du pas de déesses aquatiques regagnant leur séjour, elles entrent dans l'eau comme pour s'y engloutir.

TANJORE

Les femmes en feu, les naïades symboliques développant leurs draperies au fil de l'eau pour, ensuite, s'en revêtir dans un tournoiement rythmé, ne sont plus qu'un souvenir splendide qui s'en ira dormir à côté des autres dans mes carnets de croquis. Ici j'observe que ma main est devenue si obéissante à mon cerveau que, par moments, il me serait impossible de dire si c'est elle qui pense ou lui qui dessine. Tout en moi depuis que j'ai abordé cette terre s'ouvre à la contemplation, comme une habitation close pendant tout un long hiver ouvre ses

portes et ses fenêtres aux rayons du soleil printanier.

C'est à Tanjore qu'un nouveau jour nous éveille. A la surface du ciel pâle glissent d'innombrables oiseaux; depuis notre moineau gris, aussi malicieux ici que chez nous, jusqu'à la corneille ardoisée casquée de noir; jusqu'au petit vautour blanc à tête rousse, qui peuple tous les arbres, en compagnie de l'aigle brun, qui s'abat en tournoyant, familier et insaisissable.

Le temple s'annonce au-dessus des verdures par ses deux Gopurams et voici qu'après quelques tours de roues, la voûte immense de sa première enceinte s'offre à nous toute dorée des reflets renvoyés par le sol. De chaque côté, *les deux gardiens*, colosses coloriés de bleu, de jaune et de rouge, nous fixent de leurs gros yeux désorbités.

Assis à l'écart, sur un banc de pierre, un enfant de quinze ans, souffreteux, beau comme la mort, nous regarde. J'en essaye le croquis. Il devine mon geste et disparaît.

Il est étrange de voir avec quelle perfection ces gens jouent les fantômes. On les regarde : ils tournent la tête; et c'en est fait : on ne les revoit plus.

Voici la seconde enceinte et son Gopuram où je distingue, à portée de la vue, des figurines toujours grimaçantes et gesticulantes, mais d'un style plus délicat que celles de Madura.

Quelles apparences bizarres que celles de tous ces corps ! Pourquoi ces formes gonflées, boursouflant sous l'amoncellement des joyaux? Pourquoi ces chairs débordantes? Je suis à la fin curieux de savoir d'où vient cet idéal d'une forme si contraire à notre conception du beau. Du désir, me dit un jeune Brahmine, d'exprimer la beauté, la félicité des dieux comme aussi leur puissance et leur richesse.

Mais cette réponse ne me satisfait pas; car cette forme de vénération n'est, au fond, qu'un hommage rendu aux obèses qui, d'ailleurs, auraient tort de s'enorgueillir,

attendu que tout le monde sait maintenant, grâce à la science, qui lutte pied à pied contre l'ignorance, que l'obèse, le joyeux obèse, le type de l'homme bien portant, n'est qu'un misérable arthritique, le pire des malades, comparé au *maigre* électrique dont l'activité dévorante absorbe la vie de ses semblables.

Il y a autre chose. Le type Aryen était peut-être obèse.

Certains symboles troublants, si on osait les étudier, répondraient mieux peut-être. Quoi qu'il en soit, bizarres ou repoussantes, ces représentations ne sont pas toujours laides, et l'agilité des corps est du moins secondée par la vie intense des extrémités, mains ou pieds, dont toutes expriment le geste avec intensité.

L'idéal grec est le calme; l'idéal hindou paraît avoir été le mouvement.

L'architecture du temple rappelle dans son ensemble la renaissance italienne et même, par certains côtés, le moyen âge. Ce

qui est bien hindou, par exemple, ce sont ces petites chapelles extérieures protégées par une arcade, toutes décorées de peintures assez alertes.

C'est la vie voluptueuse des dieux qui fournit les sujets de ces peintures. Les bayadères y jouent un rôle prépondérant; on y voit aussi des chasses avec tigres, éléphants et panthères, et tout cela très spirituellement indiqué en des camaïeux rehaussés de bleu, de rouge, d'orange et de jaune. Les profils fuyants des danseuses prouvent une acuité d'observation de la part de l'artiste qui va jusqu'à la caricature. Les Hindous aiment la peinture, certainement, puisqu'ils en mettent partout. En tout cas, ils sentent violemment la force du type.

Enfin, sous l'œil enflammé de midi, étincelle l'immense cour dallée, centre des prodigieux amoncellements de constructions dont se compose le temple hindou.

Au beau milieu de cette cour, sous un toit soutenu par des pilastres sculptés,

fouillés comme des piliers gothiques, élevés de plusieurs degrés, trône, noir de toute l'ombre que crée l'opposition de la lumière, un taureau de granit agenouillé. Prêt à se dresser, son cou se gonfle comme pour mugir. C'est le taureau de Çiva : un étonnant morceau de sculpture dont la beauté synthétique fait penser à certaines œuvres égyptiennes.

La demeure d'une recluse.

A l'ombre d'un grand banian dont les branches fléchissent sous le poids de leur chevelure de racines, se balance un éléphant solitaire. Son pied est retenu au sol par une chaîne de bronze, et tout près s'ouvre la porte du silencieux palais de la princesse de Tanjore, veuve depuis soixante ans, du dernier Rajah.

Nous y pénétrons.

C'est un dédale de galeries tour à tour

sombres ou ajourées aboutissant à des sortes de préaux entourés comme les cloîtres d'arcades sculptées, où surgit tout à coup l'enchantement d'un rayon de soleil jouant avec les architectures, ou bien, par contraste, la nappe azurée, et azurée comme un océan, d'une haute muraille qu'interrompt un ciel de turquoise morte.

Parfois un dormeur, accroupi le dos à la muraille et la tête renversée, insouciant du rayon qui brûle ses paupières, les relève pourtant, pour nous voir passer. Et aussi parce que nous avons fait du bruit. Car, dans ce domaine du silence, on n'entend ni une voix ni un chant, pas même un bruissement de feuille. C'est à se croire dans le palais de la Belle au Bois dormant.

Notre conducteur nous dit l'inépuisable charité de la très vieille souveraine de Tanjore, charité célèbre dans tout le Sud de l'Inde, qui s'étend aux voyageurs et aux pèlerins, leur assurant, affirme-t-il, un gîte et la nourriture sur toute la route qui con-

duit de Tanjore à Bénarès. Après bien des circuits nous voici arrivés dans une cour sur laquelle s'ouvrent deux grandes loggias. L'une forme un salon, l'autre une bibliothèque.

J'ai tout d'abord la sensation en y pénétrant que nous entrons par l'orchestre sur une scène où les acteurs n'apparaissent pas encore. Le mobilier est disposé comme au théâtre.

Les tableaux qui ornent les murs, les bibelots qui encombrent les tables, parlent d'un passé auquel rien ne nous rattache, pas même un portrait de Nelson qui fait le plus piteux effet sur la muraille à côté des somptueux rajahs dont les portraits, peints à la manière du Titien, relèvent la splendeur de pacotille de ce salon de faiseurs de tours. Sur tout ceci qui est plus vieux qu'ancien règne une statue de marbre blanc.

En face d'elle, un coq magnifique, en grand costume, arpente la surface d'un guéridon, marquant l'empreinte de ses pas sur la pous-

sière des choses : albums, livres, poignards endormis dans leurs gaines de chagrin à monture d'argent, dont, seul, le fourreau vit de l'éclair d'un rayon.

La statue est l'effigie du dernier rajah de Tanjore, l'époux depuis longtemps défunt de notre hôtesse invisible. Épouse-enfant, celle-ci ne connut de l'amour et du mariage que le dur veuvage de la femme hindoue, dur surtout pour la grande dame qui ne peut, comme la femme du peuple, se mêler à la vie des rues et s'agiter au contact de ses semblables, par conséquent échapper au délire de sa solitude.

Ce n'est pas que l'on fasse en ce pays un sort bien agréable à ces tristes dépareillées qui vont vêtues d'étoffes d'un blanc grisâtre avec les cheveux rasés, se traînant, la mine basse et humble, autour des fontaines, ou devant les étalages des bazars. Sentent-elles peser sur leur conscience le remords de n'avoir pas assez veillé sur la santé de leur époux? S'en veulent-elles ou leur en veut-on

de n'être pas brûlées? Il est certain que pour moi, si j'étais une veuve hindoue, je me sentirais honteuse et déplacée. Du reste, on m'a affirmé qu'elles n'attendaient qu'une détente de la puissance anglaise pour se précipiter à nouveau sur les bûchers comme un seul... Comme une seule femme... hindoue.

Brûlées, elles l'étaient toutes avant les Anglais, et leur engouement pour ce genre de sacrifice était tel, qu'on eut toutes les peines du monde à les empêcher d'y donner cours. Elles faisaient avec orgueil le sacrifice de leur vie, ce qui leur vaut en ce monde (récompense bien méritée) la vénération de leurs petits-enfants, fiers d'une grand'mère brûlée autant qu'on l'était chez nous, sous la Restauration ou l'Empire, d'un grand-père guillotiné en 1793. La mort valait mieux que le mépris auquel les condamne le veuvage.

Le rajah se dresse donc debout, blanc et muet, joignant les mains en un geste de prière, et son socle porte gravée la signature

d'un sculpteur anglais bien oublié : John Flaxman.

Mais je ne l'ai pas oublié, moi, ce vieil ami de mon enfance, parce que je lui dois l'éveil de mon imagination et peut-être l'orientation de ma vie d'artiste.

Je ne connus jamais Flaxman, étant arrivé en ce monde vingt-quatre ans après sa mort, mais il est l'auteur d'une suite de dessins qui, rencontrés aux matins lumineux de ma première enfance, furent, j'en suis certain, le point de départ de tout ce que j'ai aimé depuis en art et dans la vie.

Ces dessins, véritables chefs-d'œuvre, il les composa pour illustrer Homère, Hésiode, les tragédies d'Eschyle et de Sophocle et enfin *La Divine Comédie*, et un artiste français de grand talent, Réveil, les grava au trait pour une édition française en y mettant des légendes dont les mots chantent encore dans ma mémoire comme des refrains aimés. C'est d'abord : *Vénus, voulant secourir Énée dans un combat, est poursuivie par*

Diomède qui la blesse; enlevée par Iris, elle demande à Mars son char pour remonter dans l'Olympe.

Quel mouvement, quelle élégance, quelle somptuosité ! La Terre et le Ciel ne tiennent-ils pas dans ces quelques mots. Et encore celui-ci : *Hélène introduite chez Pâris par Vénus lui reproche sa lâcheté dans son combat avec Ménélas.* Ce groupe de Vénus présentant son Hélène comme une précieuse statuette au Pâris couché est un chef-d'œuvre d'ironie et de grâce. Mais le plus beau pourrait bien être celui-ci : *Minerve sous les traits de la sœur de Pénélope annonce à cette Reine le retour de son fils Télémaque.* Je pourrais citer à l'infini titres et dessins, car tous me reviennent en mémoire avec la fraîcheur des premières impressions, alors que je les feuilletais dans le chaud désordre d'un atelier ou devant la fenêtre ouverte, en face des lointains de Paris et de son ciel capricieux.

O puissance de l'image! O féconde clarté

des mots, vous m'avez fait aimer la Grèce et le mystère élégant de son antiquité!...

Ah! par exemple, je ne m'attendais certes pas qu'en plein Sud de l'Inde la vue d'un Rajah de marbre blanc vînt raviver la douceur de mes souvenirs d'enfance.

TANJORE

Un Confrère Hindou.

Il n'est pas de voyage, à notre époque, sans chasse au bibelot; en a-t-il toujours été ainsi? Je ne crois pas. Le président de Brosses ne parle dans ses lettres d'aucune trouvaille faite à Florence, ou à Rome, ou à Lucques; Chateaubriand pas davantage. Il est vrai que si le spirituel président n'a rien rapporté d'Italie, c'est qu'il méprisait profondément tout ce qui n'était pas français et surtout pas de son temps. Quant à l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, que pouvait-il rencontrer sur sa route qui pût le distraire de sa haute mis-

sion de poète et des combinaisons de la diplomatie? Et les autres voyageurs? Ceux-là, tout occupés de tueries ou d'aventures galantes (de chasse ou d'amour, seuls mobiles dignes de tout homme qui voyage par désœuvrement), ne peuvent être qu'indifférents aux manifestations artistiques des époques défuntes. Supprimer les girafes ou diminuer le nombre des hippopotames pour avoir le droit de se faire photographier de trois quarts, une jambe appuyée sur la panse de ce formidable gibier, n'est pas un mince plaisir, et ils vous diront que c'est le seul qui puisse mériter qu'on se dérange quand on est si bien chez soi. Mais pour celui qui ne voyage pas pour tuer, qui collectionne les sensations ou les bibelots, la recherche de la curiosité pour elle-même a ceci de précieux qu'elle oblige le collectionneur à regarder de plus près les peuples qu'il visite; il doit pénétrer dans les habitations, gravir des escaliers, longer des terrasses, d'où se découvre le panorama de

la ville, converser avec des humbles ou frayer avec de somptueux personnages. Enfin, vivre en quelque sorte avec les gens et les prendre dans le vif de leurs habitudes. Il s'instruit ainsi d'une foule de choses qu'il ignorerait s'il se contentait de suivre les trottoirs, le nez en l'air. Les façades ont beau être intéressantes, elles ne le sont pas plus que les intérieurs. Souvent, beaucoup moins.

Pour moi, j'ai vu plus de choses en deux jours de recherches dans des galetas qu'en un mois passé à parcourir une ville. Tel objet de deux francs me rappelle tout un paysage. Un fragment du passé ressuscite une époque.

Je ne crois malheureusement pas ce pays-ci fertile en objets d'art anciens emportables. Les miniatures plus que rares et les vestiges des temples, statuettes ou fragments, sont le seul butin que le voyageur puisse espérer rapporter dans son pays; et encore, l'Hindou, très jaloux des emblèmes de son culte, fussent-ils mutilés ou périmés, est-il peu disposé à les céder aux mécréants.

A peine est-il possible d'entrer en pourparlers au sujet de quelques vases de Chine servant à contenir le riz ou l'huile, que l'on découvre, de-ci, de-là, dans quelques boutiques d'herbes et de friture. C'est décourageant.

***

Et pourtant, il existe certaines peintures représentant des déesses et des dieux exécutées sur verre ou sur panneaux qui mériteraient les honneurs de la collection.

Il y en a de belles. Les personnages qu'elles représentent, ornés jusqu'à la profusion de joyaux toujours rendus avec une vérité naïve, y jouent un rôle évocateur de richesse et de puissance.

Parmi les dieux de l'Inde, innombrables comme on sait, Krischna est le personnage le plus fréquemment représenté. D'une essence très complexe, il est romantique, à la fois guerrier et poète, musicien à ses heures. De plus, c'est le modèle des séducteurs, bien

autrement fort que don Juan, puisqu'il séduisit seize mille femmes qu'il rendit mères d'un nombre infini d'enfants, tandis que l'autre n'en peut compter que « mille et trois ». Il est vrai, que, tard venu dans la théogonie hindoue, Vichnou le choisit pour sa huitième incarnation.

Il lui est arrivé une foule d'aventures, à ce Krischna, toutes plus incompréhensibles les unes que les autres. C'est le héros brillant du plus compliqué des romans, que je n'essayerai pas de vous faire connaître, n'ayant de la littérature hindoue que ce que de rapides lectures m'en ont fait deviner.

Tout ce que j'en puis saisir, c'est que ce dieu, qui est représenté tantôt comme un gros bébé jouant avec ses colliers de grosses perles, est aussi un guerrier triomphant du serpent Kali, en même temps que le compagnon des bergers et des humbles dont il reste le dieu préféré. Il semble qu'il joue parmi ses confrères divins le rôle d'Apollon, comme lui, vainqueur d'un ser-

pent, il est charmeur par excellence puisqu'il est musicien. Enfin il apparaît bien qu'il est le préféré des femmes, « le bien-aimé », celui qu'elles viennent écouter lorsqu'il joue de la flûte sous les arbres au bord de la rivière, tandis que tout autour s'agenouillent les bœufs. C'est à ses pieds qu'elles se groupent nues comme des Èves (il leur a, d'ailleurs, dérobé leurs vêtements) ne gardant de leurs parures que d'étroits bracelets aux poignets et aux chevilles, et autour du cou l'indispensable collier fait de grosses perles à quatre rangs. Cependant que lui, l'adoré, perché sur la maîtresse branche d'un arbre en fleur au-dessus de quelque fontaine, les charme et les tente par ses chants infiniment harmonieux. Son épiderme a la couleur du ciel azuré et à ses bras toujours dodus s'enroulent les gemmes sans lesquelles l'imagination des Hindous ne saurait concevoir la puissance de leurs divinités.

Je voudrais posséder un Krischna et aussi acquérir une Lakhsmi, la douce épouse de

Vichnou, née comme Vénus de *la mousse* de la mer. Je voudrais une Kali, la belle et la terrible, celle qui détruit afin que tout renaisse, qui, sous le nom de Dévi, abreuve deux éléphants, enfin un Ganéça avec sa tête de pachyderme souriant et son gros ventre de Silène.

Mais tous ces petits tableaux sur verre ou sur bois appartiennent à des marchands qui les suspendent comme propitiatoires à la devanture de leurs boutiques et refusent de les vendre. Comment m'y prendre pour les persuader. Le mieux serait de connaître celui qui les fait.

Nous voilà donc courant les rues de Tanjore en quête du précieux personnage.



Et cette course s'accomplit au travers des rues aux murailles blanches décorées de peintures où se voient des bayadères à la jupe évasée poursuivant de profil les éléphants gambadeurs qui portent sur leurs

dos des seigneurs magnifiques précédés de musiciens. Aucune peinture n'est plus vivante que ces fresques aux tons brillants cernés de bleu mêlées aux architectures. Pourquoi diable nous donnons-nous tant de mal pour impressionner nos frères européens quand avec un simple contour empli de couleur on peut exprimer si fidèlement la sveltesse des corps, la rapidité du mouvement et le flottement des étoffes soyeuses, et, plus encore, le caractère des figures et la signification du geste?

Enfin voici la demeure de l'artiste désiré.

Il est là, sous son auvent aux colonnettes sculptées. C'est un homme puissant de cinquante-cinq à soixante ans, drapé comme un Démosthène. Une barbe courte, grisonnante, garnit son menton gras et des lunettes à forte monture, reposant sur son gros nez, font miroiter ses yeux qu'abritent des sourcils chevelus. Il a l'air hautain; son geste est digne. Il doit avoir du talent. Pas un mot d'anglais, il ne comprend que le tamoul.

La communication ne pourra donc avoir lieu qu'au travers de notre boy. Sa case est minuscule, je ne vois nulle part les traces de son travail et je m'en étonne. On lui expose l'objet de notre visite. Un noble orgueil illuminant son regard, il répond quelque chose qui signifie qu'il est capable de faire mon portrait aussi parfait que je puis le désirer, pourvu que je lui confie ma photographie. Croire qu'on vient chez un artiste et tomber chez un fabricant d'images, la chute est forte.

Devinant notre étonnement et, peut-être, ma déception, son regard se fait moins amène, et c'est d'assez mauvaise grâce qu'il nous exhibe des peintures commencées qui ne sont, je le vois, que des répétitions à l'aide d'un poncif de toutes celles que j'ai vues et dont il demande un prix exorbitant.

*
* *

Et moi qui me faisais une joie de découvrir une âme d'artiste dans cet Orient de

rêve. Me voici tombé sur un imbécile vaniteux. Les peintures de la rue ont cent fois plus de mérite, étant au moins spontanées. Je n'achète rien, cela va sans dire, et j'aurais perdu ma peine, si par une petite porte, soulevant une draperie rose, soudain sa fille ne nous fût apparue, étincelante de colliers et de bracelets, toute jeune, mais belle déjà de cette maturité que la jeunesse concède à la beauté seule.

Appuyée au chambranle et gardant entre ses doigts un pan du rideau qui s'est soulevé pour elle, ardemment elle nous regarde sans manifester, d'ailleurs, aucune sympathie.

Son père la met au fait, et au sourire dédaigneux des grosses lèvres paternelles elle répond par un rire large de ses lèvres charnues, découvrant ses dents, les plus belles de Tanjore. J'en suis sûr. Voilà un chef-d'œuvre de la Nature, auquel Raphaël lui-même n'eût su rien ajouter.

Avec force politesses froidement reçues (car nos âmes n'ont pas communié), nous

retournons à la rue dorée des rayons d'un soleil qui va s'éteindre. Un pas près de moi me fait tourner la tête : le fils de mon confrère m'a rejoint, la main tendue en forme de creuset. Lui aussi est beau, avec son teint d'orange sombre. Les yeux sont ardents de jeunesse et leur regard malicieux. Mais comme les autres il n'est qu'un mendiant. Un peu chagrin d'avoir découvert le motif de son geste, je laisse donc une roupie glisser de ma main dans la sienne. Aussitôt, sans me remercier, il s'éloigne en montrant de loin la pièce à sa sœur et à son père qui, appuyés l'un sur l'autre, rient comme des gens qui se moqueraient de nous.

Je rougis pour la corporation.

TANJORE

La bayadère.

Dîner rapide au bungallow et en route pour voir la bayadère!

Il fait nuit close. Nos deux voitures, après bien des cahots, s'arrêtent au milieu d'un carrefour où nous mettons pied à terre. Elles ne pouvaient aller plus avant à cause de l'étroitesse des rues, des ruelles plutôt, au milieu desquelles habite la danseuse sacrée.

Point de lune au ciel pour nous guider dans ce dédale de petites maisons, pas davantage de quinquets aux carrefours : les étoiles seules alternent leurs feux de gros

diamants tour à tour roses et bleus. Les porches forment des bouches noires sous le capuchon de leurs vérandas. Peu de lueurs sous les portes : seulement des gémissements de clarinette, le sanglot étouffé d'un tambour indiquent qu'on s'amuse quelque part. Une porte s'entr'ouvre pour livrer passage à une ombre qui rentre aussitôt. En voici une autre qui, de son auvent, penche vers nous son visage, et dans l'obscurité nous distinguons le blanc de ses yeux à trois pouces du nôtre. C'est toujours dans les yeux que ces fantômes vous regardent. Qu'y cherchent-ils donc?

Ces rues étroites, aux murailles muettes, paraissent interminables. Enfin, à trente pas, une porte ouverte répand la lueur dorée d'une lampe sur une foule compacte et silencieuse qui semble attendre; et c'est nous qu'elle attend, car ce foyer c'est la maison de la bayadère. Nous entrons dans le rayon et chacun s'écarte devant le sahib et sa famille.

Comme à Séville, comme à Alger, les lieux de plaisir ressemblent à des bouges. Aucun

ornement n'en vient tempérer la nudité. Celui-ci, comme les autres, est sans caractère. Quatre murs nus, éclairés de haut par une lampe à pétrole dont l'abat-jour concentre la lumière sur les parois, laissant le plafond dans l'obscurité. Quatre chaises de jonc tressé nous attendent, où nous nous asseyons sous les yeux de la foule massée aux portes et aux deux petites fenêtres grillées. Celle par laquelle nous sommes entrés fait face à une autre donnant accès à l'intérieur de cette demeure de primitifs, qui ne mesure pas plus de huit pas de large sur presque autant de long.

Elle n'est pas encore là. Accroupis ou debout au long de la muraille, cinq musiciens l'attendent avec des attitudes lassées de gens qui mangent peu ou qui n'ont pas mangé du tout. L'atmosphère est lourde et la lumière qui tombe du plafond attriste nos visages plutôt qu'elle ne les éclaire, car tous les yeux sont noyés d'ombre. Tous semblent attendre le dénouement d'un événement sinistre.

Contre la porte intérieure sont massés les parents de la danseuse. Vieillards au front fuyant, bébés nus, vieilles aux cheveux gris en broussailles. Nous paraissons très blancs au milieu de ces êtres à la peau sombre que l'ombre assombrit encore.

Ah! ces lieux de plaisir ne sont pas gais!

Mais tout à coup quelque chose de brillant apparaît derrière la haie de fantômes qui s'écarte, laissant libre la porte intérieure. C'est *Elle*. Comme un oiseau de nuit tout doré, elle s'avance et, les bras écartés, s'incline en face de nous.



Pour l'Européen ignorant d'Extrême-Orient, une bayadère est un être presque fabuleux, infiniment charmant, d'une grâce dangereuse, répandant au loin son parfum capiteux dans un tourbillon incessant. C'est du moins ainsi que je me figurais une bayadère et je doute que ce petit être-ci, alourdi de colliers et de bracelets, pro-

longe mon illusion. Elle est pourtant gracieuse vue de près, l'enfant qui vient à nous, mais foncée de peau comme une chauve-souris, presque laide, et la lumière qui tombe d'aplomb sur son petit front aux sourcils rejoints la diminue encore.

A-t-elle seize ans?

Son casque de bayadère s'augmente par derrière d'une couronne de fleurs jaunes en cache-peigne éclairant entre ses deux épaules la ligne de la natte qui en est tressée. Son cou est chargé de colliers et ses bras minces de lourds bracelets. Le petit corsage très court qu'habitent des seins de petite fille enserre ses épaules, moulant le bras jusqu'au-dessus de la saignée ou la chair forme un petit bourrelet, et il est d'étoffe noire lamée d'or. Les pantalons de soie rouge à pois dorés descendent jusqu'aux chevilles, où les arrêtent des anneaux, des torsades, des bracelets formés d'une infinité de petites boules qui tintent au moindre frémissement de ses pieds d'idole.

Ceux-ci, bagués d'or et d'argent, sèment des

étincelles sur le sol dans l'ombre de ses draperies.

L'or d'un pagne de gaze enrichie de petits dessins rouges, la drape du côté gauche, enserrant ses reins et venant se masser en plis nombreux sur le ventre pour former ce qu'on appelle ici, et qui est rituel : « la queue de paon », à cause des plis qui, s'évasant vers le sol, reproduisent la forme du manteau somptueux de l'oiseau cher à Saraswathy.

Du silence naît tout à coup un chant désordonné qu'accompagnent un violon bizarre en forme de calebasse, un tambour plat mais immense, une flûte, des crotales d'argent et deux mains qui marquent la mesure : tel est l'orchestre au rythme duquel obéira la fragile marionnette humaine.

Et la voici qui se meut.

Ce sont d'abord des mouvements brusques, des sauts sur place, des coups frappés du pied sur le plancher que ponctuent des mots saccadés prononcés à voix basse; puis des torsions de bras et des flexions de cou

en même temps que s'échappent de son gosier des modulations qui ressemblent à des cris. Puis des bonds en avant comme pour s'abîmer sur le sol en un geste d'humilité. Enfin, tout d'un coup, sous la poussée d'une gamme chromatique, c'est un effondrement sur les genoux. Les notes stridentes du violon et de la flûte semblent alors l'accabler jusqu'à l'anéantissement; et là, sur le sol, écroulée dans ses draperies d'or zébrées de noir et de rouge, elle semble la dépouille abandonnée de quelque démon. C'est un spectacle étrange et impressionnant.

A l'appel métallique des crotales, soutenu par le battement étouffé du tambour, se redresse soudain le petit corps frémissant, qui, se projetant tout d'une pièce, de profil, les bras dirigés, tantôt à droite, tantôt à gauche, ployant un genou, tandis que l'autre, détendu lance la jambe en avant en un geste de pantin, reproduit la silhouette hiératique des figures de Temple. Ceci, c'est indien, de provenance sacrée, sans aucun doute, et fort beau. Ce

n'est pas ce que nous imaginions : c'est mieux, et, reconnaissants de la surprise, nous applaudissons.

Essoufflée, la petite bayadère s'arrête. Sa gorge bat sous son corselet que compriment ses mains d'enfant étoilées de joyaux. Elle sourit à nos compliments qui ont adouci l'expression de son visage, et, flattée, elle nous fait savoir qu'elle n'est pas fatiguée et qu'elle dansera pour nous avec plaisir autant que nous le désirerons.

Les modulations de l'orchestre reprennent à la façon des instruments qui s'accordent, et cette fois encore le chant nasillard y joint sa mélopée. Comme inspirée, glissant sur le sol, la danseuse s'avance de nouveau vers nous avec l'air de nous apostropher, muette toujours, bien que ses lèvres s'agitent comme pour prononcer des mots.

A partir de ce moment, ce n'est plus absolument de danse qu'il s'agit. Aussi mimes que ballerines, ces sortes de femmes excellent à choisir un thème plus ou moins intéressant

qu'elles développent selon leurs aptitudes dramatiques; et c'est ce genre d'exercice que suivent avec le plus d'intérêt les voyageurs que le charme féminin captive avant tout. Maurice Maindron, en des pages superbes, a décrit les gestes d'une bayadère fameuse, tour à tour passionnés ou sauvages. La nôtre, plus modeste, sa jeunesse l'excuse, s'est composé un scénario à sa mesure. Il n'est pas sans charme dans sa naïveté.

La voici coquette, volage, s'offrant et se refusant et par un geste d'une intention charmante et d'une ironie assez fine, tâtant le pouls à ceux qui paraissent la désirer. Et c'est à nous qu'il lui plaît de supposer ce sentiment et, pour accomplir le simulacre d'action, elle étend sur ma main et celle de mes fils, tour à tour, son fin mouchoir, ce qui bannit toute brutalité. Cela est décent et infiniment délicat. — Mais le drame s'annonce :

Il s'agit d'un jeune médecin dont elle devient amoureuse, l'ayant rencontré par hasard. Pour attirer son attention, elle s'est

blessée au poignet. Elle souffre, son corps frémit, la douleur l'accable, lui seul est capable de la soigner, aussi est-ce à lui qu'elle s'adresse : ce qui lui procurera en même temps que la guérison la joie de le voir souvent et le triomphe de s'en faire aimer.

Je ne saurais ici décrire les phases d'un sentiment qu'expriment seuls les battements de paupières et les gestes de mains. Comme aussi la trépidation des talons qui martèlent le plancher.

Finalement le médecin la guérit de sa blessure, mais l'imprudent a accru sa passion, sans le savoir, bien entendu, et lorsque pour le remercier de ses soins elle s'offre à lui, il reste indifférent et même repousse ses avances. Désespoir, sanglots de la jeune fille qui ne peut comprendre la raison d'un pareil traitement, elle que tant d'hommes ont désirée. Les épaules sursautent; la tête roule sur la poitrine, tout le corps se détend sous le poids du désespoir.

Cependant elle luttera ! Le poursuivant de ses regards, le cruel, elle lui montre ses yeux

qu'elle approche des vôtres (car n'oubliez pas que vous êtes devenu le jeune médecin), fait valoir la richesse de ses colliers, de ses bracelets.

Mais devant la froideur embarrassée du « partner », elle s'éloigne désolée, abîmée de honte d'être ainsi dédaignée, non sans vous avoir accablé de ses regards méprisants.

A ce moment l'orchestre s'exalte, gémit, hurle, et *Elle*, reprise du démon de la danse, reculant brusquement jusqu'au fond de la pièce, s'élance comme pour prendre son vol, retombe sur les mains, puis faisant, la tête en bas, quelques pas vers nous, d'un puissant coup de reins se replace debout. Ainsi s'achève la danse de la petite bayadère.

Alors, je regarde sa tête mignonne aux pommettes saillantes, aux lèvres largement fendues, et je ne puis m'empêcher d'admirer ce masque sombre où nulle émotion n'apparaît plus et qui a été pourtant, pendant une heure, joyeux comme le bonheur, douloureux comme le désespoir, et tragique comme la haine.

PONDICHÉRY

Pondichéry est une ruine, mais une ruine blonde possédée de soleil.

Plus et moins que ruinée, elle a l'air usée. Les rares indigènes qui longent ses trottoirs, foulant aux pieds les lambeaux de leur ombre portée, côtoient des murs, des portes aux arêtes amollies par le temps et les innombrables couches de peinture jaune et blanche.

L'heure est matinale et radieuse; aucun Européen ne se montre encore. Là, au long d'une muraille, gesticule la silhouette noire d'un Hindou trayant sa vache bossue au pelage roussâtre. Pour la rendre docile et provoquer la montée du lait, l'homme a placé près d'elle une peau de veau tendue

sur quatre pieds de bois; et grâce à la présence mensongère du fruit de ses entrailles, la bonne bête abandonne généreusement le suc de ses mamelles, les croyant pressées par les tendres lèvres de son nourrisson. Cette naïve rouerie de primitif dont je ne la crois pas dupe, car on n'abuse pas une mère fût-elle une petite vache zébue, est un subterfuge digne des temps bibliques, et à coup sûr aussi ancien que la ruse.

Dans l'air radieux, du fond de l'espace, un aigle, atome à peine visible, s'augmente, grandit, s'avance jusqu'à m'effleurer, puis remonte par ondes assouplies jusqu'aux plus hautes couches de l'éther : comme pour me donner une leçon d'infini.

J'ai choisi pour ma promenade un trottoir à l'ombre d'un grand mur, et, de là, je vois se découper sur le bleu du ciel les architectures de ces petits palais aux grandes portes cochères silencieuses que franchissaient jadis, couchés sur leurs palanquins, portés par quatre noirs, les nababs français, mollement

vêtus, les cheveux à peine poudrés, flottant libres de tout catogan sur leurs épaules.

Ce dix-huitième siècle en plein Extrême-Orient me fait penser à la rue Barbet-de-Jouy par une belle matinée d'été. Même calme, même silence, mêmes grands arbres s'inclinant jusque sur les trottoirs par-dessus les balcons aux balustres trapus. Heureuses rues où règnent le calme et le silence! Seules les cités anciennes en recèlent de semblables.

Malheureusement, les villes mentent avec leurs maisons comme les hommes avec leur visage, et Pondichéry n'est ni une ville ancienne, ni une ville calme.

Rasée presque complètement après les guerres de la Compagnie des Indes, qui durèrent jusqu'au début du dix-neuvième siècle, rétrocédée à la France en 1817, elle fut rebâtie à cette époque et, par chance, sur le modèle charmant des petits palais du dix-huitième siècle français. Quant au calme, s'il est dans la rue, il a déserté l'âme des habi-

tants, passionnément adonnés aux luttes politiques.

Au loin, très haut, près du soleil, flotte le drapeau de la Grande-Bretagne... C'est le consulat anglais.

La ville est bâtie face à la mer, dont elle est protégée par un parapet que longe un boulevard où débouche la place d'Armes, en face de la jetée. Au centre de cette place s'élève la statue de Dupleix, dressée sur quatre colonnes provenant du temple ruiné de Gingi. Les habitations qui bordent ce boulevard affirment la mélancolie de la cité délaissée. Aucun détail n'interrompt la monotonie de cette promenade, au pied de laquelle le flot vient battre avec la régularité d'une horloge. C'est la tristesse d'une ville maritime sans port. Le palais du gouverneur a grand caractère. Il s'élève au milieu d'un groupe de constructions qui toutes ont des allures de palais et donnent à cet immense quinconce un air de place de la Concorde. C'est ici, sur cette place, que sans doute se

réunissent vers le soir les habitants de Pondichéry. J'y reviendrai.

Mais voici que peu à peu le soleil absorbe les ombres. La lumière blanchit. Midi s'annonce; il est temps de rentrer si l'on ne veut être assommé du rayon homicide.

L'hôtel où nous sommes arrivés hier soir est une vieille demeure d'aspect seigneurial, une sorte de Trianon délabré (la meilleure auberge de la ville) avec un rez-de-chaussée frais comme une grotte, où une salle à manger modeste nous rappelle un hôtel d'artistes de Barbizon ou de Chailly. Au-dessus règne une vaste galerie que l'on peut gagner par l'extérieur, en gravissant les marches incertaines d'un ancien bel escalier au long duquel nous accueillent les corneilles promeneuses et les petits écureuils zébrés. C'est là qu'est située notre chambre. Haute de sept mètres, cette pièce déjà très vaste, serait immense si elle n'était divisée par une cloison s'élevant à mi-hauteur, laquelle nous sépare imparfaitement du reste d'un voisin dont la

présence studieuse se révèle par le bruit d'une machine à écrire et celui de fréquentes ablutions.

Il fait très chaud, ce qui nous oblige à des repos délicieux, demi-siestes nuancées de rêveries, dont l'histoire de Pondichéry nous fournit la matière. Nous la lisons en ce moment avec passion dans un livre que tout Français devrait connaître parce qu'il égale presque en intérêt les récits de la Grande-Armée : c'est l'*Histoire de la conquête des Indes*, écrite par un Anglais, le capitaine Malleson. L'auteur y fait preuve de la plus noble impartialité. Dominé surtout par son enthousiasme pour la valeur française, il raconte de la façon la plus émouvante les randonnées fabuleuses accomplies par quatre cents hommes, auprès desquels les guerriers de l'*Iliade* paraîtraient peut-être de simples archers, tantôt commandés par un héros, de Bussy, tantôt par un aventurier de génie, le célèbre Lally-Tollendal.

Brûlés du soleil, point nourris, point payés,

enfin trahis de tous ceux dont le devoir ou les traités eussent dû leur assurer l'appui, ces hommes, sous de tels chefs, accomplirent des prodiges de valeur qui, plus d'une fois, leur livrèrent la victoire.

Mais lorsque l'heure de la défaite eut sonné pour Lally-Tollendal, le général anglais, Clive, fut un vainqueur admirable. Protégeant le vaincu de son autorité, veillant sur son honneur autant que sur sa vie, il le sauva du meurtre... Mais il ne put ruiner les calomnies qui menèrent à l'échafaud son rival héroïque et infortuné. — On sait de quel supplice la France paya sa valeur, et que le bruit du glaive ébréché qui lui scia le cou en place de Grève retentit encore dans l'histoire.

Un tel livre est pour l'âme une lotion salutaire, et c'est ici, sur ce sol imprégné de notre sang, qu'il faut le lire et le commenter, parce qu'auprès des tombeaux on parle mieux des morts. . . . .

— Je voudrais avoir sous les yeux les portraits de ces trois hommes : Bussy, Dupleix,

Lally-Tollendal! En existe-t-il d'authentiques?

Si l'on en croit la tradition, un buste qui orne le salon du gouverneur serait celui de Dupleix. Il n'est pas négligeable, car il reproduit des traits non contraires à l'idée qu'on se fait de cet homme de génie : front développé dominant un nez tourné vers l'aventure, et bouche aux lèvres mamelonnées de voluptueux... Mais est-ce lui?

Tantôt, sur la place d'Armes, à l'heure du persil, il n'y avait pas foule. Une vingtaine d'indigènes en costume militaire, coiffés de la chechia, jouaient... tous les airs que l'on joue sur les places d'Armes. Je ne pense pas que ce fût de la musique. Impassible sur son piédestal, Dupleix regardait la mer au delà de la jetée où s'amasse l'écume des flots gris de l'océan Indien, avec toute l'éloquence de l'immobilité. Face à l'immensité, la statue devient sublime.

Heureux donc les sculpteurs qui ont pour auxiliaire l'Espace!

Les pousse-pousse vont au pas de leurs pousseurs; les poussés sont graves et se saluent avec cérémonie quand ils se contre-passent. Aucun fonctionnaire, aucun étranger de marque ne se hasarderait à pied, par crainte de se déconsidérer. C'est la province avec trente-neuf degrés de chaleur à l'ombre, en décembre.

Outre la statue du génial trafiquant qui fut nabab indien, marquis français et finalement un pauvre, un grand monument à l'allure antique, mais qui ne date que de la Restauration, fournit une fontaine à la place d'Armes où les indigènes viennent puiser.

Quelques troupes de jeunes « topas » essayent de se donner le goût du tennis et du football; mais, comme ils gardent entre les jambes, en guise de pantalon, une sorte de loque blanche flottante, leurs mouvements entravés, gênés, manquent de la précision et de la légèreté nécessaires à ce jeu.

Topas est le nom des métis qui composent une assez grande partie de la population, et

naturellement, ne jouissent pas en toute fraternité du commerce des blancs purs. Ce sont en général de beaux hommes, grands, bruns et pâles, avec des yeux bleus.

Il y a aussi des parias à Pondichéry. On les devine à leur peau grise et terne. Tout en eux est misérable. Leur mine est humble, leur salut courbé. C'est à eux que sont confiées les besognes furtives ou rebutantes. Fréquemment borgnes ou estropiés d'un doigt, ils font peine à voir. Nos mendiants vêtus nous font plus d'honneur.

A chaque pas, on marche dans le passé héroïque de Pondichéry. Les rues de Villenour, de Bussy, de Dupleix, de Lally-Tollendal éveillent des souvenirs lointains, trop lointains pour nous, ingrats et étourdis que nous sommes!

Je croyais ne devoir rester à Pondichéry que trois jours, et me voilà déballant mes toiles et mes couleurs. A Madura, transgressant la loi des bungalows qui n'y permet le séjour que de trois nuits, j'ai pu, en moins de

quinze jours, ébaucher quelques silhouettes...

Je ne laisserai certes pas s'éteindre, sans essayer d'en fixer le souvenir, les lueurs de cette féerie véridique au milieu de laquelle je vis depuis mon arrivée dans l'Inde, puisque sans enfreindre aucun règlement, j'ai toute liberté de prolonger mon séjour. Ici enfin, il me sera doux de vivre un peu en France après m'être promené plus d'un mois sous le regard effaré des sombres Hindous.

Il est moins mystérieux ici, d'ailleurs, l'indigène. Sa structure même diffère de celle de ses frères anglais; il est plus râblé, il a parfois de gros mollets, des biceps, et il se dandine en marchant comme les troupiers français. Sa mine est plus éveillée. Mystère des contingences qu'il est difficile de pénétrer! Travaille-t-il plus que le natif des possessions anglaises? Sa mentalité est-elle plus excitée au contact de la nôtre? Lui parle-t-on davantage? Je ne sais, mais c'est un fait que l'indigène pondichérien est un autre homme que l'Hindou anglais. Quant aux

femmes, moins hiératiques qu'à Trichinopoli, à Madura ou à Tanjore, je les surprends sensibles à l'attention du passant. Certes, l'esthétique en souffre; mais cela repose. — Pour modèles on m'a amené deux jeunes filles et les voici dans la chambre qui me sert d'atelier. Plaquées contre la muraille comme deux oiseaux effarouchés, elles semblent guetter une issue pour fuir. Incertaines de ce que je veux faire d'elles, leurs yeux suivent mes mouvements. La vue de ma palette et de mes pinceaux les inquiète, et lorsque je m'approche pour modifier un pli de leurs draperies, elles portent les mains en avant comme pour se préserver d'un danger. Elles ne sont pas belles, quoique très jeunes. De plus, ayant cru devoir en mon honneur s'attifer d'étoffes neuves, naturellement un peu apprêtées, leur aspect est celui de momies enveloppées de papier rose. Au bout d'une heure, les sentant lasses d'une immobilité qui les déforme, je suis bien forcé de leur ouvrir la porte; sans regret d'ailleurs.

Elles s'y engouffrent et disparaissent. Au loin je les entends piailler comme des corneilles. Mes souvenirs et mes croquis pris dans la rue me serviront mieux que leur réalité sans caractère.

Une petite compagne vient s'ajouter à notre colonie.

Elle est toute menue, car elle tient dans les deux mains jointes de mon fils qui l'a payée une roupie. Elle penche la tête avec douceur tandis que je flatte sa petite main au pouce trop court. Ses yeux ronds que ne sépare pas assez la racine du nez, me regardent. L'offre d'une banane la surprend, mais vite, trop vite, elle s'en saisit et s'en va la déchiqueter à l'écart, sur le dos d'un fauteuil, lançant par-dessus l'épaule des regards inquiets, craignant sans doute d'être poursuivie. Et dans son émoi, je l'admire... si expressive. Elle a les gestes épouvantés des personnages de premier plan dans les tableaux de Delacroix.

La voici sur le balcon d'où elle a l'air de

nous narguer, mais l'appât d'une nouvelle banane nous la rend, et elle se laisse caresser, suivant mélancoliquement le trajet de mon pouce sur le dos de sa main. Sa main? Oui, une main, qui, même, n'est pas sans charme; les ongles en sont bien formés et les doigts relèvent du bout : c'est une rêveuse. Et « quelle ligne de chance! Quelle inconcevable ligne de cœur! » Pauvre petite! Presque une femme...

Trente-trois sous; ce n'est pas cher.

Elle a des repos étranges que suivent aussitôt de brusques envolées vers la moustiquaire où elle se balance la tête en bas à nous donner envie d'en faire autant.

Je voulais la baptiser d'un nom de déesse hindoue, mais, outre qu'il eût été fort long à prononcer, il y avait à craindre des froissements et celui de Rébecca s'est imposé. Rébecca sera de tous les voyages.

Il est cinq heures, et en attendant la nuit, nous sortons et longeons les bazars de la ville indigène. Les maisons y sont décorées

de peintures linéaires comme à Pompéi.

Par les portes entr'ouvertes, des patios nous apparaissent, où se meut une vie intime, dans des décors charmants. C'est fête aujourd'hui pour les petits enfants, et de toutes les portes ils sortent déguisés, en dansant sous l'œil réjoui des mères. Ces oripeaux les mettent en joie et leur suggèrent les mêmes folies qui égayent si fort nos petits à nous.

Trois jeunes femmes enveloppées de draperies tissées d'or nous croisent; elles sont jolies et on les devine très menues sous les plis métalliques de leur enveloppe somptueuse.

Krishna.

A la veille de notre départ, le gouverneur général, touché de mon regret de n'avoir pu voir les bayadères du temple de Vilnour à

leur avantage (car un premier essai fut négatif), nous a conviés au plaisir de contempler et d'apprécier la belle Krishna, la plus célèbre de toutes.

Nous voici donc à Vilnour devant la porte du sanctuaire où confusément se devine un dieu doré sur la panse duquel la lueur d'une petite lampe met une paillette d'or.

Le gouverneur et sa cour (pourquoi pas?), vêtus de blanc et coiffés d'un casque colonial, qui diffère de celui des Anglais en ce qu'il est plus laid, s'asseoient sur un côté, et je prends place en face d'eux. A notre suite, sont entrés tous les habitants de Vilnour sans doute, car la muraille d'épaules, de jambes au-dessus desquelles ondoient des têtes aux yeux de curiosité me paraît bien épaisse. Là encore, nichés tout contre les genoux du père, je vois d'adorables enfants nus et soyeux comme de beaux fruits que l'on vient de cueillir. Des petites filles, déjà fort bijoutées, aux chignons ornés de fleurs jaunes, font tout ce qu'elles peuvent pour se faire admirer.

Petites boutures de bayadères, dont la fonction principale, après celle de danser pour la joie du dieu, sera, plus tard, d'engendrer en son honneur autant de danseuses qu'il en pourrait souhaiter, à l'exclusion de tout danseur, car bayadère n'a pas de masculin. Mais il peut naître des fils? Alors, ils seront consacrés musiciens du temple, et feront danser leurs mères et leurs compagnes.

Il est entendu qu'aux Indes une femme de vingt-cinq ans est vieille; cependant Krishna est une jolie fille, dont les connaisseurs, il est vrai, déplorent la trop grande maturité, mais qui, grâce à ses vingt et un ans, ne justifie en aucune façon l'épithète de trop âgée; elle est un peu grasse, voilà tout. C'est un premier sujet, on le devinerait à sa tenue pleine d'assurance. Elle pourrait venir d'Espagne, de Montmartre ou d'ailleurs, mais son profil avancé, son crâne peu élevé et rejeté en arrière la font Hindoue. De ses beaux yeux très fendus et que borde une forte ligne noire, elle semble dénombrer la foule, et je suis per-

suadé qu'en elle-même elle nous raille. C'est la vraie danseuse sacrée à laquelle ne saurait prétendre aucun sahib étranger. Krishna est une femme cossue, très indépendante, qui gagne beaucoup d'argent à danser à Madras ou ailleurs, dans des cérémonies, chez des personnages importants qui la paient très cher. Ses bijoux, fort beaux, sont pourtant discrets, à la française, comme aussi les teintes rose pâle et bleu pâle de ses pantalons, et de son pagne qui s'étale au-dessous de son ventre en queue de paon. Je l'eusse voulue plus brutalement Indienne. Il me semble qu'elle ne s'est pas assez *habillée* pour nous. Impatiemment, elle attend le moment de se produire.

Pour l'instant, une petite sauterelle assez gentille, encore très jeune (douze ans environ), et qui doit être fort appréciée déjà, talonne le plancher, chante en sautant, bref, remplit son office de petite bayadère future. Derrière elle, un grand diable beugle et mugit, en agitant ses crotales; il paraît que

c'est son père. Son zèle ne m'étonne plus, et je lui pardonne ses mugissements.

Mais c'est au tour de Krishna, et la voici qui bondit et glisse vers nous. J'ai dit quelque part que ces femmes étaient aussi mimes que danseuses. L'Hindou adore le jeu de ces traits, qui expriment tour à tour l'impudeur de l'offrande et le refus insolent des faveurs implorées. Il peut absorber cette excitation pendant huit heures d'affilée, toute une nuit, sans qu'un seul moment la fatigue abaisse sa paupière. Plus extérieurs, nous sommes gênés par cette pantomime, devant laquelle nous nous sentons désarmés. Confus de cette savante impudeur, nous supportons mal ces dédains immérités et ces regards insolents.

Résultat visible : sous le casque en moelle de sureau, nous faisons assez triste figure et pénétrés de notre ridicule nous restons froids.

Mais Krishna ne se décourage pas; elle a imaginé un thème qu'elle développe, auquel

nous ne comprenons pas grand'chose, si ce n'est qu'un être imaginaire l'a souhaitée, aimée, puis dédaignée, et qu'elle nous fait supporter le poids de son dépit.

La foule, autour de nous, exulte. J'imagine que la présence du gouverneur contient ses élans; c'est dommage, j'aimerais voir ces étranges spectateurs exprimer à leur aise leur joie, dût-elle être gênante.

Mais voici qu'au fond du sanctuaire, l'abdomen doré de l'idole reflète l'or rougi du couchant. C'est qu'il se fait tard; et le landau du gouverneur nous ramène à l'hôtel.

Juste à ce moment, le gong nous appelle à table pour notre dernier repas à Pondichéry.

Sous le rayon de la lampe se modèlent fortement les traits de nos convives de ces derniers vingt jours. Ils me paraissent plus accentués ce soir. Est-ce parce que, sur le point de les quitter, je les regarde davantage? Comme à la veille d'un départ, toutes les paroles sont des paroles d'adieu.

Il nous vient quelque mélancolie à penser que la lumière de cette lampe, demain soir, ne situera plus nos visages au milieu des leurs, et que nous ne serons plus, pour ce petit cénacle, que des gens dont on parlera quelquefois.

HYDERHABAD EN FÊTE

Depuis plusieurs jours, Hyderhabad est en fête, et c'est aujourd'hui, quatrième jour de la lune, qu'aura lieu le défilé des troupes du Nizam, qui précède de trois jours la grande procession en l'honneur des petits-fils de Mahomet, Hussein et Hassan. Hindous et Musulmans se trouvant en nombre égal dans cette ville ont réuni leurs deux fêtes en une seule. C'est pourquoi nous retrouverons dans la grande procession musulmane plus d'un élément de la grande parade hindoue.

Le ciel, si limpide, est jusqu'à une grande hauteur constellé de cerfs-volants. Les flûtes

et les tambours, de toutes les rues, envoient des bouffées de sons.

Entre les deux hautes murailles peintes en jaune citron, et percées de boutiques aux draperies multicolores, qui forment sa rue principale, ce n'est que processions, allées et venues d'êtres paradoxaux au milieu desquels se joue le soleil. Les vêtements sombres de notre Nord repoussent les rayons du soleil ou plutôt les absorbent, et si bien, que ce sont des rayons perdus. Ici les étoffes, les ors, les bijoux, les petits miroirs, cousus sur les vêtements, les happent, s'en échauffent et, quintuplés, les renvoient au maître de la lumière qui a tôt fait d'en cribler à nouveau cette humanité qu'ils parent avec tant de richesse.

Du milieu de la foule s'élancent parfois des êtres nus aux membres peints et dorés que l'on dirait des tisons jaillis d'un brasier invisible. Étranges personnages, pantins humains, magnifiques et ridicules et un peu terribles, car leur tête ornée de poils

posticles évoque l'effroi de quelque bête fabuleuse. L'or répandu sur leurs membres les déifie; pas assez cependant, pour que le jeu des muscles ne trahisse parfois le pénible travail des ans. A leurs bras ils nouent des touffes de plumes de paon.

Ils luttent d'adresse les uns avec les autres et, mêlant à leurs jeux des enfants dorés et peints comme eux, ils forment au-dessus de la foule des pyramides dont le sommet s'engrave en plein ciel bleu. Ce sont les tigres. Ces hommes, en souvenir de l'assistance que les tigres, les paons et les singes offrirent aux petits-fils de Mahomet pendant leur retraite au désert (?), se travestissent de la sorte pour se livrer à leurs acrobaties.

Des éléphants à la trompe décorée d'arabesques d'or ou d'argent, passent comme des navires entre nous et le soleil, projetant sur la foule de grandes taches d'ombre.

Il faut faire place à un Baal[1] de drap rouge

1. Sorte de voiture toiturée en dôme et attelée de deux zébus.

frangé de vert que deux bœufs blancs caparaçonnés de même traînent lentement en inclinant leur front chargé de guirlandes de verroterie. Sur le devant, trône nonchalamment une belle personne vêtue de caleçons de satin orange que sillonne la coulée froide des broderies d'argent. Son corselet est de même étoffe et le tout est glacé du vert aigu de la mousseline pailletée qui forme sa tunique. Sa tête est belle dont les prunelles nous regardent en glissant de côté jusqu'à la limite des paupières peintes comme celles des idoles. Son teint est clair, et ses bras dont elle écrase la chair contre une de ses jambes repliée, sont dignes de Parvati elle-même. Rien de beau comme ces chairs pâles et opaques, qui, reflétant peu, gardent l'intégrité des contours.

Que de foules dans cette foule. Je me heurte à un cortège de petites filles coiffées de vastes perruques et affublées de vêtements sombres, portant un flambeau : spectrales comme des Érinnyes. De tous les

points accourent des porteuses de paniers immenses recélant sous leur enveloppe de vermillon des friandises. Des cavaliers enturbannés de vert circulent montés sur des bidets rosâtres, des Arabes au profil de faucons, fuselés dans leurs lévites de drap noir, vert ou jaune, que gonfle, sur le ventre, une ceinture garnie de poignards gainés d'argent ciselé, fendent la foule en laissant derrière eux flotter leurs manches déboutonnées.

Les mendiants, aveugles ou voyants, mâles ou femelles, vous assaillent comme des guêpes : on voudrait les abattre d'un coup de bâton. Entre tous, les femmes en haillons sont les plus terribles; on les refoulerait cruellement si un tendre enfant que deux mains expertes vous opposent, ne venait changer votre fureur en tentation de l'embrasser ou de mettre au moins dans sa petite main une minime obole que ses doigts serrent mal et qui tombe à terre. Mais tout aussitôt la mère la ramasse et recommence à crier sa misère et sa faim.

Puis, dans cette foule des foules, il y a nous, regrettant de n'avoir pas assez d'yeux pour enregistrer la multiplicité des spectacles qui sollicitent nos sens. Les nôtres n'y suffisent pas.

Des bruits de crotales et de flûte! C'est dans un carrefour une danseuse au visage peint en jaune. A son cou, à ses bras, à ses pieds brillent les éternels joyaux d'or et d'argent, et sur sa tête les perles imitées et les plaques d'or, descendant au long de ses joues de fantôme, enserrent ses cheveux. Un réseau formé de losanges dorés aussi, mais d'un reflet de métal faux, emprisonne, sur ses hanches, ses caleçons et ses draperies couleur de sang séché. Sa voix flûtée accompagne et scande ses pas. Sa voix flûtée de jeune fille. Et pourtant cette danseuse étrange, cette Salammbô macabre, est un jeune homme, un musulman. Comme les tigres, il danse pour l'accomplissement d'un vœu en l'honneur des enfants de Mahomet.

Nous allons donc assister à la procession

du Langar, ainsi nommée parce qu'elle commence dans la Cour du ministère (le Langar), d'où elle se répandra dans la ville. C'est, au fond, une cérémonie guerrière où se déploient l'armée du Nizam, sous les yeux du ministre d'État Pershad Bahadour, jeune Rajah affable et accueillant qu'assiste de sa présence le gouverneur d'Hyderhabad, représentant anglais du Gouvernement britannique.

Quatre places nous attendent dans une loge voisine de celle du Ministre.

Notre voiture a peine à couper au milieu de cette foule ou plutôt de ce champ de turbans aux couleurs joyeuses. Nos laquais aux jambes nues et coiffures énormes nous assourdissent des cris qu'ils jettent aux passants pour les sommer de nous livrer passage.

Sur le toit des maisons, en plein ciel, des groupes que l'on croirait prêtés par Véronèse et Tiépolo, se tiennent debout ou assis, tandis qu'au-dessous d'eux, à même

les murs de couleur citron, de larges fenêtres mi-closes laissent entrevoir des visages de femmes aux grands yeux peints, émergeant d'une ombre fastueuse où se devine la splendeur des soies brodées et des voiles étoilés.

Les femmes d'Hyderhabad sont voilées à la musulmane, mais voilées de mousselines de mille couleurs.

Nous voici enfin dans la cour du ministère et installés dans la loge. Nous attendons, anxieux, le signal du spectacle.

Un coup de canon et la musique du Nizam flonflonne à la façon de toutes les musiques militaires.

— Un escadron de gardes à cheval partage la foule en deux et s'efforce de créer un passage pour le défilé qui s'avance. Il y a quelque peine; cependant il n'est que temps de se ranger, car voici venir une masse rouge, sorte d'îlot monstrueux qui se dandine sous un immense suaire écarlate. Au sommet d'une sorte de petit cabriolet à capote renversée, qui le surmonte, surgit un person-

nage vêtu de noir sous un turban blanc. C'est le chef de la police. Il commence le défilé. Après lui, voici qu'un autre escadron annonce un second éléphant. Celui-ci, doré des pieds à la tête, est coiffé d'une chape de velours vert frangé d'argent qui descend en pointe jusqu'à sa trompe impatiente et irritée, laquelle se balance en tout sens, inquiétante comme un serpent. Des disques d'or déforment son front, et ses défenses tronquées sont annelées de bronze. D'argent est la tourelle, où trône un rajah en lévite de brocart jaune pâle; c'est d'argent encore qu'est brodé son caparaçon de velours vert qui balaye la terre, soulevant autour de lui une poussière dont le soleil fait un nuage d'or pourpre. A son cou se meut une orfèvrerie à triple rang, et autour de ses larges pieds sonnent des bracelets, d'argent toujours, tandis qu'à ses flancs oscillent les sonnettes d'airain avertissant les humbles piétons de la force qui passe. Au faîte de ce monument, au sommet du crâne, entre les deux écrans des

formidables oreilles du monstre, se tient le *cornac*, à califourchon, brandissant d'une main dans un geste rituel, de gauche à droite, un grand chasse-mouches en crins de cheval, et de l'autre tenant ferme la pointe de fer dans la blessure que porte l'animal derrière l'oreille.

« Artaxerxès!!! »

***

Mais voici dans le brouillard lumineux que soulèvent les pas des éléphants, des chevaux livrés à toute la fantaisie du mouvement. Ils sont nombreux, et semblent piétiner un brasier. Tous frémissent sous un cavalier, rose pâle, vert, jaune amadou, cramoisi, assis sur sa selle de drap d'or ou d'argent, de satin ou de velours, et certains, comme excédés du masque bizarre qui leur couvre le chanfrein, faisant des naseaux un bec, passent crispés en des élans de chimères.

Tous bondissants, les jarrets ployés, le poitrail provoquant, étincelant de joyaux, d'où jaillit la courbe du cou affirmée par le trait fin de leurs crins rasés, frappent l'air de leurs jambes soyeuses aux sabots dorés, tandis que leurs têtes orgueilleuses ondulent avec majesté, le front paré de bandeaux de perles et de médailles d'argent pendant au long des joues, mêlés aux crins nattés de soies de couleur. Dans un bond, cabrés comme les chevaux de Phœbus, presque debout, le cou renflé, ils s'envolent au delà de nos regards.

A leur suite, seul, sur la piste incandescente, au pas contenu et précieux de son cheval de neige, un élégant vieillard passe, somptueusement vêtu de soie blanche, pressant, de sa botte de satin à la semelle brodée d'or, les flancs agités du jeune animal. Celui-ci, importuné de la lenteur qui lui est imposée tantôt enfouit sa tête dans ses crins nattés de soie violette, tantôt la rejette sur la poitrine de son cavalier, comme fait un

enfant volontaire que l'on veut contraindre.

En arrière, près de la croupe nacrée, se confondant avec les crins d'une queue qui s'évase jusqu'au sol, un serviteur vêtu de mousseline blanche, étend au-dessus de son maître l'ombre vigoureuse d'un parasol de velours cramoisi.

D'autres, d'autres encore aussi tumultueux apparaissent à leur tour, joyaux que la lumière, que le jeu des muscles, que l'adresse de ceux qui tiennent entre leurs jambes, cette merveille d'art : « *un cheval* », contribuent à mettre en valeur.

Un cheval monté sera toujours un des plus beaux spectacles qui se puissent voir : le plus noble à coup sûr, celui de la volonté imposant l'obéissance.

Il n'est pas d'allégorie plus complète de la Puissance.

C'est aussi la plus harmonieuse des combinaisons linéaires parce qu'il réunit dans une même synthèse du mouvement l'horizontale et la perpendiculaire : cause, en secret

pressentie, de notre joie devant les beaux horizons que chevauchent les cathédrales, ou la surprise d'un cavalier triomphant, impassible, de sa mouvante monture. Napoléon, épris du grandiose, savait ce qu'il faisait en demandant à David de le peindre « calme sur un cheval fougueux ». Ce n'est jamais par hasard que les choses sont belles.

*
* *

Mais place aux bataillons arabes des fantassins mercenaires! Il semblerait qu'un génie soit allé les reprendre au passé. Ils n'ont rien de moderne, ces soldats portant sur leurs épaules des fusils longs comme des lances, aux crosses incrustées d'argent et d'ivoire. Leur marche est une danse qu'accompagnent sur trois notes les sons des tambours, deux graves et une aiguë. A leur tête, dansant comme eux, le sabre à l'épaule, quatre capitaines miment le combat. Brandissant leurs armes, ils se cherchent ou se

dérobent, attaquant leur colonne, ils l'obligent à reculer. Celle-ci à son tour les force à avancer. Les sabres évoluent, étincelants, autour des épaules et l'on s'attend, à chaque minute à recevoir sur les genoux la tête ensanglantée d'un adversaire. Comme en un ballet, le rythme est rigoureusement suivi. Il y a là une science si profonde du geste gradué jusqu'à la possibilité des bonds les plus prodigieux, qu'on reste confondu d'une subtilité qui s'égale à un art. — Les danses guerrières grecques! les voilà. Et certainement peu modifiées.

Tout de suite après ces étonnants danseurs arrivent des chameaux lents et caparaçonnés de rouge, dont le dos sinueux supporte deux hommes vêtus de noir et coiffés d'étoffes rayées; vieilles soies aux tons apaisés, véritables diadèmes pour ces mages sans étoile.

Puis voici d'autres éléphants autour desquels flottent de grands étendards, puis encore d'autres cavaliers; enfin pendant cinq heures

défilent ainsi trente mille hommes et trois cents éléphants.

Mais le ciel rougit des derniers feux du soleil. Tout en haut le zénith a pâli et, brusquement, la nuit qu'annonçaient les étoiles a posé son silence sur la foule et éteint l'apothéose.

La fête de jour est terminée.

LA DEMEURE D'UN AMI

Mon ami Seth-Chandmall, le banquier, habite dans Hyderhabad une rue aux murailles toutes jaunes, au long desquelles pendent, accrochées comme des nids d'hirondelles, de grosses fenêtres saillantes, très sculptées, très vermoulues et toiturées en forme de baals, d'Aodahs. Tout au bout de cette rue, dans la perspective, on entrevoit des démolitions en vue d'agrandissements entrepris sous le prétexte d'assainir la ville.

Hyderhabad est donc destinée à disparaître, elle aussi, au nom du bien public. Dieu veuille que ses habitants ne s'en repentent pas parce qu'alors il ne sera plus temps de refaire petit ce qui est devenu trop

grand, et, surtout, de recommencer les délicieuses façades qui illustrent le mystère des petites rues indiennes.

Pour le moment, ce lieu-ci est encore intact. Il n'y passe que fort peu de monde : un Hindou, une vache sacrée cherchant où se coucher à l'ombre, un éléphant obèse cheminant du pas pressé et pourtant mesuré, d'un vieil employé allant à ses affaires.

En constatant l'intelligence avérée de ces animaux qui font penser à l'homme, je me demande pourquoi nous sommes si fiers de notre humanité. Elle est peut-être fort peu de chose si l'on considère la quantité de gens qui ne marchent sur deux pieds que par hasard de naissance; et il me semble bien que ce qui nous consacre humains c'est la pensée, laquelle invente le geste, évocateur de la forme[1]. Il est donc tout naturel que l'animal prenne des airs d'homme toutes les fois qu'il lui naît une pensée qui l'égale à nous.

1. Ne voyons-nous pas tous les jours des acteurs au nez retroussé reproduire le masque de Napoléon, le plus aquilin de tous?

On cite beaucoup de gens qui étiolent dans leur sous-sol ou au fond de leur jardinet (il en est qui séquestrent des biches à un cinquième étage), de jeunes tigres, des oursons, des lions (qui en deviennent aveugles); mais on ne nomme personne ayant offert l'hospitalité à un éléphant. Certes, je comprends qu'à la longue l'intimité avec une si grosse bête puisse devenir gênante, mais on ne doit pas s'ennuyer avec lui. Au fond, si on ne l'accueille pas dans les ménageries de famille, c'est parce qu'on le sait capable de fantaisies, qu'il a trop d'idées, en un mot qu'il est trop humain : nous n'aimons pas que nos inférieurs soient nos égaux.

Je vais voir souvent mon ami le banquier : d'abord pour échanger des livres sterling contre des roupies, et ensuite jouir de son aimable compagnie. Rien n'égale son urbanité ni, je dois le dire, son étonnement devant le portrait que je fais de lui. Je le sens très touché de mon désir de lui être agréable, mais béant devant mon obstination à lui mettre

des ombres, si modestes qu'elles soient, à l'endroit où le jour ne frappe pas sa face un peu sillonnée.

Nous causons, et il me dit qu'il regrette la raideur que les Anglais apportent dans leurs relations avec les natives. Il souhaiterait plus de rapprochement. Mais comment faire? La vie d'un Hindou est barricadée. Son intérieur est invisible. Nul ne doit voir sa femme, ses femmes, et il lui est interdit par sa religion, sous peine d'être honni et rejeté de sa caste, de manger en présence d'un chrétien.

Bien plus, entre eux-mêmes, les distinctions existent à un tel point, qu'un Brahmine ne saurait prendre ses repas avec un Kshatrya, ni celui-ci avec un marchand, etc., jusqu'au bas de l'échelle des castes. Il n'y a donc pas de liaison possible, puisque pas de communion sous aucune espèce; on le lui démontre, et il s'en désole, mais convient que l'obstacle est infranchissable.

Cependant cet homme aimable a trouvé

un moyen de nous donner le plaisir d'être reçu par lui à dîner. Très galamment il a résolu le problème.

*
* *

Or donc, il y a de cela trois jours, c'était avant la fête du Langar; vers huit heures du soir, notre voiture nous descend parés à la porte de notre hôte. Un serviteur, nous faisant signe de le suivre, nous conduit tout d'abord sur une terrasse, d'où il nous attire vers un petit escalier dont les degrés escarpés (ils sont tous ainsi) épuisent nos forces. Sur un palier s'ouvrent des galeries, au bout desquelles paraissent et disparaissent des femmes voilées dont le seul œil visible dit toute la curiosité envers les étrangers. Femme, femmes, servantes, filles de notre hôte? On ne sait. En tout cas, elles nous révèlent le mouvement autour de notre présence d'un monde dissimulé. Nouvel escalier aussi escarpé que l'autre, mais aboutissant à la terrasse, enfin! où nous attend Seth-Chandmall,

la barbe correctement hérissée à la mode radjpoute et coiffé de son plus beau turban, d'où dépassent les lobes de ses oreilles ornées d'anneaux d'or. Autour de lui ses invités : Sirdar Premsin, bel homme au profil de Jupiter, haut officier du Nizam, puis Nandlal-Sill, ministre des finances du souverain, petit homme tout rond, type de Marseillais et natif du Bengale; enfin le neveu du maître de la maison, délicieux jeune homme brun, aux yeux de gazelle, très soigneusement coiffé d'un volumineux turban rose, vêtu d'une lévite de cachemire vert semé de fleurettes, et très fier d'une jeune moustache relevée en accroche-cœur. — Des femmes se tiennent nonchalantes, appuyées au mur. Ce sont les danseuses dont tout à l'heure nous aurons à apprécier le talent. Beauté nulle.

Nos hôtes s'asseoient en face de nous. Je les préférerais accroupis. Ils ne savent pas s'asseoir ces gens. Seth-Chandmall nous présente ses deux filles, deux enfants brunes vêtues à l'indienne avec, sur la tête, une

toque de velours rouge brodé d'or. L'une nous dévisage sévèrement et l'autre nous sourit. Il peut encore les montrer, elles n'ont que sept et dix ans.

Au-dessus de nos têtes, la nuit s'est étendue somptueuse et aucun bruit ne trouble le silence de la rue.

Naturellement la conversation a quelque peine à s'établir. On compare avec civilité les mœurs hindoues aux habitudes françaises. Nous sommes interrogés avec hésitation sur la réalité du Président de la République et ils nous questionnent sur ce qu'il nous reste de la noblesse française. La survie de notre aristocratie les intéresse et les étonne. On devine que la question de richesse et de rang les passionne. Je leur apprends que des princes français sont venus dans l'Inde pour assister aux noces d'un prince indien, le Maharadja de C... Alors leurs yeux s'ouvrent très grands et une douceur semble y descendre. Cependant tout cela ne se lie pas; au fond de nos pensées, il y

a le dîner. Comment va-t-il se passer?

Cela, nous allons le savoir, car voici un serviteur, qu'aucune livrée ne distingue, qui vient annoncer que le repas est servi. Nous nous asseyons tous quatre, Mme B..., mes deux fils et moi, autour d'une table étincelante de cristaux et de lumières, et nos hôtes prennent place un peu en arrière de nous. C'est bien ce que je pensais : ils vont seulement nous regarder manger. Des figures s'encadrent dans les portes. Je les reconnais pour être celles du chauffeur, de notre cocher, d'un certain jeune secrétaire. Pourquoi sont-ils là? On ne sait.

Un copieux potage nous est d'abord servi, puis survient un plat dont il m'a été difficile de définir la composition; très épicé, il avait la saveur du poisson. Puis d'autres mets encore, interminablement. Notre hôte a sans doute entendu dire que les Français mangent beaucoup, et il a tenu à contenter la voracité qu'il nous suppose. « Aimez-vous ces plats? » me demande le serviteur qui est sûrement

Goanais (comme tous les cuisiniers hindous) et n'en est certes pas à son premier repas d'étrangers. Prudemment, je réponds : « *Ils sont intéressants.* » Il m'est impossible de dire mieux ni plus! Par exemple, les vins excellents méritent toutes les louanges et nous ne les leur ménageons pas.

Cependant les invités disparaissent un à un; pourquoi? Nous restons impassibles, nous le sommes d'ailleurs depuis le commencement du repas, exagérant même l'aisance de nos attitudes, parlant avec des sourires de tout et de rien. L'aimable Chandmall, pressentant une question, s'empresse de nous dire que ses hôtes et lui sollicitent la permission d'aller se repaître à leur tour. C'est alors que, lui parti, la curiosité des subalternes se satisfait à l'aise. Ah! ils n'y mettent aucune discrétion. Il a dû en venir de la rue, car ils sont bien maintenant quarante à nous dévisager.

Nous envieraient-ils par hasard les mets compliqués de cet interminable repas? En

tout cas, pour couper court à toute familiarité, nous affectons la dignité de Louis XVI mangeant son poulet au sein de la Convention. Au fond nous nous trouvons comiques; nous pourrions même, si cela se prolongeait, devenir ridicules. Mais le jeune neveu envoyé par son oncle arrive à temps nous prier de venir les voir manger à notre tour, ajoutant que nous leur ferons beaucoup d'honneur.

Quittant donc notre table, nous le suivons sur une troisième terrasse d'où, par la porte ouverte, nous apercevons accroupis sur le sol, le dos au mur, nos quatre amis ayant devant eux chacun pour soi une petite table chargée de gobelets et de bols en argent et un gros cierge pour les éclairer, posé dans un chandelier à terre. Ils mangent avec les doigts. les plongeant tantôt dans un gobelet, tantôt dans un autre. Le Ministre des Finances a retiré son turban et paraît fort joyeux. Ceci est inattendu et les quatre dîneurs s'égayent de notre surprise.

Et ils mangent devant nous; quoi? — du riz, des piments doux, puis des friandises. C'est peu pour des gaillards aussi bien portants. Ils mangent devant nous, mais il est à remarquer que nous ne sommes qu'au seuil de leur salle à manger. Donc aucune dérogation aux lois hindoues. — Poussant cependant leur délicate attention jusqu'au désir de partager au moins la boisson avec nous, ils nous offrent une liqueur qui s'apparente aux chartreuses et autres génepys des Alpes. Nous communions donc enfin, et la conversation s'en ressent, car l'entrain les gagne, ces gens mélancoliques, et je ne serais pas étonné qu'en leur langue ils dissent mille folies, ce que semblent affirmer derrière eux, avec de grands gestes, leurs ombres caricaturales.



Après le souper, les danseuses. Elles ne sont ni jeunes ni jolies, et Chandmall s'en excuse, en disant que celles qu'il comptait

nous offrir étaient engagées autre part.

Au milieu d'un salon décoré dans le genre de nos cafés turcs, meublé de sièges dont les dossiers sont des miroirs gravés ou soufflés, écroulées sur leurs talons, elles entament un chant assez monotone qu'elles accompagnent de nombreux gestes de la main. En voici une qui se lève et toujours chantant, mime une action. Il me semble comprendre qu'elle tisse une étoffe. Le geste est juste, les mains sont agiles. Le tissu se forme, se déroule et... ce n'est pas cela du tout. « Elle vient de lancer un cerf-volant (les gens du Nizam raffolent de ce divertissement) et elle tire sur la corde pour activer l'ascension de l'engin ». Je suis confus de mon erreur; mais, franchement, c'était à s'y tromper. Une autre se lève, une autre encore (elles sont quatre), qui font le geste de puiser de l'eau. Mais je préfère penser à autre chose, je n'aurais qu'à me tromper encore.

Nos compagnons, eux, suivent ardemment cette pantomime pour eux pleine d'intérêt,

autant, certes, que pour nous un drame parlé. Après tout, pourquoi pas? Ces gens sont peut-être plus artistes que nous. Le signe leur suffit, l'imagination fait le reste. En tout cas, ils sont certainement très musiciens, et le phonographe qui succède aux danseuses m'en fournirait la preuve au besoin par la multitude de mélodies qu'il débite. La musique agit fortement sur les nerfs de ce peuple aux sentiments concentrés.

Aussi la production musicale hindoue est paraît-il, immense; il y a des écoles fameuses, et les œuvres en sont aussi variées que nombreuses. Ce sont des mélodies, des enroulements s'adaptant aux heures du jour, aux mois de l'année; il y en a de consacrées au fin matin, au jour, aux feux de midi, au déclin du soir et aux mystères des nuits. Telle composée pour le jour ne peut se chanter la nuit. Elles sont pour ainsi dire rituelles. Il y a le chant de la vierge et du guerrier, et presque toutes (je dois l'avouer) m'ont paru émouvantes. Le mode est le plus souvent

mineur, dans un rythme qui s'accélère tout d'un coup ou se ralentit langoureusement...

Je n'ai pas parlé de la décoration de la salle où quatre heures de musique phonographiée et de danses des mains nous ont immobilisés. Elle est inouïe. Œuvre d'un artiste persan, on la dirait conçue et exécutée par un peintre aveugle. On y voit des soleils noirs et des étoiles sombres dardant sur des nuages blancs leurs rayons obscurs.

La réception ayant pris fin, nous descendons les petits escaliers aux marches trop hautes, et accompagnés par notre ami et ses invités, nous regagnons notre voiture, non sans avoir été salués de sons mal articulés, auquel un Romain n'eût pu répondre que : « Prosit. »

CALCUTTA

Après la douce Pondichéry, Calcutta la Véhémente nous cause une sorte de malaise. C'est Londres avec son ciel bas et les bruits de ferraille de ses lourds camions et la boue noire faite de charbon piétiné remplaçant le sol rose et poudreux de Madura et de Trichinopoli. Ce n'est pas ainsi que je me figurais Calcutta.

Une humanité basanée, drapée d'étoffes aux tons discordants que ne vient plus harmoniser une lumière exaltée, paraît s'adapter mal aux usages importés d'Europe et se heurte à une autre humanité plus claire de peau et plus mâle : celle des gens d'affaires, pour la plupart Anglais. L'une et l'autre

paraissent dépaysées et s'enlaidissent mutuellement sans se confondre.

Le Bengali flâneur gêne la course de l'Européen pressé. Celui-ci, casqué de blanc, silencieux et raide, court à son bureau, au tennis ou au golf. Celui-là, frisé comme un Napolitain, sans turban ni chapeau, et drapé comme un antique de la basse époque, déambule vaniteux et bavard, du matin au soir, au long des trottoirs, sans paraître avoir été destiné à un autre emploi que celui d'éternel promeneur. C'est du Bengale que l'Inde tire ses orateurs, comme l'Italie fait venir les siens de Naples, et nous les nôtres de Marseille. Il y a d'ailleurs plus d'une ressemblance entre les gens de ce pays et nos Marseillais.

Chaque matin, du balcon de ma chambre d'hôtel, je considère avec stupéfaction le brouillard qui enveloppe toutes choses, abolissant jusqu'au soupçon d'un voisinage quelconque, si bien que, comme à Londres à de certains matins, on se croirait abandonné sur une haute falaise, après un cataclysme englou-

tisseur survenu alors que l'on dormait paisiblement. Seuls, des aigles noirs voguent au milieu de cet espace sans horizon et l'animent de leurs cris. A mon apparition, ils arrivent du fond de ce néant, me frôlent brutalement, et s'en vont se percher partout, sur la saillie de ma fenêtre et à vingt pas au long du parapet de mon balcon, estompés par la brume. Je m'en ferai des amis ou je devrai renoncer à respirer l'air du matin à mon aise. N'étaient ces bestioles, je ne me croirais plus dans l'Inde.

Mais voici que le soleil, encore invisible pour nous, illumine tout à coup d'un rayon rose une forme de monument, un *Marble Arch* au delà d'un *Hyde Park* fabuleux. C'est le palais du vice-roi, *le Government-House* où j'ai, hier, porté mes lettres de présentation. Un dôme majestueux surgit à son tour, puis deux campaniles d'un style italo-hindou, et, enfin, la ville peu à peu se dévêt de son enveloppe de vapeurs, tandis qu'au ciel un azur consolant s'élargit comme un grand lac. Et

voilà! Il n'y a qu'un instant tout était sombre et lamentable; tout est lumière et triomphe maintenant. — La nature est une belle femme qui sait se parer pour la joie des hommes!

Dès lors, qu'importe que ce dôme serve de calotte à une banque, ou ces campaniles d'enseigne à un bazar à prix fixe; ainsi transfigurés, ils signifient travail, activité et richesse, et atteignent au symbole qui est pour les monuments le grand titre de noblesse.

Le sol s'échauffe. Les bruits montent plus intenses : cris de porteurs de journaux, sonneries de trompettes. La vie de la cité est descendue dans la rue. Le temps du sommeil est passé; on frappe à la porte. C'est un marchand parsi porteur de miniatures indiennes dont il vient me proposer l'achat, à des prix tels, que les plus belles me deviennent indifférentes. Je les dédaigne et le congédie. C'est, ensuite, un jeune musulman. Lui, m'offre en petite quantité des vieilles étoffes que le Louvre et le Bon Marché nous montrent en abondance à des sommes plus mo-

diques; mais il a le profil si fin et un si beau turban blanc moucheté de fleurs violettes qu'il me convainc sans trop de peine de lui acheter quelques chiffons déteints. Quoi, encore? on gratte à la porte, on remue le bouton de la serrure? Cette fois, c'est Rébecca, notre petite Rébecca, la jeune captive payée une roupie à Pondichéry, qui m'arrive de la chambre de mes fils absents, anxieuse sans doute de savoir pourquoi on la laisse seule si longtemps.

De la serrure où elle se tient encore cramponnée, un saut formidable l'amène au beau milieu des tasses du déjeuner, parmi le beurre et les rôties et, au risque de tout briser, cet ange exterminateur et vorace s'empare de la plus grosse qu'elle va cacher dans le sein d'Abdul, dont l'indulgence pour elle est devenue faiblesse. En sûreté, grignotant son larcin, elle darde sur moi un œil rond, pâle et gris. Entre ces deux êtres un lien s'est créé. Elle est blonde et lui si foncé!

*
* *

Le fleuve est beau, très large, c'est la Tamise. Comme celle de là-bas, son eau grise frissonne sous la coupure des mille embarcations qui la sillonnent et rugit sous le ventre noir des chalands, au long desquels, haletantes, de petites embarcations de plaisance se hâtent vers Chandernagor : un lambeau de colonie à nous, qui n'est plus qu'un lieu de plaisir, un *Bas-Meudon*, où les habitants de Calcutta vont oublier le tracas des affaires autour de tables bien servies, me dit-on. Je n'y suis point allé, bien qu'il ne faille que deux heures pour s'y rendre.

Mais tout beau qu'il soit, l'Ougli, affluent du Gange, ressemblerait à tous les fleuves domptés des villes d'usines, si des petits palais ruinés, délabrés, ornés de colonnes, de coupoles, d'arceaux, parmi lesquels des petits bonshommes roses et jaunes rôdent avec des gestes vieillots, ne composaient au long de

ces rives le plus délicieux des paravents de Coromandel.

*
* *

Calcutta n'est pas seulement une grande cité commerçante, c'est une capitale, et, comme telle, elle possède tout ce qui fait la grandeur morale d'une ville : un musée, une école d'art, une bibliothèque, enfin une Académie fort importante et de fondation ancienne, dite Académie asiatique. Datant de l'établissement de la puissance anglaise, elle n'a cessé d'être dirigée par les hommes les plus éminents. En plus de tant d'autres, elle a cet intérêt pour nous, qu'elle recèle un très joli tableau de l'École française, qu'au premier abord on pourrait attribuer à Watteau. C'est le portrait au milieu de sa famille d'un trafiquant français, bienfaiteur de l'Académie. Ayant adopté les mœurs hindoues, ayant épousé une Indienne, il est vêtu de mousseline blanche et coiffé d'un turban lamé d'or. Sa femme et sa fille sont de même vêtues de

riches étoffes. Le fond qui passe derrière eux m'a rappelé ceux des parcs de Watteau. On n'a pu me décrocher la toile pour la voir de plus près et je le regrette. Un Watteau à Calcutta serait un événement artistique : — Un million cinq cent mille francs? Il y a marchand!

C'est un Bengali, M. Tagor, qui dirige l'École d'art et, grâce à son introduction dans les ateliers, j'ai pu constater que les petits Hindous de la capitale se montraient aussi adroits que nos petits élèves des Beaux-Arts, à copier les fort beaux modèles que des moulages mettent à leur portée : fragments de torses où se retrouvent des traces de l'art grec, lequel a pu pénétrer ici à la suite d'Alexandre, bas-reliefs d'une invention prodigieuse, s'apparentant à notre Renaissance, bizarres et maniérés comme certains tympans du portail d'Abbeville, grandes figures émergeant de feuillages touffus telles qu'en compose parfois M. Mayol, notre sculpteur.

M. Tagor, le grand chef, est un homme de

talent, mais il doit avoir des Français une crainte farouche, car je n'ai pu obtenir qu'il me montrât ses œuvres. Je les connais, ses œuvres d'ailleurs, et elles sont charmantes, sinon fortes. Ce sont des rêveries vêtues à la façon indienne des miniatures, s'évanouissant sur des fonds de brouillard. Voit-on cela? Il a autant de succès qu'on en peut avoir dans une colonie.

Dans une autre partie de l'École, j'ai pu admirer une précieuse collection de miniatures hindoues anciennes provenant des écoles de Delhi, d'Hyderhabad, de Lahore et autres villes de l'Inde où cet art, d'ailleurs, n'a jamais cessé d'être en honneur depuis Akbar le Grand, jusqu'au dix-huitième siècle et même jusqu'à nos jours.

Ce prince et ses fils allaient jusqu'à diriger eux-mêmes tout un essaim d'artistes auxbuels ils proposaient des modèles et leur enjoignaient, bien avant M. Lecoq de Bois-Baudran, de peindre de mémoire les motifs suggérés : figures de courtisans, fleurs, oi-

seaux ou paysages. Et c'est, paraît-il, au milieu d'une cour de poètes versifiant, déclamant ou discutant des thèmes poétiques, au pied du trône du monarque assis entre ses deux paons d'or massif, que s'accomplissait la noble besogne et se proclamaient les noms des vainqueurs de ces luttes artistiques.

Nulle miniature persane n'a trouvé place ici où l'on ne semble apprécier que l'œuvre nationale. Moins pure, moins plastique que sa rivale de Perse, elle me paraît, je dois le dire, montrer en revanche une imagination plus étendue.

AU BORD DU GANGE

J'avais rêvé voir Bénarès jusqu'à en désespérer.

Et m'y voici...

Depuis longtemps habitués à ne goûter le bonheur qu'en détail, nous avons perdu le sens de ses proportions. Nous n'y croyons presque plus, et vienne l'occasion de le contempler en face, nous l'écartons comme un danger; car il nous effraye plus qu'il ne nous tente. S'empare-t-il de nous, notre âme hésite entre la volupté de l'étreindre et l'épouvante de s'en sentir pénétré.

Ne semble-t-il pas que la nature ait fait de l'excès de la joie une douleur afin que

l'homme ne puisse jamais, ici-bas, se dire absolument heureux et en concevoir de l'orgueil ?... Les dieux sont peut-être jaloux de nous.

Voilà donc pourquoi, ce matin, tout en haut des prodigieux escaliers de Bénarès, je me taisais, la gorge serrée, sentant naître sur mes lèvres plus de sanglots que de mots.

Dans mon désir de matérialiser ce qui me paraissait un rêve, je m'interrogeais moi-même.

« Nous sommes à Bénarès, et voici le Gange? — Ce bouc noir à tête camuse, c'est moi qu'il regarde de ses prunelles transversales? Ces êtres obscurs accroupis dans l'ombre ardente de leurs abris de toile, avec leurs cheveux hérissés ou répandus en fine crépelure sur leurs épaules, le front barré de blanc et leurs membres grêles, ce sont des fakirs? Ils s'amusent de moi, et jailli de l'ombre un de leurs bras me fait signe : Appel ou salut? Vautrés comme des fauves, leurs yeux féroces me dévisagent. D'une grande bâtisse à vérandas superposées s'échappent

des chants. C'est le collège des brahmines, les murs sont de terre cuite rose. »

Tout autour de nous des troupes d'enfants mêlant à tout l'enchantement de leur nudité montaient et descendaient en rondes bruyantes ou se poursuivaient au risque de bousculer quelque mendiant ou une vieille accablée d'ans qui, toute courbée, afin de descendre plus prudemment, posait ses mains sur les marches, venant ainsi au secours de ses pieds indécis.

En théories, des femmes vêtues de feu ou de soufre, humides encore de leur bain sacré, ascensionnaient gravement les degrés abrupts, enveloppées de pagnes qui ne laissaient émaner d'elles qu'un regard.

Bruyants et discoureurs, de grands Hindous aux gestes de possédés se précipitaient à la descente, si vite que, tout à coup, je les revoyais tout petits en bas, au bord du fleuve.

De ce ciel sans limites qu'aucune vapeur n'encercle à l'horizon, mes yeux se repor-

taient sur cette foule qui, à deux cents marches au-dessous de nous, parmi les chapelles de grès fauves, près du Grand Dôme écroulé, au long de ce fleuve aux eaux frénétiques que bordent comme des champignons gigantesques mille parasols, éclatante de toute la diaprure de ses voiles colorés, donne l'idée d'une monstrueuse jonchée de fleurs au seuil d'un temple. Une jonchée de fleurs! c'est en vérité le seul terme qui puisse exprimer la variété infinie des couleurs dont se drapent toutes ces statues d'or mat qu'à l'heure matinale, sous les feux d'un jeune soleil, le Gange, comme en se jouant, recouvre de ses lames d'or. Variété qui est en même temps une symphonie, et la plus savamment orchestrée, dont le rouge sang est le « leitmotiv ». — En des modulations infinies, les pourpres s'amortissent jusqu'aux mauves, les jaunes au choc des rouges se transforment en orange, et au travers de la mêlée circule un vert froid, aigre comme un son de trompette.

Descendus sur la rive, nous voici mêlés à la jonchée de fleurs. De tous ces membres mouillés, une forte odeur d'humanité s'élève.

Le meilleur moyen d'étudier à l'aise ce peuple étrange sera de louer une embarcation qui, longeant les rives, me permettra sans trop d'indiscrétion d'assister à ses exercices religieux, lesquels, comme on sait, s'accomplissent dans le Gange : le brahmanisme est une religion aquatique.

Au milieu de l'encombrement des barques, j'en choisis une, de sorte que pour trois roupies, pendant la matinée, je verrai vivre ces pèlerins passionnés, dolents ou résignés.

Le petit port où stationnent ces bateaux est en soi une chose magnifique par la diversité des êtres qui s'y coudoient, soit pour s'embarquer à destination de la rive qui nous fait face, soit pour y installer un éventaire de galettes ou de verroteries, ou enfin pour se blottir sous les parasols en des gestes de prière.

Pressées les unes contre les autres, mor-

dant le rivage du tranchant de leur proue relevée, de grandes barques pleines de gravats dont les mâts élevés sont barrés de longues vergues en tous sens, pèsent sur l'onde agitée. Une maison est sans doute quelque part en construction, et cinquante femmes employées au rude transport des matériaux vont et viennent du bateau à la rive, n'ayant pour passerelle qu'une étroite planche. Drapées comme des statues, parées comme des idoles, d'un geste simple des bras, ces nobles bras que le geste épure, elles élèvent jusqu'au sommet de leur tête l'humble corbeille de fer emplie de sable et de cailloux. Pensez à ce que seraient chez nous ces altières travailleuses — « des pauvresses avilies ».

Celles-ci balançant de la nuque au talon leurs draperies où serpente le pli révélateur du mouvement, le pli indispensable, le pli sublime, ne semblent avoir d'autres soins que de faire oublier le fardeau à force de beauté.

Il n'est pas très facile de gagner notre embarcation. Pour y arriver nous devons longer avec précaution les cubes de maçonnerie sur lesquels s'établissent, pour prier, les fidèles; éviter maint petit tapis, fort sale, que notre pied souillerait, ne pas heurter les parasols, céder le pas à une vache qui veut boire, écarter un grand diable de fakir tout nu, soufflant dans une trompette longue comme un fusil, enfin troubler un conciliabule de pigeons, lesquels s'envolent à notre approche, nous frôlant au passage du battement éperdu de leurs ailes. Arrivés au but, trois rameurs nous reçoivent et nous installent, sous l'œil soupçonneux des nombreux pèlerins.

Bâties à peu près comme nos bateaux-mouches, ces barques de grande dimension offrent les charmes d'une plate-forme extérieure, sorte d'impériale, bordée d'une balustrade à jour, d'où l'on peut à son aise jouir d'un spectacle inouï tant de fois écrit et pourtant imprévu; l'intérieur réservé aux

bateliers recèle les ustensiles nécessaires à leur vie, entre autres, un fourneau pour faire cuire leur vague nourriture. C'est derrière les jalousies de ce taudis, au long des bancs qui le garnissent, que je pourrai tout à mon aise observer les baignades et autres exercices rituels.

Grâce au ciel, pour le moment, aucun touriste ne vient m'enlever à mon illusion extra-orientale.

Tout ici scintille, s'exalte, se meut pour moi. Je sens tout ce que mon égoïsme a de coupable ; mais, à vrai dire, je ne vois pas pourquoi on ne serait pas jaloux des paysages qu'on a élus, comme de la femme que l'on s'est choisie. C'est que je suis aussi de ceux qui n'aiment pas prêter leurs amis.

L'Inde est encore dans l'état d'un beau fruit à l'arbre, que des doigts indiscrets n'ont pas encore tâté. Combien de temps restera-t-elle ainsi? Ses dieux suffiront-ils à la protéger de la profanation des civilisés modernes?

*
* *

Très adroitement nos trois rameurs nous dégagent, et le courant assez fort, aidant, sans autre manœuvre que celle qui consiste à l'empêcher de heurter les pontons et les chapelles qui s'avancent au-dessus du fleuve, nous dérivons au fil de l'eau. Tout aussitôt la Bénarès des rêves surgit à nos yeux.

Sur un ciel qui n'est ni bleu, ni gris, ni rose, ni blanc, mais prodigieusement lumineux, se découpent et se modèlent à perte de vue, à droite et à gauche, les palais étranges que les riches Rajahs y ont accumulés : chacun d'eux devant en avoir un dans la ville sainte, au bord du fleuve sacré, s'il veut se montrer digne de son rang.

Tous, construits en haut de la falaise qui domine le cours du Gange, dressent leurs tours, leurs dômes, comme des forteresses, au-dessus des escaliers qui dévalent jusqu'au rivage, au bord duquel sur des pilotis sont

établies les petites plates-formes qui reçoivent les pèlerins riches et zélés (car ici il faut payer pour prier à l'ombre : le confortable a partout son prix).

Contre l'ardeur du soleil s'érigent les fameux parasols. Inclinés dans des directions différentes, souvent contrariées, ils font penser plaisamment à un combat de champignons géants. Les plates-formes abritées par eux se prolongent et s'allongent au-dessus du clapotis des eaux, formant une prodigieuse perspective de petits pontons autour desquels plongent, au cours de leurs prières, les fanatiques de Brahma, de Vichnou et de Çiva.

Il y a bien là-bas, enjambant le fleuve, un certain pont de fer, hideux, très pratique, puisqu'il relie les deux rives du vieux Gange, mais on n'y pense pas. C'est une honte, et on ferme les yeux pour ne pas le voir.

Vu de notre poste aquatique, l'aspect de Bénarès dépasse en éclat et en majesté tout ce que mon imagination anticipait. Ces

eaux dont chaque lame se colore du reflet des vêtements de couleur orange, violette, safran, blanche, rose pâle, de ces femmes qui viennent y laver un voile, ou y descendent vêtues; les eaux qui voient tout, le ciel, le ton d'or ocré des palais, le mouvement des êtres, les nuages qui passent au ciel, jusqu'aux rayons du soleil qui sertissent leurs miroirs d'une ligne d'or; les eaux sont à elles seules un prodige que l'on ne peut se lasser de contempler.

Et sur les marches, quelle auguste représentation de l'humanité! La grâce y croise la force; la faiblesse et la décrépitude voisinent avec la jeunesse et la santé.

Cette vieille qui, toute tremblante malgré sa foi, entre à petits pas dans l'eau, est soutenue et encouragée par deux jeunes filles. Doucement le fleuve les absorbe. Au-dessus d'elles, un groupe de femmes à peine sorties de l'onde revêtent de riches vêtements, et les draperies s'enroulent opulentes autour de leurs reins pour s'achever sur leurs fronts.

Elles sont là douze qui réalisent comme en un jeu les plus beaux gestes qui se puissent voir. Puis, l'une après l'autre, ensevelies, absorbées par la richesse de leurs enveloppes, *somptueuses apparences*, elles s'apprêtent à remonter les escaliers vertigineux, et jusqu'à la cime l'œil les suivra émerveillé... Mais voici qu'à leur rencontre dévale une grappe sombre de femmes du Sud, drapées sur une épaule du pagne sévère de Madura. Les masques larges au teint de bronze noir, je les avais oubliés!

A côté des élégantes qui font songer aux princesses du Bas-Empire, ces primitives étonnent, comme des sauvages.

Timides pourtant, mais farouches, avec des enfants étroitement serrés dans leurs bras, elles aussi ont de la majesté, ces Cybèles noires, passant sur cette foule brillante comme les nuées d'orage sur le soleil.

Un guide les mène qui les dirige vers la rive où, sans qu'il leur en coûte un sou, elles pourront s'ablutionner tout à leur aise. Les

pontons abrités seraient trop chers pour elles.

Un choc! Avons-nous touché quelque bas-fond? Non; seulement un cadavre incomplètement consumé (un cadavre de pauvre) nous a heurtés et on emploie quelques minutes à le harponner. Je regarde et je vois émerger du miroir brisé de l'onde une sorte de poupée noire, un fumeron affectant en effet la forme d'un être de notre espèce. Un coup de gaffe lui ouvre l'abdomen et... pouah!... Se faire brûler, c'est facile à dire; mais faut-il encore en avoir les moyens. C'est pour cela qu'aux pauvres les âmes compatissantes donnent autant de bois que de riz.

Et voici qu'un enfant immergé à mi-corps boit gloutonnement à la lame l'eau souillée du contenu des entrailles de la poupée noire éventrée.

Auprès d'une belle femme qui prie les yeux clos, en joignant à la façon des vierges du moyen âge ses mains et ses bras gainés d'anneaux d'or, à deux pas, une très grosse

se lave en considérant trop complaisamment, il me semble, le volume de sa gorge. Ni le garçon, ni les femmes n'ont frémi à la vue du cadavre. D'ailleurs, en voici un autre. Celui d'un enfant, cette fois. Il flotte, le pauvre petit, la face dans l'eau, les bras étendus, et sur le sommet de son crâne tondu, une touffe de cheveux émerge. Nulle trace de brûlure n'apparaît sur son corps que le séjour dans le fleuve a blanchi. Car on ne brûle pas les petits : on les immerge seulement avec un poids aux pieds... Et le jeune buveur continue à boire, sans un regard pour l'enfant mort qui passe si près de lui, avec lequel peut-être il avait joué la veille!

Aucune surprise, aucune terreur, aucun recul, comme aucune curiosité n'ont triomphé de son insouciance. Ayant assez barboté, assez bu, il sort du bain et se perd dans la foule en gambadant. Quels sont donc les hommes qui font ces enfants-là? Et de quoi donc est fait le cœur de ces femmes qui peuvent sans frémir risquer la rencontre de

semblables épaves? Et que penser de ces estomacs qui sans dommage aucun, paraît-il, absorbent un semblable bouillon de culture? Car c'est cela que le vieux Gange leur offre, mélangé à des détritus de fleurs flottant comme les cadavres : au gré du courant.

Et à côté de cette horreur, la beauté s'étale, et les corps des déesses antiques revivent sous les draperies mouillées.

LES GRANDES FUMÉES

Silencieuse, avec mille précautions, notre embarcation descend le fleuve, glissant si doucement au long des rives, qu'il semble que ce sont ces rives mêmes qui viennent à nous. Rives accidentées qu'interrompent souvent d'énormes blocs, sur le sommet desquels s'installent les pèlerins pour prier et que décorent somptueusement les pagnes que l'on y étale pour sécher après les ablutions *vêtues*. Les marches même en sont fréquemment jonchées.

Ces longs suaires de huit mètres, dont les couleurs vont du rouge vineux à l'orange exalté, étalés à terre ou suspendus aux murs des chapelles, aux blocs de pierre, aux

entablements des édifices, ajoutent considérablement à la richesse du tableau indien, en reliant ce que j'appellerai les harmonies mouvantes : « femmes drapées, hommes nus », à la forte tonalité des terrains et des architectures.

Par delà les chapelles se surmontant les unes les autres, où s'encadrent, comme en des niches, les fakirs face au soleil qui les dessèche peu à peu, plus haut que les palais, montent de grandes fumées d'incendie. Bientôt nous apercevrons les bûchers qui les causent, car nous approchons du « Burning Ghât » : « la rive où l'on brûle ». Ils sont nombreux parce qu'en ce moment la peste fait beaucoup de victimes à Bénarès. Déjà, ce matin, en venant au port, nous avions dépassé bon nombre de cadavres; les uns, ceux des hommes, roulés dans leur suaire blanc, les autres, ceux des femmes, dans leur suaire rouge. Tous ficelés sur une sorte d'échelle faite de longues perches, sont portés par deux hommes : l'un à la tête,

l'autre aux pieds, que suit en hâte un maigre cortège. La rencontre de ces étranges momies et de leur suite ne nous avait pas trop émus, parce que, peu initiés au mécanisme des physionomies hindoues, nous y discernons mal les signes de la douleur. Ces hommes nus au masque impassible ne pleurent pas comme nous. Puis, le cortège funèbre est bref, car c'est presque en courant que ces morts atteignent la rive sacrée, terme de leur séjour ici-bas; enfin, habitués à la solennité de nos cérémonies funèbres, notre sensibilité se laisse vaincre par la surprise d'un spectacle nouveau.

Aux grands escaliers qu'ascensionnent sans trêve ou descendent en hâte les êtres que j'ai essayé de décrire, succèdent des terrains escarpés, des sortes d'éboulis, des assises gigantesques de palais écroulés, dont les cubes ayant, par glissements insensibles, peu à peu atteint la rive, s'enlisent dans le limon du fleuve. La foule s'est éloignée. Des vieilles femmes étalent au soleil de longues

bandes d'étoffe pour les faire sécher ou peignent au-dessus de l'eau leur pauvre chevelure de lichen sauvage; d'autres puisent de l'eau dans des vases de terre et remontent vers les hautes murailles qu'elles longent un instant avant de se perdre dans quelque fissure. Le paysage s'attriste. Une forte odeur de chair brûlée nous avertit d'ailleurs que les bûchers sont proches.

Encore quelques coups de rames et nous y sommes.

Derrière un énorme bloc, dont les courtes lames viennent lécher la base, *ils* sont là, deux, côte à côte, un rose et un blanc. Cordés sur leurs deux perches, les pieds dans l'eau, après quelques plongeons purifiants on les a déposés sur la grève en attendant que leur couche ardente soit préparée. Ceci est émouvant. Mais voici qui l'est plus encore. Trois hommes s'avancent et l'un d'eux s'agenouillant près du suaire rose sous lequel se raidit le corps d'une femme, en écarte les plis à l'endroit de la tête. Alors un masque

apparaît, non point pâle comme celui de nos morts, avec des taches livides ou des plans affaissés, mais mat, comme doré, et de modelé ferme. Les contours de ce visage accusent la pureté de la première jeunesse; les joues sont pleines et les yeux clos aux paupières allongées semblent dormir... légèrement... comme prêtes à se rouvrir au moindre attouchement : le calme de la mort par son excès même suggère la vie. L'homme agenouillé (est-ce le père?) tient à la main un minuscule vase en terre plein d'eau et, le renversant, à petits coups, inonde de son contenu les yeux clos, les lèvres entr'ouvertes et ce front que le trépas n'a point encore attristé; ceci fait, il ramène les plis du linceul teinté de rose, puis, abandonnant à la caresse des eaux les restes de ce qui fut peut-être la joie de sa vie, rejoignant ses deux compagnons, il remonte vers la ville, côtoyant les bûchers où achèvent de se consumer d'autres corps dont, entre les souches embrasées, on distingue les pieds

noircis par le feu. Comme des sarments, sous l'ardeur de la flamme, certains se tordent. D'autres larves viennent prendre place auprès de celles-ci, qui, bientôt, sont enlevées et posées sur l'amas de bois enduit de pétrole à elles destiné. Elles flamberont à leur tour. Et le visage doré au sourire un peu lourd s'en ira comme les autres... en fumée.

Tout en haut du talus au pied duquel se passe le drame, un palais à larges vérandas que surmontent de grands arbres se dresse, et sur l'une de ces vérandas, une vache sacrée à côté d'une enfant accroupie tend le cou. Elle seule peut-être s'intéresse à cet anéantissement.

Mais tout n'est pas fini là. Les bûchers s'écroulent en fumant, de sourdes détonations attestent la destruction finale de l'être dont le crâne éclate, des pieds carbonisés choient dans les braises, et pour que tout ce qui fut un homme ou une femme soit à jamais anéanti (ainsi le veut un culte farouche), de grands bonshommes nus armés de

longues perches fourragent parmi les os et la cendre afin de ramener vers les flammes mourantes les tristes restes insuffisamment consumés.

C'est alors que survient la pleureuse gémissante et hurlante, paraissant ne pouvoir cheminer que soutenue par un compagnon. Il est difficile de dire si c'est une mère ou une épouse ou simplement une salariée, et pour lequel de ces morts elle vient exhaler sa plainte.

Sur son épaule elle maintient mal un vase d'argile qu'elle semble, tout d'un coup et par mégarde, laisser tomber à terre où il se brise. Cette action assez théâtrale et du reste rituelle est d'un grand effet. Après la chute du vase qui se brise en tombant, allusion claire à la fragilité de la vie, les pleurs et les gémissements redoublent, et la pleureuse, vêtue de blanc, la tête cachée dans ses draperies, se laisse choir comme évanouie dans les bras d'un compagnon qui la soutient, paraissant la consoler, comme autrefois la

Vierge dans les bras de saint Jean pendant la montée au Calvaire.

Inutile de dire que ces pleurs, ces cris, ces coups donnés sur des poitrines qui en résonnent comme des tambours, ces reins renversés dans des draperies blanches dignes du Bernin ne sont que mensonges : cela se voit assez. Serait-ce plus beau si c'était vrai? Quoi! si cette femme était, par hasard, une mère pleurant sa fille, le geste serait-il plus émouvant? Non : car il serait encore mensonger ou vain tout au moins, puisque nous sommes en pleine religion de la Mort et que tous ces gens-là vivent dans l'attente et le désir passionné du néant; qu'ils ne vivent que pour mourir. N'importe! cette absence prolongée que l'on nomme la Mort est un tel événement dans toutes les religions, et quelles que soient les lois qui régissent les hommes, qu'ils éprouvent toujours comme un besoin de faire du bruit autour. Pour le fêter? Peut-être.

Abandonnant ma barque, je rôde parmi

ces cendres, curieux malgré moi d'y découvrir quelques ossements humains. Le site est superbe avec ses plans étagés, ses retours vers le fleuve, ses escaliers interrompus, et ses terrains couleur d'ocre foncée que foulent sans cesse du même pas silencieux les pourvoyeurs de bûchers. Des fumées attardées en filets minces se perdent dans la lumière. Remontant vers la ville derrière les hauts murs dorés d'un immense palais, subitement, je dois m'effacer pour laisser passer le bruyant cortège d'un homme riche, à en juger par le nombre de ceux qui le composent et le bruit qu'ils font, et parmi lesquels des jeunes gens brandissent des parapluies de soie noire entr'ouverts et déchiquetés. Le mort et ses suivants passent en trombe et bientôt disparaissent dans la direction du « Burning Ghât ». Je me trouve seul, remis de ma surprise, auprès d'un vieillard accroupi, vêtu comme un dieu japonais, dont le nez fort retroussé, surmonté d'immenses lunettes, s'épanouit en largeur

sur deux joues flasques. Ses cheveux ramenés en un triple chignon sur le crâne lui donnent l'apparence de porter trois pains ronds sur la tête. En longues mèches, sa barbe s'égare dans son vêtement et sa moustache descend comme un rideau sur sa bouche. A quelques pas se dresse un langham où achèvent de pourrir des colliers de fleurs jaunes. C'est un fakir, mais pas un de ces religieux aux membres déformés. C'est plutôt un sage. Avec attention, il lit une lettre, confortablement établi à l'ombre de ce grand mur où personne ne lui dispute la place. Devant lui, à terre, sur une serviette étalée, je remarque un tas de riz et quelques morceaux de bois : ce sont des dons. Le riz est pour son estomac, et le bois pour son bûcher futur.

Il vit de la charité publique et c'est à elle qu'il devra encore son entrée correcte dans le Nirvana.

Pour un mendiant, cet homme a l'air très à son aise. Sa fonction, étant de contempler

le monde, il la remplit consciencieusement et parfois, en dépit des prières, sa chair doit en frémir. Voici justement deux jeunes femmes, deux gracieux fantômes jaune et rose pâle, qui, après avoir pieusement considéré l'ascète en silence, s'inclinent vers la petite nappe pour y déposer du riz et une bûche. Lui, tout absorbé dans sa lecture, n'a pas bronché, ni remercié, ni même regardé l'une ou l'autre de ses bienfaitrices. (Je suis sûr, moi, qu'il les a vues.) Leurs dons lui étaient dus : c'est le privilège de la sainteté!

Dans les rues l'ombre s'affaisse afin de laisser toute la place au soleil sur les grands murs. La chaleur du jour s'accentue.

Un taureau noir à pas lents, les cornes en lyre, s'avance. Il est dodu et luisant; chacun se range sur son passage et j'admire comme les animaux que l'on traite en hommes sont doux et réservés. Il fiente, et deux petites filles se précipitent vers la précieuse matière dont elles ont bientôt fait, en la tapotant, des boules parfaites qu'elles portent

au logis en courant. Aplaties sur la muraille, elles le préserveront du mauvais sort. Lentement, comme le taureau noir, je longe les hauts murs à l'ombre, remarquant, de-ci, de-là, un porche sculpté, un Ganéça de granit jouant avec sa trompe, une frise où s'ébattent des dieux ventrus et bouffis sur une façade, et me voici enfin sur une terrasse d'où j'embrasse d'un coup d'œil, l'étincelant panorama de Bénarès. Le palais du Maharajah là-bas, de l'autre côté du fleuve, semblable à quelque forteresse du moyen âge, en domine le cours de ses tourelles. A mes pieds, le Gange chatoie tandis qu'une brume dorée enveloppe et les bateaux aux mâts renversés et la foule multicolore.

L'émotion du premier matin me gagne. Puis tout de suite la pensée que dans quelques jours il me faudra quitter tout cela, et le regret que j'en aurai me font déjà souffrir.

— « Entrez, Sahib », me dit un homme surgi près de moi, sorte d'hercule armé d'une

massue. « Entrez, les étrangers me connaissent. » J'entre et je me trouve dans un musée de massues. Il y en a de tous les poids, de toutes les formes. D'après ce que je puis comprendre, sa maison est une sorte de gymnase où, après le bain, les sahibs hindous ou autres, soucieux de se conserver en forme, viennent assouplir leurs muscles. Je préfère, à ses massues, le lit de repos ingénieusement placé sur le bord de la rampe d'où la vue plonge sur le port, et le va-et-vient incessant des pèlerins, et le défilé interminable des dévotes somptueuses mêlées aux pauvresses infimes. Ce lit de repos, dans le frais silence de cette véranda abritée, est une idée d'artiste.

Après lui avoir promis de revenir, je le salue, lui et les nombreux trophées qui glorifient ses mérites.

Sur le point de remonter en voiture, un cortège me barre la route. Cette fois c'est un cortège de noces; moins gai que l'autre, il est aussi intéressant.

Le jeune époux qu'accompagne sa famille est vêtu de mousseline rouge, son turban volumineux et riche (de clinquant) lui donne l'air d'un jeune rajah. Il peut bien avoir seize ans, car sa jeune figure, régulière et presque blanche, se teinte à peine du duvet de la première barbe.

Déjà époux, cet enfant? Et la petite épousée qui, invisible sous son lourd suaire grisâtre, le suit pas à pas, tenant entre ses doigts un pan de la lévite de son futur maître, est, sans doute, une enfant aussi? Elle semble bien menue pour un aussi pesant fardeau que celui de ses draperies qui entravent sa marche et déjà la dérobent à tous les yeux. Moins pesant, peut-être, que ne sera celui de sa vie d'épouse.

La famille suit par derrière. Assez nombreuse, elle se compose d'hommes aux fiers turbans radjpoutes, et de femmes vêtues avec une somptuosité tempérée, égayée de mousselines roses et safranées dont les paillettes d'argent ou d'or attrapent au pas-

sage les rayons d'un soleil de midi. Qu'importe ici, du reste, la valeur du vêtement? sous ce ciel somptueux, le plus humble se revêt d'or et de pourpre.

Le père, vieillard grave dont la face mince s'élargit par le bas de l'éventail de sa barbe hérissée, hèle une des voitures qui stationnent tout auprès, sorte de victoria détraquée dont le cheval paraît plongé dans de graves méditations. Le marié et sa femme (pauvre petite victime!) s'y entassent. Quant aux autres invités, trop nombreux pour un seul véhicule, ils s'en offrent un autre et, après force coups de fouet aux chevaux trop pensifs, tous détalent poursuivis par les quolibets de la foule.

DANS LES RUES

Bénarès n'est pas toute sur le Gange et ses rues valent d'être vues presque autant que ses escaliers à l'heure où les singes viennent faire leur tournée. Et cette heure est la cinquième après midi.

Quelque danger qu'il y ait à se promener en temps de peste dans la cohue grouillante, nous ne résistons pas au plaisir d'y pénétrer. Marchander les quelques bibelots qui garnissent les boutiques est un jeu plaisant à tenter. On y trouve parfois un dieu de bronze, grand comme le pouce, qui suffisamment patiné par un long séjour dans le Gange, est digne de figurer dans une collection. C'est

par milliers qu'on en retire du fleuve de ces petites statuettes.

La noyade est la fin prévue de toutes les idoles que l'on a promenées en grande pompe les jours de fête, soit à terre, soit en barque. Le plongeon est la loi commune.

Les marchands nous connaissent et nous interpellent, ce qui ne fait pas l'affaire d'Abdul qui voudrait bien être notre grand intermédiaire; aussi bien notre directeur des Beaux-arts que notre ministre de l'Intérieur. Mais nous résistons. Or, cette indépendance française l'agace. Du reste, il se gâte; car il commence à sourire de nos ironies, et même à les provoquer; mauvais signe! Ce progrès évident de son intelligence le gênera dans sa carrière, et Dieu veuille qu'il ne nous reproche pas un jour de l'avoir mis en état de mourir de faim. « La familiarité est ce que redoutent le plus de la part de leurs serviteurs les maîtres, dont le plus modeste, soyez-en sûr, sera celui qui exigera les respects les plus prosternés ».

De marchand en marchand, en bifurquant
à droite, à gauche, notre promenade nous
amène dans une petite rue étroite tout em-
plie d'une foule nue et ruisselante de l'eau
d'une piscine sacrée qu'enserrent de hautes
murailles : celles du temple d'or, une des mer-
veilles de Bénarès.

M'étant hasardé au milieu de la cohue,
comme Dante au-dessus du cercle des âmes
colères, je me penche vers cette eau insuf-
fisante à submerger une telle quantité de
démons, qui seraient bien plus à leur place
dans les flammes que dans l'eau. C'est un
bruit, une agitation, un grouillement indes-
criptibles. Ils plongent, ressortent, reniflent,
crachent, crient, s'appellent, se maudissent
ou se sourient et finalement s'entrelacent
comme une pelletée de vers de terre.

Dans l'enchevêtrement des architectures
brille comme un gros soleil le dôme du temple
d'or : surbaissé et cannelé, somptueux comme
un tabernacle. Pour le voir mieux nous ga
gnons une loggia qui lui fait face. Sa richesse

étonne, et parmi les habitations environnantes il fait l'effet d'un immense joyau. L'ensemble des maisons qui l'entourent, d'une tonalité sombre, le font valoir aussi par la fantaisie de leur groupement. Quelques-unes sont richement peintes et sculptées; toutes s'entassent les unes au-dessus des autres, se pressent, joignent leurs campaniles à leurs balcons, lesquels rejoignent encore des dômes en forme d'œuf. Au-dessus de tout cela règne un ciel d'un mauve déteint qui tourne au vert en approchant du soleil. Et celui-ci pourtant pose des rayons roses sur les pans de muraille, sur la convexité des dômes, mais discrètement, car la journée est près de finir. Sur un toit qui nous fait face, un singe appuyant son museau noir dans sa main, regarde tout ce peuple grouillant et odorant, s'agiter au fond de la rue trop étroite. Lui aussi reçoit un coup de soleil qui précise la courbure de son échine de penseur.

L'odeur de tous ces corps nus lasse notre

odorat, et puis nous en avons assez d'être trop regardés. Reprenons pour revenir le chemin du bazar, ce sera pour nous un prétexte d'acheter ce que nous avions dédaigné.

Les marchandages recommencent. Nous sommes fermes et le marchand aussi, et comme, après tout, cela n'a pas une grande importance, nous cédons. Après celui-ci un autre, et tout d'un coup les auvents, les enseignes, les mille objets qui y sont suspendus s'ébranlent, résonnent, s'agitent, et la raison de tout ce bruit est qu'un singe ayant dérobé une banane à quelque étalage, ses camarades lui font une histoire ne pouvant supporter qu'il la mange tout seul. L'égoïste a fui en bonds désordonnés et les autres ayant fait de même à sa poursuite ont ébranlé sous leur poids les toitures des magasins. Car c'est au-dessus de la foule, sur les saillies des corniches que se réunissent, pour la promenade, nos premiers frères au pelage verdâtre, masqués de noir comme des arlequins.

Les marchands rient de notre étonnement et nous en montrent d'autres qui se promènent la queue en l'air, en silhouette sur l'écran d'or du couchant, longeant la corniche de la grande poterne qui jadis fermait la rue.

Le temple des singes.

Leur temple est à deux pas. C'est une rotonde à ciel ouvert où au long des murailles, des loges sont percées comme dans les théâtres italiens. Ils ont deux coolies pour les servir, mais pourquoi derrière un grillage cet immobile fakir? Les bêtes sont libres, mais l'homme est sous les verrous; et il n'est pas indigne de la place qu'il occupe, ou plutôt qu'il s'est choisie, c'est à se demander s'il est encore un homme.

Mais d'où vient qu'ils paraissent si tristes ces singes qui vivent en liberté? serait-ce qu'étant libres, ils sont fatigués du fardeau

des responsabilités qui pèse sur les épaules de tout individu maître de sa vie. Fardeau maudit qui nous fait désirer souvent avec âpreté les liens de la servitude libératrice!

Quel souci peut donc ainsi alourdir le vol de leur indépendance?

Le fait est qu'ils ont l'air soucieux, ce qui, soit dit en passant, ajoute beaucoup à leur ressemblance avec nous. Non. Ils n'ont pas l'air gai, les singes libres; ne pourrait-on en conclure que les facéties de leurs congénères, tant vantées sous d'autres latitudes, pourraient bien avoir été apprises en captivité. Ah! si ceux-ci pouvaient se douter du charme des grandes cages où trois cents singes, de tout poil et tout museau, s'ébattent comme des petits fous, dans toute la joie d'une prison confortable, se suspendant comme des acrobates à des cerceaux, à des cordes qui sonnent des cloches! Et puis, la vue de ce public ébahi, formé de tant d'espèces humaines différentes, c'est cela qui forme la mentalité d'un jeune singe! Au lieu qu'ici en quoi peuvent-ils

profiter du voisinage de cet abruti ou de la mine renfrognée des coolies. La jungle? Elle est loin. Les chapardages dans les rues, on en est bien vite fatigué. Les jeunes guenons? on en revient. Ah! s'ils voyaient les jolies visiteuses de notre Jardin d'Acclimatation. Elles aussi ont du poil sur le corps (en hiver seulement, il est vrai), et des plumes sur la tête. Elles sont charmantes, et certaines adorent les singes... elles l'ont bien prouvé toutes les fois qu'on en a fait venir des pays d'Extrême-Orient. Beaucoup même se sont acclimatés parmi nous : âniers du Caire, Cyngalais, Somalis et tant d'autres.

Pauvres frères, vous ne verrez jamais tout cela et vous mourrez d'ennui comme cet ascète, votre compagnon, qu'on retrouvera un beau jour à l'état de squelette roulé dans la poussière de sa cage.

Plus je les regarde, ces primitifs qu'on nous a longtemps donnés pour proches parents, plus je trouve qu'ils nous ressemblent, bien entendu, mais aussi qu'ils ne ressemblent

qu'à nous, à quelques exceptions près; tandis que nous, nous avons des rapports de physionomie, et même de traits avec tous les animaux de la création. Est-ce une supériorité?

Comme s'il devinait ma pensée, un vieillard d'entre les singes me regarde en fronçant le sourcil. Son œil désabusé fixe le mien. Par contenance, il inspecte ses mains, ramasse un fétu de paille qu'il renifle d'un air distrait, et enfin me regarde à nouveau; cette fois d'un air hostile, comme pour m'engager à aller voir les autres, c'est-à-dire à le laisser tranquille, lui. Et sans plus de façon il me tourne le dos et se met à effiler un fragment de natte qu'il a découvert dans un coin. Et tout cela d'une façon si humaine qu'il me force au remords d'avoir paru offenser un de mes semblables.

DELHI

Après l'éblouissement de Bénarès, c'est Agra et c'est Delhi et ses mosquées rouges, ses rues étroites où le soleil fait de grandes blessures lumineuses, ses palais où s'arcaturent à l'infini les salles somptueuses, témoins périmés de la splendeur des anciens empereurs mongols. En prévision du couronnement du roi d'Angleterre, de grands travaux sont entrepris, et j'assiste, caché par un pilier dans le palais d'Akbar, au va-et-vient de soixante femmes qui sont employées au transport des matériaux et des terres déplacées. On dirait des reines captives, tant leurs misérables

haillons dont les rayons solaires ravivent les couleurs me paraissent riches et majestueux. L'une d'elles m'ayant aperçu a ramené sur sa figure un pan d'une draperie que décorent des cercles emplis de fleurs stylisées, des méandres, des étoiles et des palmes; et cette Andromaque passe devant moi, silencieuse, élevant au-dessus de sa tête un bras cerclé de joyaux pour y maintenir la cuvette de fer où sont accumulés des gravats mêlés à de la terre. De sa bouche, mordant le tissu, part un grand pli, un pli unique, allant rejoindre les bracelets bruissants de ses chevilles. Trente de ses pareilles la suivent ainsi à grands pas silencieux, sourds et rythmés. Mais elles m'ont vu et ne reparaissent plus.

C'était si beau que j'avais envie de dire des vers. — A leur place il n'y a plus que les piliers de marbre et leurs ombres portées, et au delà la lumière éclatante.

Ce goût des Indiennes pour le voilage, leur vient du contact des Hindous avec les Musulmans et n'existe d'ailleurs que dans le

Nord. Il y a échange de politesse. L'Hindou cache son épouse, et le Musulman s'abstient de manger du bœuf.

Au dehors les grandes voitures attelées de chameaux circulent au pas, et sur la place, non loin du fort, se trouve un caravansérail autour duquel, accroupis dans la poussière, des troupeaux de chèvres et de moutons à la queue charnue et double, sommeillent à l'ombre d'un banian qui laisse pendre sur eux la chevelure de ses branches que vient frôler la masse d'un éléphant.

Autour de la grande mosquée, celle qui est la reproduction de la mosquée de Mahomet à La Mecque, sur les grands escaliers qui dévalent vers la place, montent, descendent des êtres dont je ne démêle pas bien les occupations. Beaucoup tiennent au bout d'une corde, soit un bouc, soit un mouton; d'autres de ces animaux stationnent plus bas parmi les pigeons innombrables, dont les dos ardoisés bleuissent le sol. Au milieu d'un cercle danse une enfant vêtue de

rouge et dont le torse et la tête s'abritent sous un pan d'étoffe de couleur abricot. Cette enfant est une jeune fille et elle rit. La finesse de son regard, l'éclat de ses dents, la rondeur de ses bras, la nonchalance avec laquelle elle abandonne son buste en arrière, comme une tige laisse tourner au vent la fleur qui la couronne, disent assez que cet être de séduction n'est pas un produit du pays. Ses sœurs qui l'accompagnent, moins belles, ont aussi sur leur face des traits que je ne retrouve pas dans la foule qui nous environne. Elle a compris, la rusée, que nous la trouvions belle et, à ma demande, elle consent à venir poser demain à l'hôtel avec ses sœurs, une petite et une âgée, et son grand diable de frère qui garde des cheveux longs sous son turban. Il porte un tambour oblong, et les sœurs des cymbales. Tout est convenu : je suis sûr qu'elle viendra. Le retour à l'hôtel est joyeux avec cette perspective d'une étude attrayante pour le lendemain. Il y a à la longue quelque chose

d'attristant dans cette idée qu'on est un touriste et que tout ce qui vous passe devant les yeux est aussi perdu que l'eau qui s'écoule d'un vase fêlé. Tout au contraire, travailler dans le pays que l'on visite, c'est en même temps y laisser quelque chose de soi-même, un souvenir, et emporter un gage de la joie qu'il vous a donnée. C'est une possession.

*
* *

Le lendemain.

Neuf heures sonnent et voici ma bayadère. Les deux sœurs l'accompagnent et le grand frère aussi (celui-là est un peu effrayant). Je la prie de danser comme la veille. Aussitôt en souriant, ce qui bride ses jolis yeux peints jusqu'au dedans des paupières, elle chante un couplet, et quand vient la ritournelle, prenant sa large jupe entre l'annulaire et le petit doigt, ce qui lui donne l'apparence

d'un immense pétale de pavot, et laissant choir (il n'y a pas d'autre mot) son torse en arrière, elle tourne lentement sur elle-même au son du tambour et des petites cymbales. En la voyant si belle, et sous les ornements de son visage, si perfidement chaste, je pensais à nos filles des rues et aux chants qui dévalent de leurs lèvres, souvent grossières, toujours banales.

Cependant, à ún des repos, la petite sœur, après lui avoir chuchoté à l'oreille d'ardentes paroles à en juger par son expression contractée et le mouvement agité de sa perle de nez, s'avance vers moi et dépose un rouleau sur mes genoux. C'est un placet, un simple placet en anglais, où la charmante enfant me demande simplement une somme de cinquante roupies, certifiant la nécessité où elle est de le faire, vu la nombreuse famille qui vit d'elle. Pauvres gens!!! certes, ils ne doivent manger que le strict nécessaire, et encore; mais si j'accordais une demande aussi exorbitante, il me faudrait bientôt

nourrir tous les vagabonds de Delhi. Dignement, doucement, je refuse, j'ai promis cinq roupies pour la séance et je donnerai cinq roupies, ou je me priverai de sa grâce et du charme de sa présence. Et d'un geste simple mais expressif je montre l'escalier de la véranda. Car c'est sur la véranda, tout au bout de l'hôtel, que se passait la séance. Résignation, salut, et le travail reprend. Je dois dire à la louange de la jeune danseuse qu'elle n'avait à aucun moment marqué d'insistance, et que ses yeux paraissaient pleins de reproches à l'endroit de sa sœur. Séance très bonne (elle pose très bien), et... à demain.

***

Le lendemain, 9 heures du matin.

Retour de la danseuse accompagnée toujours du frère et des deux sœurs.

Notre chambre est, je l'ai dit, tout au bout de la véranda de l'hôtel, par consé-

quent fort isolée et près d'un escalier qui donne sur les communs. C'est par là qu'arrive mon modèle et que je voir surgir tout à coup, un à un, les vingt-sept affamés que mentionnait le placet d'hier. Étonné tout d'abord, puis un peu inquiet, car les hommes sont armés. — Oh! peu de chose, — quelques couteaux à la ceinture. Mais surtout des yeux! quels yeux : menaçants et froids; avec cela des jarrets que l'on devine prêts à bondir. Silencieusement, en me fixant, ils se rangent en cercle derrière leur sœur ou leur parente ou tout ce que l'on voudra, et la petite sœur s'avançant vers moi me répète la demande d'hier. Que ces gens étaient beaux! Parmi les femmes, plusieurs se montraient encore épargnées par le temps et les misères d'une vie vagabonde, et deux ou trois âgées, pleines de caractère avec des traits fins et l'ovale aigu. Et puis quels costumes! Draperies sombres ou jaunes, se plissant sur des jupes évasées, couleur d'or ou de sang. Des bracelets jusqu'aux aisselles, et aux che-

villes des torsades d'argent. Les hommes, maigres, hâves, avec les prunelles en feu, perchés sur des jambes de momies, coiffés d'un turban immense, sont à la fois terribles et un peu ridicules, mais tout de même fort beaux. Et puis, ils ont faim, ces gens, ce n'est pas douteux. Que faire? dans un pays où il faut avant tout sauvegarder la dignité de l'homme blanc? J'augmente un peu le salaire de mon modèle et d'un geste, du dos de la main, je congédie la horde. Un à un, subjugués, les fauves disparaissent dans l'escalier et je me remets au travail comme si rien ne m'avait interrompu. Et lorsque la séance est finie, reconduisant la déesse vers la sortie, j'aperçois mes vingt-sept bandits assis sur les marches, avec des allures de guet-apens, dans un groupement oriental dont je n'ai jamais vu l'équivalent dans aucun tableau d'orientaliste, fût-il de Delacroix. Ces gens sont des bohémiens, des nomades, de tempérament moins faible que celui des Hindous, par conséquent plus dangereux.

Si ces pauvres êtres avaient osé exécuter le dessein que je lisais dans leurs yeux, ils l'eussent pu aisément, car nul n'était à portée de nous secourir. Nous l'avons peut-être échappé belle.

JEYPOOR. — AMBER

Réfugiés sous le toit du petit bungallow, enveloppés d'ombre, nous regardons au delà de la véranda, sur la route couleur de feu, crépiter les rayons du soleil et poudroyer l'azur, tandis que tout en haut éclate d'une lueur d'argent se découpant sur le ciel le palais de marbre blanc du Maharajah. Ce palais, rarement visité de son auguste possesseur, est plutôt une forteresse dont les fortifications dentelées de créneaux en forme de feuille de lotus courent à perte de vue sur la crête des montagnes, affirmant la puissance du maître. Nous l'avons visité ce matin. C'est ordinairement à dos d'éléphant qu'on effectue ce voyage, mais, faute de trou-

ver une installation plus commode que celle dont j'ai fait l'épreuve à Hyderhabad, j'ai préféré la voiture à bœufs.

De Jeypoor à Amber, la route très large se poursuit au milieu des tombeaux et des divers monuments à demi ruinés qui attestent la piété des souverains et leur sollicitude pour les routiers de tout genre. Après avoir dépassé un étang aux eaux noires constellées de lotus jaunes ou roses, où se reflète, comme elle peut, la majesté de la montagne, l'ascension commence. Bientôt, passant sous une porte monumentale qui se dresse à mi-côte, notre char s'engage dans un défilé de murailles qui, insensiblement, nous rapproche de la crête. De hauts contreforts, construits avec cette pierre rose employée partout ici, montent à toute hauteur en s'effilant jusqu'au couronnement de l'édifice pour y soutenir l'encorbellement, l'entassement des kiosques aux dômes surbaissés et aux toits octogones saillants. A un repos du sol, devant nous, jusqu'à une grande dis-

tance, se déploient, en manteau verdoyant, les pentes abruptes des monts bleuâtres où se marquent par de fortes ombres les gorges profondes parmi lesquelles semble sommeiller un monstre d'argent. C'est la nappe lumineuse d'un lac qui se termine en cours d'eau, lequel vient se perdre au-dessous de nous, quelque part : à l'ombre des banians inclinés et des figuiers à l'écorce grise. Notre char, arrivé au terme de sa course, nous descend au milieu d'une esplanade immense, au-dessus de laquelle se dresse le palais que l'on gagne par de vastes escaliers. Sur un de ces escaliers un homme nu entraîne une chèvre pour un sacrifice, et la bête résiste en bonds désordonnés. A l'ombre d'un arbre immense, un éléphant se tient immobile, la trompe basse, attendant sans doute le retour de quelque voyageur visitant le palais.

Ce qu'est l'intérieur de ces palais, où ne s'aperçoit aucun meuble, d'autres le diront mieux que moi : de ce palais d'Amber, M. Loti a fait un poème. C'est un ensemble de

pièces immenses dont le plafond est supporté par de fortes colonnes de marbre comme les colonnes elles-mêmes. Point de portes, si ce n'est pour séparer les appartements des femmes de ceux du prince. L'eau est ici la grande affaire et le grand luxe, car à une pareille hauteur, le bain se pratique aussi aisément que dans les piscines les mieux organisées; aussi tout est-il savamment combiné pour l'écoulement des eaux. Bain du Rajah, bain des sultanes, de l'onde partout. Partout aussi s'étalent les délicieuses murailles d'albâtre, percées à jour, tamisant la lumière, comme des stores brodés, ou laissant au travers de leur réseau apercevoir le sublime paysage qui fait à ce palais de rêve la plus belle des ceintures. Et pour les pieds, les pieds nus, quel raffinement; un petit matelas de deux pouces d'épaisseur couvre d'une pièce à l'autre la blancheur des dalles. Les kiosques surgissant des façades se surmontent et se confondent, ayant chacun leur véranda au toit fortement saillant et son

chenal de marbre amenant l'eau des pluies par mille ingénieux détours, au pied de la montagne d'où elles vont se perdre dans les étangs fleuris de lotus, aux pieds des banians dont les lourdes lianes abaissent les branches jusqu'au sol.

L'œil d'un Européen cherche au long de ces murailles quelque armoire ou un coffre pour enfermer les vêtements. Ce sont meubles inutiles ici... Des serviteurs roulent ces vêtements et les placent dans les niches pratiquées sur les murs des chambres dont elles sont le plus délicat ornement. La mosaïque et la faïence combinées avec le verre soufflé couleur de nacre de perle, achèvent la somptueuse décoration de ces demeures princières. Et nulle part un lit; on dort partout. Sous les lambris resplendissants, près d'une fenêtre afin d'avoir au réveil la vue du ciel, le chant des oiseaux, les premières caresses du soleil. Ou tout simplement sur la véranda. Victimes d'une vie étriquée, nous avons peine à concevoir cette indépen-

dance de sensations. Ce que nous appelons le confortable est un esclavage ignoré des grands Orientaux d'autrefois, et nous avons bien tort de railler ceux qui s'en passent.

***

Attablés devant un déjeuner réparateur, nos yeux ne peuvent se détacher de la route dont la lumière noie tout ce qui l'environne. O terre admirable de feu et de clarté dont l'ombre est la nuit.

Voici que tout à coup, là dehors, auprès de nous, des voix résonnent, des turbans jaunes éclatent sur des dos nus où la sueur met des niellures d'argent. Des femmes passent portant sur la tête d'énormes corbeilles recouvertes d'étoffe rouge, et enfin sur un chameau immense, richement sellé, apparaît, rigide et voilée de rose pailleté d'or, une délicieuse figure de femme, à laquelle sa monture imprime un balancement rythmé. D'elle dépasse seulement un petit pied pâle qu'entourent comme un

joyau cinq torsades d'argent. Au pas de la bête, il se balance comme une amulette sur le sein d'une belle femme. Une robe rouge flambe, évasée sur les flancs de l'animal, D'autres figurines apparaissent à la suite de celles-ci. L'une sous une gaze de safran, l'autre moulée dans un pagne blanc presque rose au fond des plis; mais si peu : comme les roses qui gardent au cœur comme un peu de sang. Puis vient ensuite une de ces voitures à deux dômes, appelées baals. Celle-ci de couleur mauve pâle imprimée de fleurs blanches, est pleine de femmes; de ses rideaux soigneusement fermés s'échappe un enfant aux jambes nues, ayant seulement le torse vêtu de velours orange liseré d'argent, et sur la tête un bonnet de velours cramoisi brodé d'or.

C'est le cortège de voyage d'une riche bourgeoise qui s'en vient probablement du fond des vallées où serpente le cours d'eau entrevu ce matin.

Encore quelques bouffées de cigare pour

laisser passer un peu de la chaleur du jour avant de descendre vers la ville blanche abandonnée qui s'étale plus loin au-dessous de nous.

A ce moment, notre hôte me demande ce qu'il faut faire de l'écuyer du Rajah, qui nous a escortés depuis Jeypoor. Pauvre homme! je l'avais oublié! — Eh bien, mais qu'il déjeune ici. — Ce n'est pas possible. — ? — Ah! oui, c'est vrai, il ne peut manger avec nous, indignes, mais qu'il aille se réconforter où il voudra. — Mille excuses, il ne le peut faire ici, Sahib. — Et pourquoi? — Il doit mourir de faim, et nous voilà tous contrariés de n'avoir pas songé à rendre la liberté à cet homme qui galope auprès de nous depuis sept heures du matin. — Non, Sahib (et ici un sourire indéfinissable), ce n'est pas cela, il ne peut manger ici parce qu'il est Jaïn et qu'il n'existe aucune demeure de Jaïn dans les parages. Ainsi donc, un Jaïn même affamé ne peut manger avec des Hindous. Je ne m'attendais pas à pareille chose. — Qu'il

parte, le malheureux! et bien vite! Pourvu qu'il arrive vivant à Jeypoor. Et je récapitule : un Brahmine ne peut manger devant un Kshatrya; celui-ci, devant un marchand, qui, lui-même, dédaignera le soudra, et ainsi jusqu'au bas de l'échelle des castes.

Ces gens-là ne sont pas près de s'unir contre le *Maître*.



Il ne peut être donné de rien voir de plus charmant que cette ville abandonnée au pied de la montagne. C'est une Pompéi hindoue, habitée par des singes. Derrière des charmilles effeuillées apparaissent de délicieux temples gardés par des chevaux qui, depuis le temps qu'ils ont surgi, n'ont point achevé leurs bonds et que surmontent des cavaliers aux gros yeux grands ouverts, comme surpris de se retrouver encore là après je ne sais quels événements. Des cyprès, des figuiers, des banians mêlent à tout le tissu de leurs branches sur lesquelles les singes raisonnables

viennent s'établir pour nous voir passer. J'ai invoqué le souvenir de Pompéi, mais Pompéi ne présente pas à chaque tournant de muraille une telle abondance de seuils, de colonnes, de dômes élevés en forme d'œufs cannelés et sculptés. C'est à tout moment l'escalier d'un temple qui s'enfonce sous les branches. Nulle voix ne résonne; guère d'autre mouvement que celui que font les branches en se désenlaçant, ou le bondissement d'une guenon portant son petit sous le ventre. Un silence ensoleillé erre parmi ces vestiges d'une cité qui, autrefois fort riche, faisait les délices des Rajahs de Jeypoor.

Il reste toujours de la grâce aux choses qui ont plu. Ne serait-ce pas le secret de la beauté durable de certaines femmes qui ont été très aimées?

Le temps, en vérité, ne détruit pas ce qui est beau, il le modifie, à moins que... Mais non! J'espère bien qu'on ne restaurera jamais ces ruines-là.

Au retour, des hommes nus établis sur la terrasse d'une maison nous apostrophent avec force gestes, y mêlant, même, quelques acrobaties. D'autres se tournent et se retournent sous les feux du soleil, comme des beefsteaks intelligents qui se feraient cuire eux-mêmes. Ce sont encore des Fakirs. Ils vénèrent le soleil, ceux-ci, et considèrent comme méritoire de lui offrir en pâture jusqu'au plus humble de leurs membres.

JODHPUR

Le jeune Rajah de Jodhpur, il avait 33 ans, est mort hier à trois heures de l'après-midi et on le brûle ce matin. La désolation est générale. Tous les visages sont contristés, toutes les barbes rasées; les turbans se gonflent tristement au-dessus des yeux en pleurs; ils sont blancs, d'un blanc grisâtre ainsi que les vestes; quant aux jambes, elles restent nues comme d'habitude. Ce prince était fort aimé, étant bon et secourable. Il a pris froid après une partie de golf en revenant en automobile sans s'être assez couvert et la fièvre s'est emparée de lui. Sa maladie n'a pas duré plus de huit jours. C'est l'anglomanie qui l'a tué. L'autre jour,

en allant visiter son palais du Fort et ses trésors, nous avions rencontré son fils, enfant charmant de sept ans auquel son précepteur, un parsi, nous avait présentés et qui nous avait donné sa petite main avant de monter en dandy[1] pour sa promenade quotidienne. Et même ce fut un joli spectacle que celui de ce fils de roi autour duquel chacun s'inclinait et qui partit précédé de deux musiciens. Imaginez Louis XV enfant montant en chaise pour une promenade autour des bassins de Versailles. Pour moi qui allais obtenir la permission de saluer son père, je suis aux regrets, car il me paraît certain que je quitterai l'Inde sans avoir vu d'autre rajah que celui de Bénarès; ils sont tous ou à Londres pour le couronnement, ou à Cannes, ou autre part. J'espérais trouver en lui, enfin, mon homme en rose tant désiré.

C'est une fort belle chose que le Fort. Construit sur une montagne isolée au milieu d'une immense plaine, ce palais qui est en

1. Sorte de palanquin découvert en forme de vis-à-vis.

même temps une forteresse, où se voit sur une esplanade des canons rangés comme ceux des Invalides, des vieux canons, dont l'airain rend des sons graves, est aussi une espèce de ville fortifiée. On y accède par une poterne dont l'arcade est haute comme un arc de triomphe et où, sur les murs, se voient les empreintes sanglantes des mains des bégums brûlées autrefois auprès du corps de leurs époux royaux.

La garde du trésor est confiée au parsi, précepteur du jeune prince, et ce trésor consiste en joyaux tels que colliers de perles, anneaux de saphirs et d'émeraudes en nombre considérable, auxquels s'ajoutent de riches harnais de chevaux et des parures d'éléphants d'une somptuosité surprenante. Bref, il y a de quoi emplir des salles immenses. Il m'a semblé comprendre que le Fort était aussi la demeure des épouses royales. Lui habitait une demeure bâtie dans un style moderne, quelque chose d'indo-anglais, une erreur, située près du lieu de notre Guest-house.

Fini tout cela.

Une sorte de chant funèbre, sourd et ponctué de coups de cymbales attriste les échos. C'est son cortège qui passe. Rapidement je me lève afin de me trouver à temps pour le voir. Il est neuf heures du matin. Bien que nous soyons sous les tropiques, à voir les arbres, on se croirait à la fin de l'hiver de chez nous, car ils sont sans feuilles; pourtant sur presque tous s'épanouit une singulière fleur de couleur orangée dont l'éclat perce la brume matinale. Les arbres de la plaine où nous sommes sont peu élevés, parce que de plantation récente, sans doute. Il me semble être à la lisière d'une jeune futaie de France par un beau jour de printemps. Partout les paons en troupes picorent dans le sol, et leur cri si triste ajoute à la mélancolie des lointains estompés. J'ai eu beau me hâter, je n'arrive pas à temps pour assister au commencement du défilé. Au loin déjà, un éléphant balance sa croupe caparaçonnée de rouge : l'avant-garde a passé. Mais voici des cavaliers; à l'arçon de leur

selle sont suspendues des timbales, sur lesquelles ils frappent des coups sourds imitant des sanglots. Devant eux, tenant un étendard, un cavalier, comme ivre de douleur, oscille sur son cheval blanc à croire qu'il va tomber. La bête qui a l'air de savoir à quoi s'en tenir, s'arrête à la moindre pression de la main du pleureur lequel en se redressant pousse vers le ciel de poignantes lamentations. Les timbaliers qui le suivent imitent leur chef; et tous, ondulant de droite et à gauche, comme des pantins mal attachés, seraient grotesques en vérité, s'il était possible de l'être sous le regard de la mort. Une grande foule d'hommes vêtus de blanc passe ensuite, puis les quatre chevaux favoris du Rajah défunt, puis enfin le mort lui-même assis, jambes croisées, sous un petit dais de mousseline rouge piquée d'or dont les rideaux sont entr'ouverts. Il est couvert de joyaux. Je distingue à son cou des colliers de perles. Ses deux mains reposent sur ses genoux. Quant à sa tête, je la vois mal sous

l'ombre du dais. Quatre hommes le portent. Qu'il est peu de chose...

Un éléphant monté vient de suite après, puis un chameau sans cavalier harnaché de rouge, puis un cheval blanc, puis... plus rien que la poussière qu'a soulevée le cortège. Dans ce paysage maigre, sous le ciel gris perle, ces funérailles menées par un peuple en guenilles ne peuvent atteindre au grandiose. Pauvre jeune homme! ne l'ayant pu voir vivant, je l'aurai du moins salué dans sa dernière promenade.

Au luncheon, le maître d'hôtel qui nous sert nous montre une mine désolée. Il est rasé et ses vêtements blancs sont comme salis en signe de deuil. Ses yeux sont baissés et je crois même qu'ils pleurent. Nous l'interrogeons sur le Prince qui, je dois le dire, nous intéresse moins maintenant que la Princesse, fille du Maharana d'Udeypoor. Elle ne reste pas la seule à pleurer un époux, car elles étaient deux à lutter pour le bonheur de l'auguste défunt. La plus jeune, la fille du

Maharana d'Udeypoor, a dix-huit ans; l'autre est plus âgée et c'est la seule qui lui ait donné des enfants dont l'un d'eux est ce charmant petit garçon qui partait l'autre jour en « dandy ».

Avec les marques du plus profond chagrin, il nous explique que ces princesses, la tête rasée, désormais retranchées du monde, ne devaient plus jamais paraître en public, ni se trouver en la présence des hommes, fussent-ils leurs pères. A partir de ce soir, nous dit-il à voix basse, leurs mets seront grossiers, le nombre de leurs gens de service réduit et toute leur vie devra s'écouler entre les murailles de la splendide forteresse qui surmonte l'une des falaises qui se dressent dans la plaine...

Nous ne pouvons rester ici plus longtemps, car il ne convient pas d'user de l'hospitalité d'un mort aussi regretté.

C'est dommage! car Jodhpur est peut-être la ville la plus étrange que nous ayons habitée jusqu'ici au cours de notre voyage.

Excessivement montueuse, les maisons en sont sculptées comme des piliers de cathédrale, et tout en haut un lac y fait peser son eau verte et sombre. Comme à Amber, les crêtes des montagnes sont garnies de créneaux roses. A même les rues on y teint des étoffes. Les vaches sacrées s'agenouillent au seuil des maisons; enfin, avant l'événement, les habitants se montraient excessivement gais, au point de se jeter à la face de la poudre rouge, comme au Corso de Rome jadis on se jetait de la farine en temps de carnaval. Ce deuil les surprend du reste, en pleine fête, laquelle, sacrée ou non, ressemblait furieusement à un carnaval. Tous avaient même dans leurs mains un jouet qui les convulsait de plaisir et dont la pudeur et la bienséance m'interdisent la description.

De nombreux cavaliers montés sur de petits chevaux à longues jambes ne dédaignaient pas de nous envoyer de gracieux saluts.

Tout cela est fini pour nous, car la peste

nous obligeant à laisser Gwalior de côté, il ne nous reste plus qu'à nous acheminer vers Bombay.

Un vol de perruches frôle les arcades de notre demeure et va se réfugier sur un arbre sans feuilles qu'il teint en vert. C'est la première fois que j'en vois en si grand nombre.

La grande voiture attelée de deux chameaux vient prendre nos bagages, c'est le départ.

UDEYPOOR

A Udeypoor nous sommes restés seize jours. Là encore la peste fait des ravages. Les rues en sont dépeuplées. Si ma vie se prolonge et si le fléau le permet, j'y reviendrai pour un plus long temps... Plus tard.

Udeypoor, c'est l'Inde des Mille et une Nuits; c'est aussi Venise avec des palais de rêve bordant un lac immense parsemé d'îles toutes peuplées de kiosques de marbre blanc, aux rives desquelles se reposent parfois les alligators, à côté de tortues noires qui ont des cornes sur le nez. Une brousse sauvage entoure le Guest-house où nous reçoit le Maharana, le père de la princesse de Johdpur, la récente jeune veuve.

Sous la conduite d'un batelier mis à mes ordres, je descends le courant qui, passant sous un pont aux longues arches que traverse un éléphant chargé de fourrage, m'entraîne doucement au long de ces habitations, de ces murs, de ces pagodes, dont le reflet dans l'eau arrive jusqu'à moi. Je frôle des buissons d'où s'envolent des myriades d'oiseaux d'espèces étranges, dont la plupart arrondissent leurs cous fins comme des faucilles. D'autres penchent leurs gros becs en des postures pensives et semblent suivre dans le mouvement du courant la déformation de leur image. Le disque du soleil s'abaisse en se déformant sur l'horizon et le ciel rougit. C'est le moment où les éléphants viennent boire. Les pieds dans l'eau, la trompe allongée, ils semblent là fixés pour l'éternité.

Mais des femmes qui ne m'ont point encore aperçu se baignent nues avec leur parure d'or et d'argent face au couchant, et les derniers feux du brasier céleste font briller les grands anneaux de leurs nez et les joyaux de

leurs têtes. Au pied d'une petite pagode solitaire, à peine une chapelle, des pleureuses enfouies dans leurs draperies sombres couleur de rouille poussent des gémissements, lesquels ont pour but d'adoucir le passage de vie à trépas de quelque mourant qui en ce moment agonise au fond de sa maison. Nul doute que la Mort ne rôde ici partout.

Hier, dans l'après-midi, nous sommes allés voir manger les sangliers. C'est dans une habitation de chasse du souverain, un spectacle étrange. Ces bêtes réservées pour les chasses sont laissées en liberté dans la jungle. Voraces, elles se précipitent sur le grain que, du haut de la muraille où nous sommes perchés, un serviteur leur jette à une heure fixe du jour. Il y en a bien deux cents. Il ne faudrait pas se risquer parmi eux, ils vous dévoreraient. Lorsqu'ils sont repus, les paons viennent à leur tour et picorent ce qu'ils ont abandonné. Un autre de ces animaux beaucoup plus grós que les autres est retenu dans une cour intérieure et nourri à part en vue des com-

bats de tigres. Il est énorme et, paraît-il, d'une force prodigieuse, d'une force à faire trembler les grands félins eux-mêmes dont il fut plusieurs fois vainqueur.

La nuit nous ramène au Guest-house et le cri des chacals accompagne la cadence des pas de nos chevaux. Ils viennent jusqu'auprès de nous, dans les fourrés au milieu desquels ils se poursuivent en pleurant comme des enfants perdus, ou des femmes en gésine.

C'est ici à Udeypoor que nous abandonnerons Rébecca. Notre ciel d'Europe lui serait funeste. Il faut savoir se séparer de ceux qu'on aime pour leur bien. Demain le babou, le manager du Rajah, à qui nous devons l'hospitalité, l'offrira à son maître à moins qu'il ne la garde pour lui. L'approche de cette séparation nous agite un peu. Naïfs que nous sommes! Rébecca a déjà un béguin pour le babou. — La ligne de cœur!

Au réveil, les moineaux viennent se poursuivre jusque sur notre miroir, parce qu'étant

incliné en arrière il emprunte au ciel sa lumière. Ils nous réveillent par le bruit de leurs disputes et, vainqueurs ou satisfaits, ils repartent par où ils sont entrés, par l'une des ouvertures percées près du plafond de notre haute chambre, jamais closes. Nos portes non plus ne sont jamais fermées, les serrures paresseuses refusant le service.

Chaque jour je retourne aux rives du lac. Ce matin, elles sont peuplées de femmes enveloppées de rose, de jaune, de violet et d'aurore qui est ici la couleur dominante des vêtements. On croirait à une assemblée de fête. Dans la cour du palais, devant la gigantesque façade, picorent des paons et des poules sous l'œil indulgent d'un éléphant, et entre les pieds d'une vingtaine de chevaux tout harnachés. A l'ombre de leurs corps dort accroupi le gamin qui les garde...

. . . .

BOMBAY

Et maintenant c'est Bombay, c'est-à-dire le retour en attendant la fin du rêve. Bombay est la ville des Parsis. Ils y naissent, ils y meurent, ils y sont mangés... par les vautours. Ne voulant pas souiller la terre de la dépouille humaine, ils préfèrent la confier à l'estomac de ces terribles carnassiers qui accomplissent leur besogne en deux heures.

Porté par des hommes vêtus de coton blanc des pieds à la tête, sans en excepter les mains, le corps du parsi est conduit, par la cité, jusqu'à la tour du Silence située au milieu de ces beaux jardins qui couronnent la ville. Ces tours du Silence ne sont pas, comme l'on croit, de hautes tours; ce sont

des espèces de grands cirques dont les murailles sont cachées par des arbres touffus et des buissons de plantes rares, formant des repaires odorants et gracieux où la famille du mort attend l'heure de la consommation finale. Rien ne transpire au dehors de l'horreur du lieu.

Rares même sont les carnassiers aux alentours. Ils n'y flânent pas, ayant mieux à faire.

A l'intérieur, bâties en rotonde, ces tours du Silence sont pourvues de casiers inclinés et concentriques aboutissant tous par un système de chéneaux à un grand trou. Le mort est déposé dans un des casiers, et lorsqu'il ne reste plus de lui qu'un squelette, avec un râteau, on le pousse dans le grand trou, sorte de puits profond où ses os, par le fait des pluies, ne tardent pas à s'effriter.



Bombay est, sans contredit, une très belle ville, mais sans caractère propre. Toutes

les maisons de quelque importance, banques, églises, épiceries, stores, sont bâties sur le modèle des cathédrales, et des palais siciliens. du treizième siècle. Il faut aller dans les faubourgs pour retrouver le caractère indigène.

Les parsis sont des gens d'affaires par excellence, des banquiers opulents et des spéculateurs de première force, et, par-dessus tout, les bienfaiteurs de Bombay. Leur coiffure compliquée tient du shako et du scarabée. Elle brille comme des élytres. Tous ou presque tous portent des lunettes, chose admissible pour eux, mais gênante pour la beauté de leurs femmes. La mode seule peut être la raison d'un sacrilège aussi répandu, car il est impossible que tant d'entre elles, et des plus belles, souffrent à ce point du besoin de s'éclaircir la vue.

Sans doute veulent-elles indiquer par là qu'elles sont des femmes d'étude, de devoir et de foyer. C'est possible, mais alors que maudite soit une vertu qui enlaidit ainsi les femmes.

Comme leurs époux, les femmes parsies s'ornent d'un maintien grave. Il m'a semblé qu'elles dogmatisaient en parlant. Ayant les mâchoires fortes, elles articulent avec clarté, mais une clarté qui déçoit, des choses sensées, des vérités consacrées. C'est peu de chose, et il faut se hâter de le dire, leur réputation est celle de femmes sérieuses, instruites et utiles.

Elles portent le voile des Indiennes, mais sans fantaisie, et elles enlaidissent leur taille d'une sorte de *Rochet*, camisole bordée d'un haut volant de dentelle qui, descendant sur les reins, rejoint la jupe.

Est-ce parce que Bombay est l'étape obligée de tout voyageur qui arrive d'Europe ou y retourne, je ne sais, mais c'est un fait certain qu'on s'y ennuie. On piétine, on monte la côte de Malabar, finalement, las et désœuvré, on revient à l'hôtel pour, du bout de sa lorgnette, tâcher à découvrir le bateau du retour.

C'est le *Dumbea* venant de Cochinchine qui

doit nous ramener, et voilà deux jours que nous le guettons.

Hier soir, dîner chez le gouverneur de Bombay, à la côte de Malabar. Nombreux parsis, deux ou trois Anglais attendant leur retour en Europe, et un Turc, Nazim Pacha, grand-vali de Bagdad, qui retourne à Constantinople. C'est une manière de disgracié de l'ancienne Cour. Il vient voir de près la tournure que prennent les choses. Il montera sur le même bateau que nous et nous laissera à Port-Saïd pour, de là, rejoindre sa patrie et renouer sa destinée.

LE DÉPART

Nous y sommes : tous nos bagages sont déjà installés à bord. Abdul ne paraît être en proie à aucune émotion. Je le regrette; je caressais au fond de ma poche des roupies à son intention. Mais bah! je serai généreux, je les lui donnerai tout de même par égard pour ce que ce petit homme a représenté à nos yeux lors de l'arrivée à Colombo. Après tout, il nous a été fort utile. « Take it for you, Abdul »; et j'admire moi-même avec quelle aisance je verse cet or dans sa main. Il se courbe et baise la mienne. Nous devons former en ce moment un groupe somptueux.

Le bureau de la Santé réclame les passa-

gers les uns après les autres, pour vérifier si aucun n'emporte avec lui de germe de peste. Certains redoutent le lazaret. Les passagers de basse classe sont fort auscultés, tandis que d'autres comme nous abandonnent leur pouls à la pression discrète du docteur.

L'heure, l'heure de tout abandonner a sonné. Il faut gravir la muraille noire aux flancs de laquelle court le petit escalier étroit comme une échelle, et plus inégal, qui aboutit à la coupée. Il y a quelque chose de mortuaire dans cette agitation du départ. C'est vite fait de briser ce qui reste d'une vie de six mois, à quoi se rattachent tant de pensées, d'habitudes déjà prises, entre autres celles de vivre à sa guise dans des vêtements légers. — C'est comme cela qu'on meurt.

La sirène hurle, le bateau frémit et quitte le quai, Abdul s'en va.

Mon voyage de l'Inde est fini.

Mais est-il fini?

A mesure que le *Dumbea* s'éloigne, Bombay s'enfonce dans la mer et de cette Inde qui, du haut de ses éléphants, regarde mourir les soleils sur leur couche de pourpre, je ne vois plus rien que quelques oiseaux qui, lassés de nous suivre, nous abandonneront bientôt.

Me voici donc comme il y a six mois bercé par la vaste mer. Suis-je semblable à ce que j'étais au départ? — Non certes. Un rayon nouveau m'a pénétré. Au milieu des richesses entrevues ai-je trouvé ce que je cherchais? Oui, et plus que je n'attendais. Ayant posé le pied sur le seuil du passé, j'en garderai la nostalgie; j'ai vécu une vie *antérieure* si je puis dire et j'en garderai le souvenir à jamais, je le sens. J'en ai l'âme comme teintée.

Chose étrange, de tout ce pourquoi je suis allé dans l'Inde, splendeur des cérémonies, étrangeté des mœurs, parures des femmes, monuments fabuleux, une vision s'élève qui domine toutes les autres, celle de la

beauté sans entraves du corps humain. Cette apparition a relégué toutes les autres au rang de détails. Durant ce banquet splendide où je me suis assis, mes yeux n'ont cessé d'admirer et de s'étonner que ce fût sur lui que se reportât sans cesse mon attention. A qui dirait qu'il a surtout vu le décor de ce monde étrange, je dirais, moi, qu'il n'a rien vu. L'épaule d'une Indienne qu'argente le soleil, c'est toute l'Inde du Sud. Les *soixante princesses captives* qui transportaient des gravats à Delhi, c'est toute l'Inde du Nord; et ne vît-il que cela, celui qui les a regardées pourrait revenir sans avoir besoin d'en voir davantage. Le monde est plus petit et à la fois plus vaste qu'on ne croit, selon le moment, l'heure où il vous apparaît et la passion avec laquelle on l'a regardé.

Et l'homme en rose? — Faut-il avouer qu'à partir du moment où j'ai mis le pied sur son féerique domaine, j'ai moins pensé à lui. Ce n'est point inconstance ni déception, c'est tout simplement que je ne l'ai pas vu, parce

que je crois bien qu'il n'existe plus; ou que, du moins, il n'existe pas tel que je l'avais imaginé. Ce pauvre jeune rajah de Jodhpur était lui un homme en rose; mais il portait des culottes anglaises et, s'il revêtait le costume traditionnel, c'était seulement quand il se déguisait pour assister à quelque cérémonie de sa caste.

Le fils de mes rêves ne vit plus seulement entre les murailles ajourées de ses palais, il lui faut le demi-jour de nos contrées. Il n'est plus vêtu de mousseline rose piquée d'or, il porte des vestons de laine profonde, joue au golf et se fait blanchir à Londres. Je suis venu trop tard pour le rencontrer dans tout l'éclat de sa puissance. Comme pour les Pyramides et le Grand Sphinx, j'ai manqué le crépuscule favorable; dès lors ma chimère n'est plus qu'une rêverie sans objet dont se rit l'altière réalité.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

B — 8851. — Libr.-Impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

12550. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

